

Alcatraz contre les infâmes bibliothécaires

Brandon Sanderson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRANDON
SANDERSON

ALCATRAZ

CONTRE LES INFÂMES BIBLIOTHÉCAIRES



Le
Livre
de
Poche

BRANDON SANDERSON

Alcatraz
contre les infâmes Bibliothécaires

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIETTE SAUMANDE

MANGO

*À mon père, Winn Sanderson, qui m'a
offert des livres.*

Avertissement de l'auteur

Je ne suis pas un gentil.

Oh, je sais bien ce qu'on dit de moi. On m'appelle Oculateur Dramatus, Sauveur des Douze Royaumes... Tout ça, ce ne sont que des rumeurs. Quelques exagérations. Beaucoup de mensonges purs et simples. La vérité est bien moins impressionnante.

Quand Mr Bagsworth m'a suggéré d'écrire mon autobiographie, j'ai d'abord hésité. Mais j'ai vite réalisé que c'était l'occasion rêvée de m'expliquer auprès du grand public.

Apparemment, ce livre sera publié simultanément dans les Royaumes Libres et en Bible Intérieure. Ce qui complique ma tâche puisque je vais devoir faire en sorte que mon histoire soit compréhensible pour des lecteurs venant d'horizons très différents. Ceux des Royaumes Libres ne savent sans doute pas ce que sont un bazooka, une mallette ou un pistolet. En revanche, en Bible (qu'on surnomme communément Chutland), peu sont ceux qui connaissent les Oculateurs, les Crystallites et l'étendue de la conspiration des Bibliothécaires.

À mes lecteurs des Royaumes Libres, je suggère de se procurer une encyclopédie (ce n'est pas ce qui manque) ; ils y trouveront tous les termes qui leur échappent. Après tout, ce volume paraîtra au rayon Histoire Vécue de leurs librairies, pas Documentaire. Mon but n'est pas de leur exposer le fonctionnement des étranges machines de Bible ni de ses armes archaïques. Non, mon objectif, c'est de leur dévoiler la vérité concernant leur serviteur, de leur prouver que je ne suis pas le héros qu'on prétend.

Au Chutland (cet ensemble de nations contrôlées par les Bibliothécaires, comme les États-Unis, le Canada ou la France), ce livre sortira dans la catégorie Fantasy. Ne vous laissez pas abuser ! Ceci n'est pas un ouvrage de fiction et je ne m'appelle pas Brandon Sanderson. Il ne s'agit que d'un subterfuge, afin que le livre n'apparaisse pas sur le radar des agents Bibliothécaires.

Cela dit, malgré toutes ces précautions, j'ai bien peur que ces derniers ne découvrent cette autobiographie et ne l'interdisent. Dans ce cas, nos agents à nous, ceux des Royaumes Libres, devront s'infiltrer dans les bibliothèques et les librairies, et discrètement placer les exemplaires défendus sur les rayonnages. Si vous avez

trouvé une de ces copies secrètes, c'est que vous avez de la chance.

À vous Chutlandais, je sais bien que les événements de ma vie risquent de sembler extraordinaires, voire mystérieux. Je m'efforcerai d'être le plus clair possible, mais, s'il vous plaît, n'oubliez pas que je ne cherche pas à vous amuser. Mon objectif est de vous ouvrir les yeux, de vous montrer la vérité.

Je vais me faire peu d'amis dans les deux mondes en retraçant le parcours de ma jeunesse, c'est inévitable. Personne n'aime qu'on lui dise que ses croyances reposent sur des mensonges. Mais je n'ai pas le choix.

Voici mon histoire ; l'histoire d'un imbécile égoïste et méprisable.

L'histoire d'un lâche.

Chapitre 1

Et donc, j'étais là, ligoté sur un autel d'encyclopédies périmées, à deux doigts d'être sacrifié aux forces du mal par une secte d'infâmes Bibliothécaires.

Vous imaginez bien qu'une situation de ce genre peut être assez troublante. Ça fait des trucs bizarres au cerveau de flirter avec le danger comme ça ; souvent, ça vous fait réfléchir à votre vie. Si vous n'avez jamais connu ce type de circonstances, eh bien, vous devrez me croire sur parole. Dans le cas contraire, vous êtes probablement mort et il y a peu de chance pour que vous soyez en train de lire ces lignes.

En ce qui me concerne, me retrouver au bord du trépas me fit penser à mes parents. Plutôt étrange, vu que je n'avais pas grandi avec eux. Jusqu'à mon treizième anniversaire, je ne savais vraiment qu'une chose à leur sujet : ils avaient un sens de l'humour assez malsain.

Pourquoi est-ce que je vous dis ça ? Bon, d'abord, mes parents m'ont baptisé Al. En général, c'est l'abréviation d'Albert, un fort joli nom. D'ailleurs, vous avez sans doute déjà rencontré un Albert ou deux, et c'étaient sûrement des types bien. S'ils n'étaient pas si bien que ça, ce n'était probablement pas la faute de leur prénom.

Je ne m'appelle pas Albert.

Al, c'est aussi le début d'Alexandre. Ça m'aurait plu aussi, Alexandre. C'est un super nom. Genre royal.

Je ne m'appelle pas Alexandre.

Vous connaissez certainement des tas d'autres Al-quelque chose. Alfonso sonne bien. Alan aurait été acceptable. Alfred, *idem*. Sauf que je n'ai rien d'un majordome.

Je ne m'appelle ni Alfonso, ni Alan, ni Alfred. Ni Alejandro, Alton, Aldris ou Alonzo.

Je m'appelle Alcatraz. Alcatraz Smedry. Dans les Royaumes Libres, ça vous impressionne peut-être. Tant mieux pour vous. Moi, j'ai grandi au Chutland, aux États-Unis pour être exact. Je n'avais jamais entendu parler d'Oculateurs et compagnie. De prisons, si.

Et c'est pour ça que j'étais *convaincu* que mes parents avaient un

humour tordu. Pourquoi, autrement, auraient-ils donné à leur enfant le nom du pénitencier le plus tristement célèbre du pays ?

Le jour de mon treizième anniversaire, je reçus une deuxième preuve de la cruauté de mes géniteurs, quand – surprise, surprise ! – arriva au courrier tout l'héritage qu'ils me laissaient.

Un sac de sable.

Je restai planté sur le pas de la porte, les yeux rivés sur le colis entre mes mains, tandis que le facteur s'éloignait. Le paquet avait l'air vieux avec sa ficelle effilochée et son papier kraft élimé. Dedans, il y avait une boîte contenant une petite note :

Alcatraz,

Joyeux anniversaire ! Treize ans !

Voici ton héritage, comme promis.

Bisous,

Maman et Papa

Sous le mot, je trouvai le sachet. Il n'était pas très gros, de la taille d'un poing environ ; il était plein de sable, un sable brun ordinaire, un sable de plage.

J'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait d'une blague. Vous auriez sûrement réagi comme moi à ma place. Pourtant, quelque chose clochait. Je posai le carton par terre, puis lissai l'emballage froissé.

Sur un des côtés, le papier était couvert de gribouillis sans queue ni tête, un peu comme quand on s'acharne sur un stylo dont l'encre refuse de couler. Au milieu, il y avait quelques lignes à demi effacées d'une écriture ancienne, quasi illisible par endroits. Et pourtant, l'inscription indiquait correctement mon adresse. Une adresse à laquelle je n'habitais que depuis huit mois.

Impossible, pensai-je.

Puis je rentrai dans la maison et mis le feu à la cuisine.

Bon, je vous avais prévenu que je n'étais pas quelqu'un de bien. Les gens qui m'ont connu dans ma jeunesse n'auraient jamais cru qu'un jour on me traiterait en héros. *Héroïque...* ce n'était tout simplement pas mon style. Personne n'aurait utilisé non plus des mots comme « gentil » ou « sympa » pour me décrire. « Malin », peut-être ; quoique « sournois » aurait été plus juste, à mon avis. « Destructeur » revenait souvent aussi, mais celui-là ne me plaisait pas tellement. (D'ailleurs, ce n'était pas tout à fait exact.)

Non, on ne disait pas du bien de moi. Aucun chic type n'a jamais incendié de cuisine.

Le curieux paquet à la main, perdu dans mes pensées, je me rendis donc dans la cuisine de mes parents adoptifs. Elle était très chouette cette cuisine, très moderne, avec son papier peint blanc et son électroménager en chrome ultrabrillant. N'importe qui, en voyant la pièce, aurait deviné qu'elle appartenait à quelqu'un qui était fier de ses talents de cuistot.

Je déposai mon colis sur la table et m'approchai de la gazinière. Si vous êtes Chutlandais, vous auriez pensé que j'avais l'air de l'ado américain moyen, avec mon jean flottant et mon T-shirt. Il paraît que je suis plutôt pas mal physiquement – certains parlaient même de mon « visage candide ». Je n'étais pas particulièrement grand, j'étais brun et doué pour la casse.

Très doué.

Quand j'étais petit, les autres gamins me traitaient d'empoté. Je passais mon temps à casser des trucs : des assiettes, des appareils photo, des poulets. Quoi que je touche, ça finissait inévitablement par une chute, une fêlure, un drame. Pas terrible comme don, c'est vrai. N'empêche, j'essayais toujours de faire de mon mieux malgré tout.

Exactement comme ce jour-là. L'esprit encore occupé par la boîte mystère, je remplis une casserole d'eau, puis sortis du placard un sachet de nouilles japonaises. Je les posai sur le comptoir et observai la cuisinière. C'était un engin de luxe, au gaz, avec de vraies flammes. Joan, ma mère adoptive, était contre les plaques électriques.

Parfois, c'était décourageant, ce talent de brise-fer. Cette bête malédiction semblait dominer entièrement ma vie. Je n'aurais jamais dû essayer de préparer le déjeuner. Il aurait sans doute mieux valu que je retourne dans ma chambre. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? M'y cloîtrer en permanence ? Ne jamais en sortir par peur de *peut-être* casser quelque chose ? Bien sûr que non.

J'allumai le gaz.

Et, évidemment, les flammes prirent *immédiatement*, léchant l'extérieur de la casserole et montant beaucoup plus haut qu'elles n'auraient dû. Quand je voulus baisser le feu, le bouton me resta dans la main. Je tentai d'enlever la casserole du brûleur : le manche se détacha. Je le contemplai un instant, puis considérai les flammes. Celles-ci dansèrent et se jetèrent à l'assaut des rideaux qu'elles se mirent à dévorer joyeusement.

Bon ben tant pis, songeai-je en balançant la queue de la casserole par-dessus mon épaule. Je laissai l'incendie derrière moi (encore un coup, je vous rappelle que je ne suis pas très sympa), récupérai mon paquet et passai dans l'« antre ».

Une fois là, je dépliai le papier kraft et l'étais sur la table pour voir les timbres. Sur l'un d'entre eux, il y avait une femme portant des lunettes d'aviateur avec un vieil avion à l'arrière-plan. Tous avaient l'air assez vieux – peut-être aussi vieux que moi. J'allumai l'ordinateur et vérifiai dans des archives postales en ligne leurs dates d'émission. J'avais raison : ils avaient été imprimés treize ans plus tôt.

Quelqu'un s'était donné du mal pour faire en sorte que le colis paraisse avoir été emballé, adressé et affranchi plus d'une décennie auparavant. Cette idée était évidemment ridicule. Comment l'expéditeur aurait-il pu savoir où je vivrais ? Durant les treize dernières années, j'étais passé entre les mains de douzaines de familles d'accueil. En plus, d'après mon humble expérience, le prix et le nombre de timbres qu'il faut pour envoyer un paquet changent constamment et de façon imprévisible. (Je suis persuadé que les gens des services postaux sont un rien sadiques de ce point de vue.) Personne n'aurait pu deviner aussi longtemps à l'avance combien ça allait coûter de m'expédier mon cadeau.

Je secouai la tête et me levai pour jeter le « M » du clavier à la poubelle. Il y avait belle lurette que je n'essayais plus de remettre les touches en place ; elles retombaient systématiquement de toute façon. J'allai chercher l'extincteur dans le placard de l'entrée, puis retournai dans la cuisine qui, à ce stade, était pleine de fumée. Je déposai mon paquet et l'extincteur sur la table, attrapai un balai et, tout en retenant mon souffle, fis calmement tomber les restes de rideaux dans l'évier à l'aide du manche. J'ouvris le robinet et, enfin, mitraillai la mousse de l'extincteur sur le brasier qu'étaient devenus le papier peint et les placards. J'arrosai aussi la gazinière.

Naturellement, l'alarme incendie ne se déclencha pas. Ça, je l'avais cassée depuis longtemps. Il avait suffi que j'appuie à peine la main sur le boîtier et le tout s'était désintégré en moins de deux.

Je n'ouvris pas de fenêtre, mais j'eus la présence d'esprit de dégoter une pince et de m'en servir pour refermer la valve du gaz. Je regardai les rideaux, un pauvre petit tas de cendres...

Et voilà, pensai-je, déçu. *Joan et Roy ne vont jamais me pardonner ce coup-là.*

Vous vous dites sûrement que j'aurais dû avoir honte. Mais j'étais

censé faire quoi ? Encore une fois, je ne pouvais pas passer ma vie planqué dans ma chambre. Fallait-il que j'arrête de vivre juste parce que mon existence était un peu différente de celle des gens « normaux » ? Non. J'avais appris à m'accommoder à mon étrange malédiction. Les gens « normaux » n'avaient qu'à faire pareil.

J'entendis une voiture s'engager dans l'allée. Réalisant enfin que la cuisine empestait la fumée, j'ouvris un carreau et secouai une serviette pour ventiler un peu. Joan déboula dans la pièce trois secondes plus tard. Elle se planta au milieu des dégâts, horrifiée.

J'abandonnai mon torchon et, sans un mot, regagnai ma chambre.

— Ce garçon est une calamité !

La voix de Joan montait jusqu'à moi par la fenêtre entrebâillée. Mes parents adoptifs étaient dans le bureau du rez-de-chaussée, leur endroit favori pour tenir des conférences « secrètes » à mon sujet. Heureusement, un des premiers trucs que j'avais cassés dans la maison était les stores de ce bureau, ce qui empêchait de fermer les vitres. Je n'avais plus qu'à tendre l'oreille.

— Oh, Joan... tempéra la voix de Roy.

— Je n'en peux plus ! s'exclama Joan. Il détruit tout ce qu'il touche !

Encore ce mot ! « Détruit ». Énervé, je sentis mon poil se hérissier. *Non, je ne « détruis » pas. Je casse. Tous ces objets sont encore là après mon passage. Simplement, ils ne marchent plus comme avant.*

— Il ne le fait pas exprès, reprit Roy. Il a bon cœur.

— D'abord, le lave-linge, pesta Joan. Ensuite, la tondeuse à gazon. Et la baignoire d'en haut. Et maintenant la cuisine. En moins d'un an !

— Il n'a pas eu une vie facile, insista mon père adoptif. Il veut trop bien faire. Comment réagirais-tu, toi, si on te repassait de famille en famille, si tu n'avais pas de foyer... ?

— Je comprends qu'on veuille se débarrasser de lui ! éclata Joan. Je...

Elle fut interrompue par trois coups à la porte. Il y eut un silence et je m'imaginai la scène, Joan tirant une tête de six pieds de long. D'habitude, c'était le rôle du mari, c'était lui qui proposait en premier de me renvoyer. Mais ici, Roy avait toujours été la bonne poire. Je l'entendis aller ouvrir.

— Entrez, dit-il, à peine audible, vu qu'il se tenait dans le hall à présent.

Je restai allongé sur mon lit. Ce n'était que le début de la soirée, le soleil ne s'était pas encore couché.

— Mrs Sheldon ! salua le visiteur en arrivant dans le bureau. J'ai décidé de venir dès que j'ai su pour l'accident.

C'était une voix de femme et que je connaissais bien. Efficace, cassante et pas qu'un peu condescendante. Ce n'était pas pour rien que Miss Fletcher ne s'était jamais mariée.

— Miss Fletcher, répondit Joan, qui flanchait maintenant que le moment était venu.

Ils flanchaient toujours.

— Je suis... désolée de...

— Non, coupa Miss Fletcher. Vous avez tenu plus longtemps que la moyenne. Je peux m'arranger pour que le garçon soit emmené demain.

Je fermai les yeux et soupirai en silence. C'est vrai, Joan et Roy avaient bien « tenu », bien mieux qu'aucune de mes précédentes familles d'accueil. S'occuper de moi pendant huit mois ? Joli score ! Je sentis mon estomac se nouer.

— Où est-il ? demanda Miss Fletcher.

— En haut.

J'attendis gentiment. Miss Fletcher frappa, mais elle poussa la porte sans attendre que je l'y invite.

— Miss Fletcher, dis-je. Vous êtes en beauté.

C'était une légère exagération. Miss Fletcher, mon assistante sociale, *aurait pu* être jolie si elle n'avait pas porté d'abominables lunettes à monture d'écaille. Ses cheveux étaient éternellement coiffés en un chignon presque aussi sévère que la moue mécontente qu'elle affichait en permanence. Sa chemise blanche était toute simple et sa jupe noire lui descendait jusqu'aux chevilles. Une tenue audacieuse ! Après tout, elle avait « osé » les chaussures bordeaux.

— La cuisine, Alcatraz ? attaqua-t-elle. Pourquoi la cuisine ?

— C'était un accident, grommelai-je. J'essayais de faire quelque chose de sympa pour mes parents adoptifs.

— Tu as décidé que ce serait « sympa » pour Joan Sheldon, un des

chefs les plus réputés de cette ville, si tu incendiais sa cuisine ?

Je haussai les épaules.

— Je voulais juste préparer le déjeuner. Je croyais que même moi je devais être capable de mitonner un plat de nouilles.

Miss Fletcher grogna. Elle entra dans ma chambre, secouant la tête quand elle passa devant ma commode. Elle tapota du doigt le colis contenant mon héritage et se racla doucement la gorge en voyant le papier froissé et la ficelle usée. Miss Fletcher haïssait cordialement le désordre. Enfin, elle se tourna vers moi.

— On commence à manquer de familles, Smedry. Les autres couples entendent des rumeurs. Il n'y aura bientôt plus nulle part où t'envoyer.

Je restai sur mon lit et ne dis rien.

Miss Fletcher poussa un soupir et croisa les bras.

— Tu te rends bien compte, reprit-elle, que tu n'es qu'un vaurien ?

Et c'est reparti, songeai-je, dégoûté. C'était la partie la plus pénible du processus. Je me concentrai sur le plafond.

— Tu n'as ni père ni mère, continua l'assistante sociale. Tu es un parasite qui profite du système. On t'a donné une deuxième, une troisième et maintenant une vingt-septième chance. Et comment as-tu répondu à tant de générosité ? Par l'indifférence, par le manque de respect, par la destruction.

— Je ne détruis pas, rétorquai-je à voix basse. Je casse. Aucun rapport.

Miss Fletcher renifla avec mépris. Sur ce, elle me laissa, claquant la porte avec un bruit sec. Je l'entendis souhaiter le bonsoir aux Sheldon et leur promettre que son collègue serait là à l'aube pour s'occuper de moi.

Domage, pensai-je. *Roy et Joan sont vraiment des gens bien. Ils auraient fait des parents super.*

Chapitre 2

À ce stade, vous vous posez sûrement tout un tas de questions à propos du début du chapitre précédent : les infâmes Bibliothécaires, les autels construits avec des encyclopédies et l'ambiance « Oh non ! Alcatraz va être sacrifié ! »

Laissez-moi tout d'abord vous expliquer un point de détail. J'ai endossé beaucoup de destins différents dans ma vie. Étudiant. Espion. Victime sacrificielle. Plante verte. Cela dit, là tout de suite, je suis tout autre chose, quelque chose de bien plus terrifiant.

Je suis écrivain.

Vous avez peut-être remarqué que j'ai commencé mon histoire dans le vif du sujet. Il y avait du danger, du suspense. Et puis, je suis rapidement passé à une description ennuyeuse de mon enfance. Bon, eh bien, ça c'était pour vous prouver ce que je me tue à vous répéter : *je ne suis pas un type sympa*.

Est-ce qu'un type sympa vous appâterait avec une scène aussi excitante et vous obligerait ensuite à attendre pendant presque tout le bouquin avant d'y revenir ? Est-ce qu'un type sympa écrirait un livre dévoilant la véritable nature du monde à vous autres pauvres ignorants de Chutlandais, histoire de plonger vos vies dans le chaos total ? Est-ce qu'un type sympa écrirait un livre qui montre qu'Alcatraz Smedry, le plus grand héros des Royaumes Libres, n'était en fait rien qu'un sale gosse ?

Bien sûr que non.

Je me réveillai de méchante humeur le lendemain matin parce qu'un imbécile tambourinait à la porte d'en bas. Je rampai de sous la couette et enfilai un peignoir. Il était déjà dix heures, mais j'étais crevé. Je m'étais couché tard, j'avais beaucoup réfléchi. Et puis Joan et Roy avaient essayé de me dire au revoir. Je ne les avais pas laissés entrer. Mieux valait en finir vite, sans toutes ces effusions.

Non, je n'étais pas content qu'on me tire du lit à dix heures du matin. Ou à quoi que ce soit du matin, d'ailleurs. Je bâillai, descendis et ouvris à l'assistant (ce ne pouvait être que lui) que Miss Fletcher avait envoyé pour me récupérer.

— Sal... commençai-je (je n'avais pas l'intention d'insulter mon visiteur, mais une voix enjouée me coupa avant que je puisse prononcer le « -ut »).

— Alcatraz, mon garçon ! s'écria l'homme sur le perron. Bon anniversaire !

— ...ut, terminai-je.

— Que c'est vilain, les insultes, fiston ! gronda le visiteur en rentrant de force dans la maison.

Il n'était plus de la première jeunesse. Il portait un smoking noir très classe et une étrange paire de lunettes aux verres teintés en rouge. Il était limite chauve et la maigre couronne de cheveux blancs à l'arrière de sa tête partait dans tous les sens. Sa moustache, blanche aussi, n'était pas plus ordonnée. Il m'adressa un large sourire qui lui fripa le visage. Ses yeux brillaient d'excitation.

— Alors mon garçon, reprit-il, ça fait quoi d'avoir treize ans ?

— La même chose qu'hier, répondis-je en bâillant. Le jour de mon anniversaire, quoi. Miss Fletcher a dû vous donner une mauvaise date. Je n'ai pas encore fait mes valises, vous allez devoir attendre...

Je me dirigeais d'un pas fatigué vers l'escalier quand l'homme s'exclama :

— Une seconde ! Ton anniversaire était... hier ?

J'acquiesçai. Je n'avais jamais rencontré ce gars avant. Mais Miss Fletcher avait plusieurs assistants. Je ne les connaissais pas tous.

— Nom d'une Rawn rugissante ! s'agita l'autre. Je suis en retard !

— Non, le corrigeai-je. En fait, vous êtes en avance. Je vous ai dit que je n'étais pas prêt.

Le vieux s'élança à ma suite dans l'escalier. Je me retournai vers lui, sourcils froncés.

— Vous pouvez patienter en bas.

— Vite, mon garçon ! s'agita-t-il. Il n'y a pas de temps à perdre ! Tu vas bientôt recevoir un colis dans ta boîte aux lettres et...

— Stop. Vous êtes au courant pour le paquet ?

— Mais naturellement ! Ne me dis pas qu'il est déjà arrivé ?

Je hochai la tête.

— Par les breloques du grand Brooks ! Où, fiston ? Où est-il ?

De nouveau je plissai le front.

— C'est Miss Fletcher qui l'a envoyé ?

— Miss Fletcher ? Jamais entendu parler. Ce sont tes parents qui te l'ont expédié, mon garçon !

Jamais entendu parler ? songeai-je, réalisant que je n'avais même pas vérifié l'identité de cet olibrius. *Super. Me voilà avec un cinglé sur les bras.*

— Oh, la barbe ! jura le vieux en sortant de la poche de sa veste une paire de lunettes aux verres jaunes.

Il enleva les rouges pour chausser celles-ci, puis regarda autour de lui.

— Par là ! hurla-t-il avant de foncer dans l'escalier en me bousculant.

— Hé ! criai-je, mais il ne s'arrêta pas.

Je le suivis en maugréant. Il était étonnamment agile pour son grand âge et il fut à ma porte en un rien de temps.

— C'est ta chambre, mon garçon ? demanda-t-il. Beaucoup d'empreintes de pas aboutissent ici. Qu'est-il arrivé à la poignée ?

— Elle est tombée. Ma première nuit dans cette maison...

— Curieux... lâcha l'homme avant d'entrer. Bien, où est cette boîte ?

— Écoutez, insistai-je en me campant sur le seuil. Vous ne pouvez pas rester ici. Sinon, j'appelle la police.

— La police ? Et pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes chez moi, expliquai-je. Enfin, mon ancien chez-moi.

— Mais tu m'as laissé entrer, fiston, observa-t-il.

Je marquai une pause.

— Oui, ben maintenant je vous demande de partir.

— Pourquoi ? Tu ne m'as pas reconnu ?

J'arquai un sourcil.

— Je suis ton grand-père, gamin ! Papi Smedry ! Leavenworth Smedry, Oculateur Dramatus. Ne va pas me dire que tu ne te souviens pas de moi... J'étais là à ta naissance !

Je clignai des yeux. Puis me frottai la tempe. Puis penchai la tête de côté.

— Vous étiez là... ?

— Oui, oui, assura le vieil homme. Il y a treize ans. Bien sûr, on ne s'est pas revus depuis.

— Et je suis censé me souvenir de vous ?

— Certainement ! Nous autres Smedry avons une excellente mémoire. Or donc, cette boîte...

Grand-père ? Le type mentait forcément. Je n'ai pas de parents, pourquoi aurais-je un grand-père ?

En y repensant, je me rends compte que c'était un raisonnement idiot. Tout le monde a un grand-père ; deux, même. Ce n'est pas parce qu'on ne les a jamais rencontrés qu'ils n'existent pas. En ce sens, les grands-pères, c'est un peu comme les kangourous.

Quoi qu'il en soit, j'aurais très certainement dû appeler la police et dénoncer ce vieux fou. Parce qu'il a été la source de presque tous mes problèmes depuis ce jour-là. Malheureusement, je ne l'ai pas mis dehors non plus. Je suis resté à le regarder enlever ses lunettes jaunes et enfiler les rouges. Il trouva enfin le carton sur ma commode, avec l'emballage gribouillé posé à côté. Il se précipita dessus.

C'est lui qui me l'a envoyé ?

Il saisit le petit mot avec, bizarrement, un certain respect. Il le lut en souriant, puis me regarda.

— Alors, où est-il ? interrogea Papi Smedry, si c'était bien lui.

— Où est quoi ?

— L'héritage, fiston !

— Dans le carton, répondis-je en le pointant du doigt.

— Il n'y a que la lettre ici.

— Comment ? m'écriai-je en m'approchant.

Effectivement, le paquet était vide. Le sac de sable avait disparu.

— Qu'en avez-vous fait ? demandai-je.

— De quoi ?

— Du sac de sable !

Le vieillard poussa un soupir impressionné.

— C'est bien vrai ? murmura-t-il, les yeux écarquillés. Ils t'ont réellement fait parvenir ce sable ?

J'opinaï lentement.

— De quelle couleur était-il, mon garçon ?

— Euh... sable ?

— Par la gamelle du grand Gemmell ! s'exclama Papi Smedry. Je suis en retard ! Ils ont dû passer ici avant moi. Vite, fiston. Qui est venu dans cette chambre depuis que tu as reçu le paquet ?

— Personne, grognai-je.

À ce stade, comme vous pouvez l'imaginer, j'étais un poil énervé et de plus en plus embrouillé. Sans parler que j'avais faim et que je manquais de sommeil. Et j'avais encore des courbatures du cours de gym de la semaine précédente. Mais je m'égare.

— Personne ? répéta le vieil homme. Personne d'autre n'a pénétré dans cette pièce ?

— Personne ! aboyai-je. Personne du tout. Sauf...

Je tiquai.

— Sauf Miss Fletcher, terminai-je.

— Mais qui est cette Miss Fletcher dont tu parles sans cesse ?

Je haussai les épaules.

— Mon assistante sociale.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Lunettes. Air snob. Généralement en chignon.

— Ces lunettes, reprit Papi Smedry lentement, elles ont une monture en écaille ?

— Le plus souvent.

— Nom d'une Hobb à hélice ! glapit-il. Une Bibliothécaire ! Vite, gamin, il faut partir ! Prépare-toi pendant que je vais voler de quoi manger dans les placards de tes parents adoptifs.

— Attendez ! dis-je, mais il avait déjà décampé, à croire qu'il y avait urgence.

Je restai là, scotché.

Miss Fletcher ? Piquer l'héritage ? N'importe quoi. Pourquoi aurait-elle voulu un stupide sac de sable ? Je secouai la tête, je n'y comprenais rien. Finalement, je m'habillai. Ça ne semblait pas une si mauvaise idée que ça. Je sautai dans un jean, enfilai un T-shirt et mon blouson vert préféré.

Je n'avais pas encore tout à fait fini quand Papi Smedry revint en trombe, équipé de deux paniers en osier appartenant à Roy. Une feuille de laitue s'échappait de l'un tandis que de l'autre coulait quelque chose qui ressemblait à du ketchup.

— Tiens ! lança le grand-père en me tendant le panier à salade. Je nous ai emballé un déjeuner. Je ne sais pas quand aura lieu notre prochain repas !

Je soulevai le panier, perplexe.

— Vous avez « emballé » de la nourriture dans des paniers en osier ?

— Oui, ce sera moins louche. On ne doit pas se faire remarquer ! Allons-y ! Les Bibliothécaires se sont peut-être déjà mis au travail sur ce sable.

— Et ? dis-je.

— Et ! s'exclama le vieil homme. Avec ce sable, gamin, les Bibliothécaires pourraient détruire des royaumes, renverser des cultures, dominer le monde ! On doit le récupérer. Il faudra agir vite, et sûrement au péril de nos vies. À la Smedry, en somme !

Je baissai le panier.

— Si vous le dites...

— Avant de partir, reprit l'autre, j'ai besoin de connaître l'état de nos ressources. Quel est ton Talent, fiston ?

J'hésitai.

— Talent ?

— Oui ! Tous les Smedry ont un Talent. Quel est le tien ?

— Euh... je joue du hautbois ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, gamin ! rétorqua le vieil homme. L'heure est grave. Si on ne retrouve pas ce sable...

— Bon... soupirai-je. Je suis assez doué pour casser des trucs.

Papi Smedry se figea.

Je ne devrais peut-être pas me moquer du vieux, songeai-je d'un air coupable. Il est sans doute cinglé, mais ce n'est pas une raison...

— Tu casses des choses ? reprit-il, visiblement impressionné. Alors, c'est vrai. Mince, on n'a pas vu un tel Talent depuis des siècles !

— Écoutez, coupai-je. C'était une blague. Je ne...

— Je le savais ! s'excita le grand-père. Oui, oui, on a de bien meilleures chances à présent ! Allons, mon garçon, il est temps !

Sur quoi il tourna les talons et dévala l'escalier, son panier à la main.

— Attendez ! appelai-je en m'élançant à sa poursuite.

Arrivé à la porte de la maison, je stoppai net.

Il y avait une voiture garée sur le trottoir. Une vieille voiture. Bon, quand vous lisez les mots « vieille voiture », vous imaginez un tacot dégingué ou rouillé prêt à rendre l'âme. Une voiture qui est vieille, un peu comme les lecteurs de cassettes sont vieux.

Ce n'était pas ce genre-là. Elle n'était pas vieille comme un lecteur de cassettes ni même comme un gramophone. Non, cette bagnole avait l'âge de Beethov. Enfin, c'est ce qu'on aurait cru. Pour moi (et certainement pour la plupart de mes lecteurs du Chutland), c'était une antiquité. Un peu façon Model-T comme au temps de l'usine Ford... en 1908.

Mais ce n'était que mon impression.

Ce que je veux dire, c'est que très souvent, quand on suppose un truc à propos de quelque chose (ou de quelqu'un), on se trompe. Ou en tout cas, la supposition est incomplète. Prenez le jeune Alcatraz Smedry, par exemple. Après avoir lu mon histoire jusqu'ici, vous vous êtes sans doute forgé une idée. Peut-être que (malgré tous mes efforts) vous ressentez de la compassion à mon égard. Après tout, les orphelins ont toujours fait de très sympathiques héros.

Peut-être pensez-vous que mes habituels sarcasmes cachent une faille intérieure. Peut-être avez-vous décidé que je n'étais pas cruel, simplement désorienté. Peut-être estimez-vous que, en dépit de mon indifférence feinte, je n'aimais pas casser ce qui me tombait sous la main.

Eh bien, votre jugement ne vaut pas un clou. Si vous me permettez ce conseil, évitez de tirer des conclusions si je ne vous y invite pas explicitement. C'est une très mauvaise habitude qui énerve les écrivains.

Je n'étais aucun de ces garçons que vous inventez. J'étais simplement un sale type qui s'en fichait pas mal d'incendier des cuisines ou pas. Et ce sale type se tenait sur le seuil de son ex-maison et regardait Papi Smedry qui lui faisait signe de le suivre.

Bon, *peut-être* que je ressentais un tout petit peu d'envie. Une... nostalgie, disons. Recevoir un paquet de la part de mes soi-disant

générateurs m'avait rappelé la lointaine époque (avant que je me rende compte comme c'était débile) où j'avais ardemment désiré connaître mes vrais parents. L'époque où je me languissais de trouver quelqu'un qui serait *obligé* de m'aimer, ne serait-ce que parce qu'on serait de la même famille.

Heureusement, cette phase était terminée. Mon instant de faiblesse passa rapidement et je claquai la porte sur le vieil homme. Ensuite, je me rendis à la cuisine pour prendre mon petit déjeuner.

Et c'est à ce moment-là que je me retrouvai nez à nez avec un revolver.

Chapitre 3

Je souhaiterais saisir cette occasion pour souligner un point important. Si un vieux bonhomme bizarre, à la santé mentale douteuse, débarque chez vous sous prétexte qu'il est votre grand-père et que vous devez l'accompagner dans une espèce de quête mystique... refusez sans hésiter.

Refusez aussi ses bonbons.

Malheureusement, comme vous allez vite vous en rendre compte, je fus obligé d'enfreindre cette règle. Ne m'en veuillez pas, c'était un cas de force majeure. Je n'ai pas vraiment l'habitude qu'on me tire dessus.

Je me traînai dans la cuisine (qui sentait toujours la fumée). Pourvu que le vieux ne se remette pas à tambouriner sur la porte. Je n'avais pas vraiment envie de le dénoncer à la police : non seulement j'aurais sans doute massacré le téléphone (j'ai toujours eu de gros soucis avec les téléphones), mais surtout je ne voulais pas voir le papi cinglé se faire embarquer dans le panier à salade. Ç'aurait été...

— Alcatraz Smedry ? demanda soudain une voix.

Je sursautai, puis me détournai du placard à moitié carbonisé, un paquet de corn flakes à la main. Un homme en pantalon mal coupé et chemise au col boutonné jusqu'en haut se tenait sur le seuil de la cuisine. Je tiquai en reconnaissant le logo sur son vêtement et son porte-document réglementaire. Il était de l'assistance sociale ; c'était *lui* que Miss Fletcher avait envoyé me chercher. Je réalisai que j'avais dû laisser la porte de la maison ouverte quand j'étais monté dans ma chambre avec le vieux fou. L'assistant social était sûrement entré pendant qu'on était en haut.

— Salut ! lançai-je. Je serai prêt dans deux minutes... le temps de prendre mon petit déj'.

— Alors c'est toi ? interrogea-t-il en ajustant ses lunettes à monture d'écailles. Le petit Smedry ?

J'opinaï.

— Parfait, lâcha-t-il avant de sortir un flingue avec silencieux de

sa mallette et de le pointer sur moi.

Je me figeai, sous le choc. (Et n'allez pas me dire que vous avez réagi différemment la première fois qu'un employé de bureau vous a mis en joue.)

Heureusement, je finis par retrouver l'usage de la parole.

— Attendez ! m'exclamai-je en levant les bras en l'air. Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Merci pour le sable, gamin, déclara l'homme avant de commencer à appuyer sur la gâchette.

À cet instant précis, un objet énorme non identifié démolit le mur, un objet qui ressemblait terriblement à l'avant d'une Ford Model-T. Je me jetai sur le côté en hurlant, tandis que l'assistant social s'étalait sur le carrelage.

L'hurluberlu qui se faisait appeler Papi Smedry était au volant, hilare. Un bloc de plâtre roussi se détacha du plafond et s'écrasa sur le capot du tacot dans un gros nuage de poussière blanche. Le vieillard passa la tête par la fenêtre.

— Mon garçon ! appela-t-il. Tu as le choix à présent : tu peux monter avec moi ou bien rester ici avec un homme armé.

Hébéété, je ne bronchai pas.

— Note bien que tu n'as pas beaucoup de temps pour te décider, reprit le grand-père dans une espèce de chuchotement, comme si on partageait un grand secret.

Bon, j'aimerais interrompre une seconde mon récit et faire l'observation suivante : Papi Smedry me mentait. Je n'avais pas que deux options à cet instant précis, loin de là. Oui, j'aurais pu choisir de ne pas bouger et de me faire tirer dessus. Je pouvais aussi embarquer avec mon soi-disant parent. Mais ce n'était pas tout. Par exemple, j'aurais pu courir partout en battant des bras façon pingouin. Et la solution logique dans ce cas-là, c'était d'appeler la police et de dénoncer ces deux maniaques.

Domage pour moi, je ne pensai ni aux pingouins ni aux forces de l'ordre, et je grimpai dans la Model-T.

Comme stipulé au début de ce chapitre, je n'aurais vraiment jamais dû faire ça. J'allais bientôt découvrir les dangers qui surviennent inévitablement quand on accompagne de vieux bonshommes dans leurs quêtes. Je ne veux pas dévoiler la fin trop tôt, mais croyez-moi, c'est à ce moment-là que mon destin bascula, direction autels, sacrifices et infâmes Bibliothécaires.

Et peut-être aussi, requins.

La voiture recula pour s'extraire de la cuisine, laissant au passage de méchantes traces de pneus sur le gazon. Assis à la place du mort, je regardais, complètement scotché, le champ de ruines qu'était devenue la maison des Sheldon. Des bouts de crépi s'étaient détachés de la façade et écrasaient les tulipes de compétition de Roy. Je n'avais jamais causé autant de dégâts, dans aucune de mes familles d'accueil. Cette fois, ce n'était pas directement ma faute, mais... ça ne changeait rien au fait que la cuisine n'était plus seulement brûlée, mais aussi passablement éventrée.

La voiture s'engagea lentement sur la route avec un teuf-teuf saccadé. L'assistant de Miss Fletcher ne nous prit pas en chasse, mais ça ne m'empêcha pas de garder le pavillon en ligne de mire jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu. J'étais inquiet.

On vient d'essayer de me tuer, pensai-je, abasourdi. Vous aurez peut-être du mal à y croire (vu le nombre de choses que j'avais cassées dans ma vie), mais c'était la première fois que quelqu'un tentait de me tirer dessus pour de vrai. Ce n'était pas une sensation agréable. Un peu comme quand on a la grippe. Si ça se trouve, il y a un lien.

— Eh bien, voilà qui était palpitant ! déclara Papi Smedry.

J'avais toujours le nez collé à la vitre. La rue défilait sous mes yeux, un quartier de banlieue typique. Ils sont tous pareils dans ce pays. Maisons à étage tranquilles. Pelouses vertes. Chênes, buissons, plates-bandes entretenus avec soin.

— Il a essayé de me tuer, murmurai-je.

Le grand-père grogna.

— Un piètre effort, jugea-t-il. Tu comprendras un jour que pointer un pistolet sur un Smedry n'est pas particulièrement malin. Mais c'est derrière nous à présent. Maintenant, il faut décider de la suite.

— La suite ?

— Évidemment. On ne peut pas se tourner les pouces pendant qu'ils travaillent sur ce sable ! Tu ne comprends donc pas, fiston ? s'emporta le vieillard en agitant un doigt accusateur. Il n'y a pas que ta vie qui soit en jeu ici. C'est le destin *de tout un monde* qui est dans la balance ! Les Royaumes Libres sont déjà en train de perdre leur guerre contre les Bibliothécaires. Munis d'une arme aussi puissante que les Sables de Rashid, ceux-ci auront définitivement le dessus. Si on ne les récupère pas avant qu'ils soient fondus (et ça ne prend que quelques heures), on risque le renversement total des Royaumes

Libres ! Nous sommes le seul espoir qui reste à la civilisation.

— Je... vois, lâchai-je.

— Non, j'en doute, mon garçon. Les Verres créés à partir de cette poudre détiendront les Distorsions oculatoires les plus puissantes que l'ensemble des mondes ait jamais connues. Ton père a dédié sa vie à la collecte de ces grains. Quand je pense que tu as laissé les Bibliothécaires les voler ! Je vais être honnête avec toi, gamin : j'attendais mieux de ta part. Beaucoup mieux... Si seulement j'avais été à l'heure...

Pendant ce long discours, je fixais le pare-brise en silence. Le moment me semble bien choisi pour vous expliquer quelque chose. Malgré ce qu'on entend dans les histoires à propos de mon honneur et de ma prescience, la vérité est que je ne possède aucune de ces qualités, ne serait-ce qu'en quantité infinitésimale. Par contre, j'ai toujours été téméraire. Certains diraient « irresponsable », d'autres « spontané ». Quoi qu'il en soit, je ne vais pas nier que je suis un type assez imprudent qui a tendance à ne pas envisager soigneusement les conséquences de ses actes.

Dans le cas qui nous occupe, il y avait une autre raison pour motiver mon geste. J'avais assisté à des événements très étranges ce matin-là. Je me mis à penser que si un truc aussi hallucinant qu'une tentative d'assassinat sur ma personne avait pu avoir lieu, alors il n'était pas totalement impossible que ce vieux soit effectivement mon grand-père.

On avait voulu me tuer. Ma maison était à moitié en ruines. J'étais dans une voiture centenaire avec un fou. *Et puis zut !* songeai-je. *Ce sera peut-être marrant.*

Je me concentrai sur l'homme qui prétendait être de ma famille.

— Je... ne les ai pas laissés prendre le sable, m'entendis-je déclarer.

Le vieillard se tourna vers moi.

— Enfin, si, repris-je. Mais c'était calculé, naturellement. Pour les suivre et voir ce qu'ils comptaient en faire. C'est le seul moyen de découvrir leurs plans machiavéliques.

Papi Smedry sourit d'un air entendu et, pour la première fois, je sentis chez lui un soupçon de sagesse. Il n'avait pas l'air de croire un traître mot de ce que je venais de lui dire, mais ça ne l'empêcha pas de se pencher vers moi et de me tapoter le bras en décrétant :

— Voilà qui est parlé comme un Smedry !

— Bon, répliquai-je, un doigt en l'air. Soyons bien clairs. Je ne crois à rien de ce que vous m'avez raconté.

— C'est clair, admit-il.

— Je ne vous accompagne que parce qu'on a tenté de me tuer. Vous voyez, je suis un type assez imprudent qui a tendance à ne pas envisager soigneusement les conséquences de ses actes.

— Une qualité toute smedrienne, remarqua-t-il.

— En fait, insistai-je, je pense que vous êtes cinglé et que vous n'êtes probablement pas mon grand-père.

— Très bien.

La voiture tourna à un coin de rue en douceur. On avait quitté le quartier résidentiel et on se trouvait à présent dans une avenue commerçante bordée d'épiceries, de stations-service et, de temps en temps, de fast-foods.

C'est à ce moment-là que je réalisai que Papi Smedry avait lâché le volant pendant notre conversation. Il avait les mains posées sur les genoux et continuait à sourire comme si de rien n'était. Je bondis.

— Papi ! Le volant !

— Par les durites du grand Drake ! s'écria-t-il. J'ai failli oublier.

Il s'empara du volant tandis que la Ford prenait un nouveau virage. Puis il se mit à le tourner dans un sens et dans l'autre, n'importe comment, comme un gosse de quatre ans aux commandes d'un bolide en plastique. La Ford ne réagit pas à ces mouvements ; au contraire, elle descendait le boulevard sans accroc, accélérant même un peu.

— Bien vu, fiston ! On doit faire illusion, pas vrai ?

— Euh... oui, marmonnai-je. La voiture se conduit toute seule ?

— Évidemment ! À quoi servirait-elle sinon ? Il faudrait trop de concentration autrement, ça ne vaudrait pas le coup. Autant marcher !

OK.

Mes lecteurs des Royaumes Libres connaissent sans doute les moteurs silimatiques et peuvent (peut-être) imaginer comment les utiliser pour imiter une voiture. Bien sûr, si vous venez des Royaumes Libres, vous n'avez certainement qu'une vague idée de ce qu'est une voiture, vu que vous êtes habitués à des véhicules

beaucoup plus gros. (C'est un genre de rampant silimatique avec des roues à la place des pattes, sauf que les Chutlandais les traitent plutôt comme des chevaux. À l'inverse des chevaux, cela dit, elles ne sont pas vivantes – et quand elles font leurs besoins, les écolos râlent.)

— On va où ? demandai-je.

— Au seul endroit où les Bibliothécaires sont susceptibles d'entreposer un artefact aussi puissant que les Sables de Rashid, répondit Papi Smedry. À leur base d'opérations locale.

— C'est-à-dire à la... bibliothèque ?

— Où d'autre ? La bibliothèque du centre ville pour être exact. Il faudra être prudent quand on infiltrera les lieux.

Je penchai la tête.

— J'y suis déjà allé, assurai-je. Ce n'est pas si difficile d'y entrer, pour autant que je sache.

— On ne veut pas « entrer », rétorqua le vieil homme. On veut « infiltrer ».

— Et la différence, c'est que... ?

— L'infiltration requiert beaucoup plus de subtilité, expliqua-t-il, visiblement ravi à cette idée.

— Ah. Bon. On va avoir besoin de... je ne sais pas, moi, d'équipements particuliers ? Ou de renforts ?

— Ah ! Judicieuse suggestion, fiston !

Sur quoi, la Ford fit une embardée et s'engagea sur une plus grande artère. D'autres automobilistes nous doublaient de part et d'autre, la petite voiture noire de Papi Smedry filant avec un vigoureux teuf-teuf sur la voie centrale. Nous roulâmes en silence tandis que le grand-père donnait quelques tours de volant pour faire bonne mesure.

Je ne quittais pas le volant des yeux, essayant de deviner quel mécanisme exactement contrôlait le véhicule. Dans mon monde, les voitures ne se conduisent pas toutes seules, et les gens comme Papi Smedry sont généralement enfermés dans de petites chambres capitonnées.

Au bout d'un moment (surtout histoire d'éviter de devenir fou), je relançai la conversation.

— À votre avis, commençai-je, pourquoi ce type a-t-il essayé de

me tuer ?

— Parce que les Bibliothécaires ont obtenu ce qu'ils voulaient, expliqua le vieillard. Eux comme nous, nous savions tous qu'un jour ou l'autre tu recevrais le sable. Maintenant qu'ils ont mis la main sur ton héritage, tu ne leur sers plus à rien. Tu représentes même plutôt une menace pour eux. Ils ont bien raison de redouter ton Talent.

— Mon Talent ?

— Oui, de brise-tout. Chaque Smedry en possède un, mon garçon. C'est la marque de notre lignage.

— Donc... vous en avez un aussi de Talent machin chose ?

— Naturellement ! s'exclama le vieil homme. Je suis un Smedry après tout.

— Et c'est quoi ?

Il sourit modestement.

— Je n'aime pas me vanter, mais le mien est assez puissant.

Je haussai un sourcil sceptique.

– Vois-tu, j'ai le don d'arriver en retard.

— Ah, dis-je. Bien sûr.

— Je sais, je sais. Je ne mérite pas un tel pouvoir. Pourtant, j'essaie d'en être digne.

— Vous êtes complètement zinzin, lâchai-je.

C'est toujours mieux d'être direct.

— Merci ! fit Papi Smedry comme la voiture ralentissait avant de s'immobiliser devant la pompe d'une petite station-essence.

Je ne connaissais pas cette chaîne. Le panneau suspendu au-dessus des prix (ridiculement élevés) arborait un nounours à l'envers.

Les portes de la fausse Ford s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le vieil homme sauta à bas de son siège et alla à la rencontre du pompiste qui s'était approché pour faire le plein.

Sans quitter ma place, j'observai la scène avec circonspection. L'employé portait une salopette sale et pas de chemise. Il mâchonnait un brin de foin, comme les fermiers dans les vieux films chutlandais, et était coiffé d'un grand chapeau de paille.

Papi Smedry s'approcha de lui avec une nonchalance exagérée.

— Bonjour, mon brave, dit-il en regardant autour de lui. Le plein de Gazouille, s'il vous plaît.

— Tout de suite, mon brave, répondit l'autre en empochant quelques billets que lui tendait le grand-père.

Ensuite, le pompiste vint se poster plus près encore de la voiture, la pompe à la main. Il m'adressa un léger signe de la tête et je remarquai qu'il n'y avait aucune trace de réservoir sur la Ford. Pourtant, le type au chapeau colla son tuyau contre la carrosserie et sourit de toutes ses dents en sifflotant joyeusement.

— Viens, Alcatraz ! ordonna Papi Smedry en s'élançant vers la boutique de la station. On a peu de temps.

Je secouai la tête et descendis. Le vieillard entra dans le magasin en faisant claquer la porte grillagée derrière lui. Je le suivis, ouvris la moustiquaire (jetai la poignée, cassée, par-dessus mon épaule) et entrai à mon tour.

Un autre employé (avec la même panoplie) était accoudé au comptoir. La « boutique » consistait en un unique rayonnage de snacks et un frigo occupant un mur entier. Ce frigo était intégralement rempli de jerricans d'huile de moteur, même si un panneau conseillait au chaland :

GOÛTEZ NOS BOISSONS FRAÎCHES RAFRAÎCHISSANTES.

— OK, marmonnai-je. Où est-ce que vous trouvez autant de cette paille à mâcher ? On est en centre ville, ce ne doit pas être facile !

— Vite, vite ! s'excita Papi Smedry en gesticulant depuis le fond du magasin.

Avec un regard sur sa gauche puis sur sa droite, il ajouta à voix plus haute :

— Je crois bien que je vais prendre une boisson fraîche rafraîchissante.

Et il ouvrit le réfrigérateur.

Bon. J'aimerais que vous compreniez bien quelque chose, c'est très important : je ne suis pas stupide. Si, après avoir lu ce livre, vous êtes convaincu que je ne suis pas le héros que l'on prétend, aucun souci. Par contre, je préférerais que tous ceux que je rencontre ne me prennent pas pour un benêt. Ils risqueraient d'essayer de me vendre une assurance.

La vérité, c'est que même les plus malins d'entre nous peuvent parfois être si surpris qu'ils en perdent l'usage de la parole. Ou du

moins, de la parole sensée.

— Gak ! coassai-je.

CQFD. Avant de me juger, mettez-vous à ma place. Imaginez que vous ayez vu un vieux fou ouvrir la porte d'un frigo bourré de jerricans. Vous vous seriez attendu à trouver de l'autre côté de ladite porte... ben, un frigo bourré de jerricans.

Pas une pièce avec une vaste cheminée et un feu orange vif brûlant joyeusement dans l'âtre. Pas deux gars en armure de chevalier montant la garde de part et d'autre de l'entrée. Non, vous vous seriez attendu à un frigo bourré de jerricans.

Et peut-être alors auriez-vous dit « Gak » vous aussi.

— Gak ! répétais-je.

— Tu veux bien arrêter, s'il te plaît ? intervint Papi Smedry. Il n'y a absolument aucun Gak dans les parages. Pourquoi crois-tu qu'on a tant de paille ici ? Allons, viens !

Sur ces mots, il franchit le seuil et pénétra dans la pièce mystère.

Je m'approchai lentement et examinai l'autre côté de la porte en verre encore ouverte... et y vis des bidons d'huile en train de rafraîchir sur leurs étagères. Je me retournai et observai la salle dans laquelle mon soi-disant grand-père avait disparu. Il me sembla que je n'aurais pas dû être capable de voir tout cet espace, car les deux chevaliers encadraient si bien le passage qu'il n'aurait pas dû y avoir de place entre eux. Et pourtant, Papi Smedry s'était glissé dans l'interstice sans difficulté.

Je toquai légèrement à la cuirasse d'une des sentinelles.

— Évitez de faire ça, merci, commanda une voix derrière le heaume.

— Oh, désolé.

De plus en plus perplexe, j'entrai à mon tour dans la pièce. Elle était vaste, occupant bien plus de surface que la boutique ne pouvait en contenir. Sur un épais tapis, des fauteuils façon trônes étaient disposés face au feu ; c'était assez familial comme ambiance (à supposer que votre famille vive dans un château fort). Sur ma gauche, je notai une longue et large table entourée de chaises.

— Sing ! hurla Papi Smedry.

Sa voix se répercuta dans un corridor sur ma droite.

— Sing !

Ça ressemblait dangereusement au début de *Singin' in the Rain*, Chantons sous la pluie. *S'il se met à chanter, je crois bien que je m'autoétrangle...* songeai-je en grinçant des dents.

— Lord Smedry ? répondit une gigantesque silhouette en débouchant du couloir.

Si vous n'avez jamais rencontré de Mokien costaud en lunettes noires, tunique et petits collants...

OK, supposons que vous n'ayez jamais rencontré de Mokien costaud en lunettes noires, tunique et petits collants. Moi, c'était la première fois.

L'homme (qui s'appelait visiblement Sing) ne mesurait pas loin de deux mètres. Sa peau et ses cheveux étaient foncés ; peut-être qu'il venait d'Hawaii, de Samoa ou des Tonga. Il avait la masse et la corpulence d'un pilier de rugby et il n'aurait pas dépareillé dans la mêlée. Enfin, il n'aurait pas dépareillé s'il avait été en short et en maillot, plutôt qu'en tunique. (À mon humble avis, les tuniques sont complètement ringardes. Bastille a des photos de moi habillé comme ça. Demandez-lui, elle sera *ravie* de vous les montrer.)

(Évidemment, si vous faites ça, je serai obligé de vous éliminer. Ou de vous coller dans une tunique et de vous tirer le portrait. Je ne sais pas ce qui est le pire.)

— Sing, dit Papi Smedry, on doit infiltrer une bibliothèque. Tout de suite !

— Infiltrer une bibli ? répéta Sing avec enthousiasme.

— Oui, oui, pressa le vieillard. Va chercher ton cousin et enfiler vos tenues de camouflage. Moi, je rassemble mes Verres.

Sing repartit en courant d'où il était arrivé. Papi Smedry se dirigea vers le mur à côté de la cheminée. Ne sachant pas trop quoi faire, je le suivis. Il s'agenouilla devant une grosse boîte noire translucide, posa la main dessus et ferma les yeux. L'avant de la caisse explosa instantanément.

Je bondis ; le grand-père, lui, ignora les tessons et plongea la main à l'intérieur du coffre d'où il retira une espèce de plateau recouvert de velours rouge. Il posa le tout sur le sommet de la boîte et souleva le tissu, dévoilant un livre ainsi qu'une douzaine de paires de lunettes. Chacune avait des verres de couleurs différentes.

Ensuite, il ouvrit le pan de sa veste de smoking et plaça les binocles dans des petites poches cousues dans la doublure. On aurait dit un vendeur de montres à la sauvette.

— Il se passe des trucs vraiment bizarres, non ? finis-je par demander.

— Oui, mon garçon, confirma le vieil homme sans cesser d'arranger sa collection.

— On va vraiment entrer en douce dans une bibliothèque ?

Il hocha la tête.

— Sauf que ce n'est pas réellement une bibli, continuai-je. C'est quelque chose de beaucoup plus dangereux.

— Oh non, contra Papi Smedry. C'est réellement une bibliothèque. Ce que tu n'as pas compris, c'est qu'*aucune* bibliothèque n'est un endroit sûr.

— Et nous, on va y entrer par effraction... répétai-je. Dans un lieu bondé de gens qui veulent ma peau.

— C'est très probable. Mais quel autre choix avons-nous ? Soit on infiltre, soit on les laisse transformer ce sable en Verres.

Ce n'est pas une blague, commençai-je à réaliser. *Ce type n'est pas fou. Ou en tout cas, sa folie ne se limite pas à lui seul.* Je me tus un moment, digérant tout ce que j'avais vu depuis le matin.

— Bon. D'accord alors, conclus-je.

Vous autres Chutlandais, vous trouvez sûrement que je prenais plutôt bien ces étranges événements. Certes, ce n'est pas tous les jours qu'on vous menace d'un pistolet ni qu'on découvre une salle à manger médiévale dans un frigo de station-essence. Cela dit, si vous aviez grandi avec un pouvoir magique vous permettant de casser tout ce que vous touchez, vous auriez sans doute accepté des circonstances inhabituelles aussi facilement que moi.

— Tiens, fiston, annonça le vieillard en me tendant la dernière paire de lunettes.

Elles étaient teintées de rouge, comme celles qu'il avait sur le nez.

— Elles sont à toi. Je te les ai gardées.

— Je n'ai pas besoin de lunettes, me défendis-je.

— Tu es un Oculateur, mon garçon. Tu auras *toujours* besoin de lunettes.

— Je ne peux pas en avoir des noires, comme Sing ?

Papi Smedry ricana.

— Les Verres de Combat te seront inutiles. Toi, tu as accès à des

pouvoirs autrement plus importants. Allez, mets ceux-là. Ce sont des Verres d'Oculateur.

— C'est quoi ces Oculateurs ? interrogeai-je.

— C'est nous, fiston. Mets-les.

Perplexe, je m'exécutai.

— Quelle différence ? dis-je, déçu. La pièce n'est même pas plus... rouge.

— Bien sûr que non ! Les teintures proviennent des sables qu'on utilise pour fabriquer les Verres ; elles nous aident à les stabiliser. Elles ne sont pas là pour colorer ta vision.

— C'est juste que... je croyais que les lunettes... *faisaient* quelque chose.

— C'est le cas, assura le vieillard. Elles te montrent ce que tu as besoin de voir. Mais c'est subtil. Gardeles pour un temps... que tes yeux s'y habituent.

— D'accord...

Papi Smedry se pencha pour replacer le plateau dans le coffre brisé.

— C'est quoi ce livre ? demandai-je.

Il leva les yeux.

— Hmm ? Ça ?

Il saisit le petit volume et me le donna. Je l'ouvris à la première page. Elle était pleine de gribouillis, comme si un gamin était passé par là.

— La Langue Oubliée, soupira le grand-père. On essaie de la déchiffrer depuis des siècles. Ton père a travaillé sur ce livre avant ta naissance. Il s'imaginait que ses secrets le conduiraient aux Sables de Rashid.

— Ce n'est pas une langue ! m'exclamai-je. C'est du gribouillage.

— Tu dirais la même chose de n'importe quelle langue que tu ne connais pas, n'est-ce pas fiston ?

Je feuilletai rapidement l'ouvrage. Des ronds, des zigzags, des boucles, ce genre de trucs. Sans queue ni tête. Par endroits, il n'y avait qu'une marque ou deux ; ailleurs, c'était si noir d'encre qu'on aurait cru qu'un enfant avait essayé de dessiner une tornade.

— Non, insistai-je, non. Une langue a des règles, des motifs

réguliers. Ce n'est pas le cas ici.

— Le voilà le grand mystère ! annonça Papi Smedry en récupérant le bouquin. Pourquoi à ton avis personne n'a réussi à briser le code, malgré des centaines d'années d'efforts ? Les Incarnas (ceux qui écrivent dans cette langue) possédaient de précieux secrets. Hélas, ils ont disparu depuis belle lurette et aujourd'hui personne ne peut lire leurs archives.

Je n'étais pas convaincu, mais bon. Le vieil homme se releva et s'éloigna du coffre. Et soudain, la face éclatée de la caisse se mit à fondre et à se reformer. Je sursautai, sous le choc. Puis, méfiant, j'enlevai mes lunettes. Mais non, le verre était intact, comme s'il n'avait jamais été brisé.

— Du Verre Réparateur, m'informa Papi Smedry. Seul un Oculateur peut le casser. Cependant, s'il s'en tient trop loin, le verre reprendra sa forme initiale. Fantastique pour les coffres-forts ! Encore plus solide que le Verre de Maçon, si on sait s'en servir.

Je remis mes lunettes.

— Dis-moi mon garçon, reprit le grand-père en posant une main sur mon épaule. Pourquoi as-tu incendié la cuisine de tes parents adoptifs ?

Je tressaillis. Je ne m'étais pas attendu à cette question.

— Comment êtes-vous au courant ?

— Je suis un Oculateur, fiston !

Forcément, ça explique tout, ironisai-je intérieurement.

— Alors ? Pourquoi ?

— C'était un accident.

— Ah bon ?

Je détournai le regard. *Bien sûr que c'était un accident*, pensai-je, un peu honteux. *Pourquoi aurais-je fait un truc pareil exprès ?*

Papi Smedry m'étudiait.

— Ton Talent, c'est d'être un brise-fer, reprit-il. Du moins, d'après toi. Mais mettre le feu à des rideaux et ravager une pièce ne me semble pas relever de ce Talent. Surtout si tu as laissé les flammes brûler un temps avant de les éteindre. Ce n'est pas casser, ça. C'est détruire.

— Je ne détruis pas, grognai-je.

— Alors, pourquoi ? insista-t-il encore.

Je haussai les épaules. Où voulait-il en venir ? Croyait-il que ça me plaisait de toujours tout gâcher ? Croyait-il que ça me plaisait d'être obligé de déménager sans cesse ? C'était comme si, chaque fois que je finissais par m'attacher à quelqu'un, ce quelqu'un décidait qu'il avait assez vu mon Talent.

Je ressentis une pointe de solitude, mais la ravalai illico.

— Ah, reprit Papi Smedry. Tu refuses de répondre. Je vois. J'ai bien le droit de me poser la question, n'est-ce pas ? Pourquoi un jeune homme causerait-il autant de dégâts chez des gens aussi gentils ? Ça ressemble à une perversion de son Talent. Oui, absolument...

Je ne bronchai pas. Il me sourit, puis arrangea son nœud papillon et jeta un œil à sa montre.

— Nom d'un Green gargouillant ! pesta-t-il. Nous sommes en retard. Sing ! Quentin !

— On est prêts, mon oncle ! répondit une voix dans le corridor.

— Bien, dit le grand-père. Allons, fiston. Viens que je te présente tes cousins !

Chapitre 4

Très chers Chutlandais, j'aimerais saisir cette occasion pour vous féliciter de lire ce livre. J'ai conscience du mal que vous avez dû avoir à vous le procurer : il est peu probable que des Bibliothécaires le recommandent à qui que ce soit, vu les secrets les concernant qui y sont révélés.

En réalité, j'ai souvent constaté que les gens ne recommandent pas ce genre d'ouvrages du tout. C'est beaucoup trop intéressant. Peut-être qu'on vous a déjà donné des conseils de lecture. Peut-être même que des amis, des parents, des profs vous ont mis un bouquin entre les mains en vous disant : « Tu dois lire ça. » Ces livres sont systématiquement décrits comme « importants », ce qui, d'après mon humble expérience, signifie qu'ils sont d'un ennui mortel. (Des mots comme « significatif » ou « réfléchi » sont aussi de bons indices.)

Si le héros de ce type d'histoires est un garçon, je vous parie à dix contre un qu'il ne part pas à l'aventure se battre contre des Bibliothécaires, des monstres de papier et des Oculateurs Noirs cyclopéens. En fait, notre jeune ami n'aura droit à aucune aventure et ne combattra rien ni personne. Au lieu de ça, son chien mourra. Ou, dans certains cas, sa mère mourra. S'il s'agit d'un roman *très* « sérieux », et le chien et la mère casseront leur pipe. (Apparemment, la plupart des écrivains ont une dent contre les canidés et les mères.)

Ni ma mère ni mon chien ne meurent dans ce livre. J'en ai un peu marre de ces histoires. À mon avis, ces bouquins fantaisistes, totalement irréalistes, dans lesquels des enfants vivent à la montagne, des familles travaillent à la ferme, où la moindre action a un rapport avec la Grande Dépression, ces bouquins, donc, ont tendance à vous pourrir le cerveau. Afin de contrer cette stupidité envahissante, j'ai écrit le volume que vous avez maintenant sous les yeux : un récit véridique, inattaquable. Avec un peu de chance, ça vous aidera à prendre pied dans la réalité.

Alors, quand quelqu'un essaie de vous refiler un pavé avec une jolie médaille imprimée sur la couverture, soyez aimables, mais fermes, et répondez que vous n'aimez pas la « Fantasy », et que vous préférez les histoires vraies. Ensuite, revenez ici et poursuivez votre recherche sur la secte des Bibliothécaires infâmes qui dominent le

monde incognito.

— Voici ton cousin Sing Sing Smedry, annonça Papi. C'est un expert en armes antiques.

Sing acquiesça d'un air modeste. Il avait troqué sa tunique contre un kimono habillé, mais il portait toujours ses lunettes de soleil. Son vêtement était une somptueuse soie bleu foncé ; quoiqu'il lui aille assez bien, l'ensemble était... étrange. Et pas seulement parce que les types en kimono ne couraient pas les rues dans mon pays. Les pans de tissu bâillaient de part et d'autre du torse musclé de Sing et une large ceinture coincée sous son gros bide maintenait le tout fermé.

— Euh... enchanté, Sing Sing, balbutiai-je.

— Appelle-moi Sing tout court.

— Demande-lui quel est son Talent, me glissa Papi Smedry.

— OK. C'est quoi ton Talent, Sing ?

— Je sais trébucher et tomber par terre, répondit-il.

— C'est un Talent, ça ? m'étonnai-je.

— Il y en a de plus impressionnants, admit Sing. N'empêche, il me sert bien.

— Et le kimono ? interrogeai-je.

— Je viens d'un autre royaume que ton grand-père, expliqua-t-il. Je suis de Mokia, tandis que Papi Smedry et Quentin sont mélérandais.

— Oui... et alors ?

— Alors je dois porter un déguisement différent. Du coup, je passerai plus inaperçu. Si j'ai l'air d'un étranger ici en Amérique, les gens m'ignoreront.

Je réfléchis.

— Si tu le dis, Sing...

— C'est parfaitement logique, intervint Papi Smedry. Crois-moi. On a fait des recherches sur la question.

Il se tourna vers le deuxième homme.

— Et voici ton cousin Quentin Smedry.

Celui-ci était petit et sec, et vêtu comme le grand-père d'un smoking classieux. Il avait même un œillet rouge à la boutonnière. Il était très brun avec une peau pâle et des taches de rousseur. Comme

Sing, il semblait avoir environ la trentaine.

— Mes respects, jeune Oculateur, me lança Quentin sans enlever ses lunettes noires.

— Et toi, c'est quoi ton Talent ? m'enquis-je consciencieusement.

— J'ai le don de raconter absolument n'importe quoi.

— J'avais l'impression que tout le monde ici avait ce Talent ! observai-je.

Ça ne fit rire personne. Les gens des Royaumes Libres ne comprennent jamais mes blagues.

— Il est aussi très discret, ajouta Papi Smedry.

Quentin approuva de la tête.

— Super, commentai-je. Et vous êtes aussi des Oculateurs ?

— Oh mon Dieu, non ! s'exclama Sing. Nous sommes des cousins de la famille Smedry, nous n'appartenons pas à la lignée directe.

— Tu n'as pas remarqué leurs lunettes ? intervint le vieillard. Elles sont équipées de Verres de Combat, l'un des rares qu'un non-Oculateur puisse utiliser.

— Hmm, d'accord, fis-je. En fait, j'avais noté les lunettes... les smokings aussi. Pourquoi vous vous habillez comme ça ? Si on doit aller en ville, on risque de sortir du lot, non ?

— Le jeune lord n'a peut-être pas tort, convint Sing en se frottant le menton.

« *Lord* » ? songeai-je. De quoi parlait-il ?

— Alcatraz aussi devrait se déguiser, suggéra Quentin.

— Non, non, répondit Papi Smedry. Il est trop jeune pour porter un costume. Enfin, je crois...

— Moi c'est bon, merci, assurai-je.

La collection de Smedry hocha la tête en chœur.

Vous êtes sûrement nombreux parmi mes lecteurs chutlandais à vous moquer des tenues de camouflage choisies par Papi et compagnie. Avant de les juger, il faut bien voir qu'ils ne se trouvaient pas dans leur élément naturel. Imaginez qu'on vous jette soudain dans une culture différente et que vous n'ayez qu'une très vague idée de ses coutumes et de sa mode. Vous sauriez faire la différence entre une tunique larkienne et une de Rounsfield ? Vous sauriez décider quand mettre un batoled plutôt qu'un carfoo ?

Et où attacher votre sangle d'osier carlflogienne ? Non ? Bon, ben c'est parce que je viens juste de les inventer. Mais vous l'ignoriez aussi, pas vrai ?

CQFD, donc. Tout bien pesé, je trouve que les Smedry se débrouillaient plutôt pas mal. J'ai rencontré par la suite d'autres équipes d'infiltration, *sans* Papi Smedry, qui est généralement considéré dans les Royaumes Libres comme le plus grand expert de la société américaine. Le dernier groupe qui ait tenté une opération sans lui a essayé d'entrer par effraction dans la Banque fédérale déguisé en plantes vertes.

Ils se sont fait arroser.

— Tout le monde est prêt ? pressa le vieillard. Mon petit-fils va prendre les commandes. Notre objectif est la bibliothèque centrale.

Sing et Quentin échangèrent un regard surpris. Le grand-père avait annoncé une infiltration, mais visiblement les cousins ne s'étaient pas attendus à cette destination. Une fois de plus, je me demandai dans quel pétrin j'étais allé me fourrer.

— C'est une mission fort ambitieuse, poursuivit Papi. Mais nous n'avons pas le choix. Notre but est de récupérer les légendaires Sables de Rashid, que les Bibliothécaires ont subtilisés grâce à un plan aussi rusé que vil.

Il se tourna vers moi.

— Il s'agit de la propriété de mon petit-fils, c'est pourquoi je le nomme Oculateur en chef pour ce raid. Dès qu'on aura passé les premiers rayonnages, on se séparera en deux groupes et chacun cherchera le sable séparément. Glanez autant d'informations que possible et mettez la main sur ces grains à tout prix. Des questions ?

Quentin leva le doigt.

— Il sert à quoi ce sable, exactement ?

Le vieil homme hésita.

— On l'ignore. Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait réussi à rassembler suffisamment de poudre pour la fondre et en faire un Verre. Ou du moins, aucun exemple n'est attesté dans les annales de *notre* histoire. Il existe quelques vagues légendes cependant. Le Verre de Rashid est censé être *très* puissant. Si les Bibliothécaires s'en emparent, les Royaumes Libres seront en grand danger.

Silence dans l'assistance. Au bout d'un moment, Sing leva un des battoirs qui lui servaient de mains.

— Ça veut dire que j'ai le droit d'emporter des armes ?

— Naturellement, approuva Papi Smedry.

— Je peux en apporter *plein* ? insista l'autre prudemment.

— Autant que tu le jugeras nécessaire, Sing. C'est toi l'expert. Mais dépêche-toi, on va être en retard.

Le Mokien opina, puis fila vers le corridor.

— Et toi, Quentin ?

— Je n'ai besoin de rien, assura celui-ci. Vous ne croyez pas qu'on devrait prévenir Bastille ?

— Nom d'un Jordan jacassant, non ! s'écria le grand-père. Hors de question. Je l'interdis.

— Elle ne va pas être contente... soupira Quentin.

— Balivernes ! Elle aime qu'on l'ignore. Ça lui donne une excuse pour râler. Bien. En attendant le retour de Sing, je propose une pause déjeuner, puisque je nous ai si judicieusement préparé des paniers-repas. Tu viens Alcatraz ?

Je haussai les épaules et l'accompagnai vers la sortie, c'est-à-dire vers les deux chevaliers, le frigo plein de jerricans et la boutique de la station-essence. Papi Smedry adressa un signe aux deux pompistes rustiques avant de regagner la voiture où nous attendaient nos « repas ».

Finalement, je me ravisai et ne le suivis pas plus loin. J'avais encore du mal à digérer les événements de la matinée. Je décidai d'essayer de découvrir où se cachait l'énorme pièce à la cheminée. Je me rendis à l'arrière de la petite station et me mis à en arpenter les murs en comptant mes pas.

Le bâtiment rectangulaire mesurait dix foulées sur dix-huit. Pourtant, la salle à l'intérieur était beaucoup plus grande. Elle était peut-être en sous-sol ? (Oui, je l'avoue, il m'a fallu du temps avant d'accepter l'idée que c'était un endroit magique. Vous autres dans les Royaumes Libres n'avez vraiment pas la moindre idée de ce qu'est la vie dans un pays contrôlé par les Bibliothécaires. Alors, gardez vos remarques désagréables pour vous et retournez à votre lecture.)

J'insistai ; il y avait forcément une explication logique. Je m'accroupis sur le béton déjà chaud dans l'espoir de repérer une pente. Puis je me relevai et aperçus une lucarne assez haute. Je trouvai une chaise cassée dans une benne à l'autre bout du

terrain et montai dessus pour regarder par la fenêtre.

Je ne voyais absolument rien à travers le verre sombre. Je collai le nez contre le carreau, cognant mes lunettes au passage, et mis ma main en visière. Peine perdue.

Je me redressai avec un soupir et... finalement, j'eus l'impression de distinguer quelque chose. Pas par la vitre, mais à côté. Les bords de la lucarne devinrent comme flous, juste un peu, et ce fut comme si j'arrivais à voir à travers le mur.

J'enlevai mes lunettes. L'illusion cessa ; la paroi était parfaitement normale. Je les enfilai de nouveau. Pas de changement. Sauf que, à force de fixer le crépi, j'eus encore cette étrange sensation. Comme si je parvenais *presque* à distinguer quelque chose. Je penchai la tête, toujours en équilibre précaire sur la chaise. Je levai la main et la posai sur la cloison.

Et crac.

Je n'avais quasiment rien fait. Je n'avais pas tiré, poussé, arraché. J'avais juste effleuré l'embrasure l'espace d'une seconde et une des planches autour de la lucarne s'était délogée avant de s'écraser par terre. Par la fissure, je découvris le vrai mur de la station-service.

Du verre. La bâtisse était entièrement faite d'un verre mauve foncé.

J'ai vu à travers le crépi, pensai-je. *C'est grâce à mes lunettes ?*

Des pas sur le gravier interrompirent ma réflexion.

Je sautai à bas de la chaise, évitant la chute de justesse. Et il était là. Le type de la cuisine, l'assistant social (enfin, le soi-disant assistant social), avec son costume et son flingue. Je vacillai, sentant monter une nouvelle vague de terreur en moi. Bien sûr qu'il allait nous suivre. Bien sûr qu'il allait nous trouver. Qu'est-ce que je croyais ? Pourquoi n'avais-je pas simplement appelé la police ?

— Fiston ?

J'entendis Papi Smedry avant de le voir apparaître au coin du bâtiment, un panier dégoulinant de ketchup à la main.

— C'est prêt. Tu n'as pas faim ?

L'inconnu fit volte-face, visant cette fois le grand-père.

— Pas un geste ! hurla-t-il, nerveux. Restez où vous êtes !

— Hmm ? dit le vieillard sans s'arrêter.

— *Papi* ! criai-je.

Et le pseudo-assistant social appuya sur la gâchette.

Le coup partit.

Il y eut un énorme craquement, puis un bloc de crépi explosa juste devant Papi Smedry. Lequel continua à avancer, le sourire aux lèvres, complètement relax.

L'autre tira encore, et encore. Chaque fois, les balles s'encastèrent dans le mur à quelques centimètres du vieil homme.

Un vrai héros se serait jeté sur l'individu qui attaquait son aïeul, un truc héroïque dans ce genre-là. Je ne suis pas un vrai héros. J'étais cloué sur place, sous le choc.

— Voyons, reprit Papi Smedry, que se passe-t-il ?

Dans un acte désespéré, l'assistant social se retourna vers moi, me mit en joue et appuya sur la détente. Le résultat fut immédiat.

Le chargeur s'échappa de l'arme.

La crosse se décomposa.

La gâchette, sous l'effet d'un ressort cassé, se détacha.

Les vis furent délogées des côtés du pistolet et virevoltèrent jusqu'au sol.

Les yeux écarquillés, l'attaquant regardait son revolver se transformer en une pile de pièces détachées. Dans un moment d'indignité ultime, l'arme mourante éructa un petit morceau de métal (une balle qui n'aura jamais été tirée) qui effectua quelques saltos dans l'air avant de s'écraser sur le béton avec un misérable *clic*.

L'homme n'en revenait pas.

Papi Smedry vint se poster à côté de moi.

— Je crois que tu l'as cassé, me chuchota-t-il.

Le faux assistant social tourna les talons et se carapata à toutes jambes. Le grand-père le suivit du regard. Il avait un sourire narquois.

— Comment as-tu fait ? lui demandai-je, passant au tutoiement sans m'en rendre compte.

— Moi ? Oh non ! Ça, c'est *ton* travail. Et à distance en plus ! J'ai rarement rencontré de Talent aussi puissant. Même si c'est bien dommage de ruiner une telle antiquité, ajouta-t-il en indiquant le tas de ferraille qu'était devenu le pistolet.

— Je...

Le cœur battant la chamade, je contemplai les restes de l'arme.

— Ce ne peut pas être moi, assurai-je. Je n'ai jamais fait ça avant...

— T'avait-on déjà menacé d'une arme avant aujourd'hui ?

— Ben non.

Le grand-père hocha la tête.

— Instinct de panique. Ton Talent te protège (même de loin) quand tu es en danger. Heureusement qu'il t'a attaqué avec un équipement aussi primitif ; les Talents sont beaucoup plus forts contre les armements les moins sophistiqués. Franchement, les Bibliothécaires devraient savoir, depuis le temps, qu'il est totalement idiot d'envoyer un agent armé d'un simple pistolet contre un Smedry de la lignée pure. Ils te sous-estiment, c'est évident.

— Qu'est-ce que je fabrique ici ? gémis-je. Ils vont me tuer.

— Balivernes, fiston ! Tu es un Smedry. Nous sommes autrement plus résistants que les Bibliothécaires ne se l'imaginent. Ils se sont relâchés à force de diriger le Chutland depuis si longtemps.

Je ne répondis rien. Puis je me lançai :

— On va aller *dans* la bibliothèque ? Leur repaire, quoi. C'est pas un peu... débile ?

— Oui, admit le vieillard avec une solennité inhabituelle. Tu n'es pas obligé de nous accompagner. Tout cela doit te paraître effrayant. Terrifiant. Étrange. Mais tu dois me croire quand je te dis que notre tâche est *vitale*. Nous avons commis une terrible erreur... j'ai commis une terrible erreur en laissant l'ennemi s'emparer des Sables de Rashid. Et j'ai bien l'intention de réparer ma faute avant que des millions de personnes n'en souffrent.

— Mais... il n'y a personne d'autre qui pourrait s'en charger ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Les Verres seront fondus d'ici la fin de la journée. Notre seule option (la seule option pour la planète), c'est de récupérer le sable avant que cela n'arrive.

J'acquiesçai lentement.

— Alors je viens, décidai-je. Vous ne pouvez pas y aller sans moi.

— À la bonne heure ! s'exclama Papi Smedry, puis, remarquant le crépi manquant autour de la fenêtre : C'est toi ça aussi ?

J'opinaï.

— Par les naseaux du grand Nix ! Tu es vraiment doué pour la casse ! Ça n'a pas toujours dû être facile pour toi quand tu étais petit.

Je haussai les épaules.

— Quel genre de choses peux-tu briser ? interrogea le vieillard.

— Tout, avouai-je. Des portes, du matériel électronique, des tables. Un jour, j'ai démolé un poulet.

— Un poulet ?

— C'était en classe verte. Je me suis un peu... énervé et j'ai chopé un poulet. Dès que je l'ai reposé, il a perdu ses plumes ; par la suite, il a refusé de manger autre chose que de la pâtée pour chat.

— Casser des êtres vivants... marmonna Papi Smedry. Extraordinaire. Indompté, oui, mais extraordinaire...

Histoire de changer de sujet, je fis un geste vers la station-service.

— C'est une boîte en verre, annonçai-je.

— C'est vrai, confirma-t-il. Du Verre Extensible. Si tu as besoin de plus d'espace à l'intérieur, tu peux pousser les murs dedans sans pousser ceux du dehors.

— C'est impossible ! Ça ne respecte pas les lois de la physique !

(Nous autres Chutlandais sommes *très* attentifs aux lois de la physique.)

— J'ai l'impression d'entendre un Bibliothécaire parler ! s'exclama le vieil homme. Tu as beaucoup à apprendre, fiston. Allons, en route. Nous sommes en retard !

Je le suivis docilement. Quand nous passâmes devant les trois impacts de balle, je murmurai :

— Trois loupés ! Heureusement qu'il ne savait pas viser, ce type...

Papi Smedry éclata de rire.

— Pas viser ! répéta-t-il. Il n'avait aucune chance de me toucher. J'étais en retard à chaque coup. Ton Talent peut accomplir de grandes choses, mon garçon, mais il existe d'autres dons puissants ! Tu n'étais pas né que j'étais déjà en retard à ma mort ! D'ailleurs, une fois, j'étais si en retard à un rendez-vous, que je suis arrivé

avant d'être parti !

Je m'arrêtai, essayant de comprendre cette dernière phrase. Pas le temps. Papi Smedry me faisait signe de le rejoindre. On se retrouva à l'avant de la station-essence où Sing et Quentin discutaient avec un des pompistes en nous attendant. Sing était bardé d'une bonne douzaine d'armes à feu. Aux holsters qui lui ceignaient le corps (deux sur chaque jambe, un par bras, un autre sous les avant-bras), il avait ajouté quelques pistolets-mitrailleurs passés dans sa ceinture de kimono et un fusil de chasse attaché dans son dos, façon sabre de samouraï.

— Oh là là, soupira Papi Smedry. Il n'est pas censé les exhiber comme ça, si ?

— Euh... non, admis-je.

— Et si on les peace-bondait ? Ça marcherait ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, répondis-je. Mais ça m'étonnerait que ça aide.

N'empêche, après m'être limite fait tirer dessus, la vue de Sing avec toutes ces armes me rassura un peu. Jusqu'à ce que je réalise que si on partait en campagne avec un tel arsenal, comment allait être équipé l'ennemi ?

— Ah, reprit le vieillard. Je l'ai autorisé à les prendre, je ne vais pas revenir sur ma parole. On n'aura qu'à les cacher dans un sac. Il n'y a rien de bien dangereux après tout. Ça n'est pas comme s'il avait une épée. Enfin, on doit vraiment y aller. Nous sommes...

— ... en retard, finis-je. Oui, je suis au courant.

— Parfait, alors...

À ce stade, les interruptions intempestives doivent passablement vous énerver. Moi aussi, sachez-le. D'ailleurs, je crois que...

Une voiture de sport argentée se gara dans un crissement de pneus sur le parking de la station-service. Les vitres teintées étaient totalement opaques, y compris le pare-brise. L'engin était racé, presque menaçant, et je ne parvenais pas à en déterminer la marque ni le modèle. On aurait dit la quintessence du bolide espion.

La portière s'ouvrit violemment et une fille (d'environ mon âge) en bondit. Ses cheveux étaient argentés, exactement comme la voiture et sa veste. Elle portait une jupe noire très stylée et un sac à main de la même couleur.

Elle avait l'air très, très en colère.

— Smedry ! hurla-t-elle en balançant un coup de sac à Sing qui lui barrait le passage.

— Quoi ? demandai-je en sursautant.

— Pas toi mon garçon, soupira Papi. C'est à moi qu'elle parle.

— Ah bon ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, justement. Je ne l'ai pas prévenue que je m'en allais, répondit-il. Je te présente Bastille. C'est le chevalier de notre équipe.

Si j'avais eu un gramme de jugeote, je serais parti sans demander mon reste.

Chapitre 5

Peut-être qu'au Chutland, mes lecteurs commencent à douter de la véracité de mon récit. Vous avez assisté à pas mal d'événements étranges et inexplicables. (Sauf que, je vous préviens, l'histoire est pour l'instant plutôt sage. Attendez que je vous raconte l'épisode avec les dinosaures parlants.) Certains d'entre vous pensent sans doute que j'invente. Que tout dans ce bouquin n'est que bêtise et imagination.

Rien n'est plus inexact.

Ceci est un livre sérieux. Terriblement sérieux. Votre scepticisme est le résultat d'une vie entière passée dans le système éducatif dirigé par les Bibliothécaires, un système qui vous farcit la tête de mensonges. Vous n'aviez certainement jamais entendu parler des Smedry, alors que nous sommes la plus célèbre famille d'Oculateurs du monde. Il y a des endroits dans les Royaumes Libres où être un Smedry, c'est comme faire partie de la noblesse.

(Si vous voulez vous amuser un peu, demandez donc à votre prof d'histoire qui sont les Smedry. Si vous avez affaire à un agent à la solde des Bibliothécaires, il deviendra tout rouge et vous filera une heure de colle ou deux. S'il est innocent, il aura juste l'air de ne pas comprendre la question et vous collera sûrement quand même.)

Rappelez-vous ! Bien que cet ouvrage soit vendu au rayon Fantasy, vous devez prendre son contenu très au sérieux : c'est important ; ce n'est pas idiot, c'est parfaitement logique.

Rutabaga.

— C'est un chevalier, ça ? m'exclamai-je en désignant la fille aux cheveux argentés.

— Hélas... soupira Papi.

— Mais c'est une fille ! insistai-je.

— Oui, confirma le grand-père. Et très dangereuse. On me l'a envoyée pour assurer ma protection.

— Envoyée ? Qui ?

Et de qui elle te protège ? Des Bibliothécaires ou de toi-même ?

Bastille approcha à grandes enjambées et se campa devant Papi

Smedry. Les mains sur les hanches, elle lui jeta un regard noir.

— Je vous planterais bien une épée dans le corps, mais je sais que vous arriveriez trop tard pour avoir mal.

— Ma chère Bastille, dit le vieil homme. Quel plaisir. Bien sûr, j'avais l'intention de te prévenir que je partais en expédition, mais... vois-tu, j'étais en retard et il fallait que je file et...

La fille lui intima le silence d'un geste de la main.

— C'est qui ? aboya-t-elle lorsqu'elle me remarqua.

— Mon petit-fils. Alcatraz.

— Encore un Smedry ! Je dois en protéger quatre maintenant ?!

— Ma chère Bastille, répéta Papi. Ne t'énerve pas. Alcatraz saura se tenir. N'est-ce pas, Alcatraz ?

— Euh... oui, balbutiai-je.

À l'évidence, c'était un vilain mensonge. Mais vous auriez répondu quoi à ma place ?

Bastille plissa les yeux.

— Je n'y crois pas trop, annonça-t-elle. Qu'est-ce que vous mijotez, vieux bonhomme ?

— Rien de bien méchant, éluda Papi Smedry. Juste une petite infiltration...

— De ?

— La bibliothèque centrale, lâcha-t-il avec un sourire innocent.

— *Quoi ?!* éclata la fille. Je ne peux pas vous laisser tout seuls cinq minutes ! Mille millions de tesson ! Et pourquoi voulez-vous infiltrer cette bibli-là en particulier ?

— Ils ont les Sables de Rashid, expliqua le vieillard.

— Et alors ? On en a plein, du sable.

— Ceux-là sont importants. C'est une affaire d'Oculateurs...

L'expression de Bastille s'assombrit encore. Elle leva les bras au ciel.

— Ben voyons... Je suppose qu'on est en retard ?

— Oh que oui, admit Papi Smedry.

— Parfait !

Elle pointa un doigt hostile vers moi. Je me retins difficilement de

sursauter.

— Toi, ordonna-t-elle, tu viens avec moi. Tu me donneras les détails de la mission en chemin. On se retrouve là-bas, vieux bonhomme.

— Splendide ! répondit Papi Smedry, visiblement soulagé.

— Je... commençai-je.

— Dois-je te rappeler, Alcatraz, que ce n'est pas beau de dire des gros mots ? coupa le grand-père. Nous sommes en retard ! En route !

Je tiquai. Quels gros mots ? En attendant, ma confusion donna à Papi Smedry une occasion de filer et j'eus l'impression de le voir cligner de l'œil quand il monta dans la Ford, accompagné de Quentin et de Sing.

— Pour un pépé jamais à l'heure, remarquai-je, il a du ressort.

— Allez, Smedry, grogna Bastille en regagnant son bolide.

Je soupirai, puis me dirigeai vers la porte passager. Je balançai la poignée cassée dans le caniveau et m'installai à la place du mort. Bastille tapota le tableau de bord ; le moteur se mit en marche. Ensuite, elle enclencha le levier de vitesse.

— La voiture ne se conduit pas toute seule ? m'étonnai-je.

— Elle fait les deux. C'est un modèle hybride. On essaie de les concevoir de sorte qu'elles ressemblent vraiment aux véhicules chutlandais.

Sur quoi, elle démarra sur les chapeaux de roues.

J'ai connu la peur plusieurs fois dans ma vie. Mon expérience la plus effrayante impliquait un ascenseur et un mime. En deuxième position venaient sans doute un assistant social et son pistolet.

La conduite de Bastille menaçait bientôt de s'emparer de la médaille de bronze.

— Tu n'es pas censée être un genre de garde du corps ? demandai-je tout en cherchant furieusement une ceinture de sécurité.

Il n'y avait pas l'air d'en avoir.

— Ouais. Pourquoi ?

— Alors est-ce que tu ne devrais pas éviter de me tuer dans un carambolage ?

Bastille plissa le front. Elle donna un tour de volant et prit un virage à une vitesse hallucinante.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Je m'agrippai à mon siège. La voiture était sûrement équipée d'un mécanisme mystique pour protéger ses occupants ; enfin, c'est ce que je me disais. (En l'occurrence, j'avais tort. Les pouvoirs des Oculateurs et la technologie silimatique reposent tous deux sur le verre. Ça m'étonnerait beaucoup qu'un airbag en cristal soit très efficace. Amusant peut-être, mais pas efficace.)

— Hé, repris-je. Tu as quel âge ?

— Treize ans.

— Tu es sûre d'avoir le droit de conduire ?

— Quel est le problème ?

— Tu es trop jeune, expliquai-je.

— Et d'après qui ?

— D'après la loi.

Je la vis plisser les yeux et resserrer son étreinte sur le volant.

— La loi des Bibliothécaires, peut-être, grommela-t-elle.

Et si on changeait de sujet ? pensai-je. *Illico !*

— Et ton Talent, repris-je. C'est quoi ?

Bastille grinça des dents et regarda la route d'un air mauvais.

— Alors ? insistai-je.

— Pas la peine de remuer le couteau dans la plaie, Smedry.

Super.

— Tu veux dire que... tu n'en as pas ?

— Ben non ! Je suis une Crystalliotte.

— Une quoi ?

Elle pivota vers moi (ce que j'appréciai moyennement, vu qu'à mon sens il aurait mieux valu qu'elle se concentre sur la circulation) et me dévisagea comme si je venais de dire quelque chose de très, très bête. (Et en effet, c'était le cas. Heureusement, je me rattrapai vite en faisant quelque chose de très, très intelligent comme vous allez le voir bientôt.)

Bastille se retourna de nouveau vers le pare-brise, à temps pour

éviter d'écraser un type déguisé en pizza.

— Alors c'est toi, hein ? reprit-elle. Celui dont le vieux Smedry parle si souvent ?

— Il t'a déjà parlé de moi ? interrogeai-je, intrigué.

Elle opina.

— Environ deux fois par an, il nous oblige à venir dans le coin pour dégoter ta nouvelle adresse. Il arrive toujours à me semer avant qu'on arrive chez toi. Soi-disant que je me ferais repérer. Attends, c'est vrai que tu as démoli la maison d'une de tes familles d'accueil ?

Je me tortillai sur mon siège, mal à l'aise.

— C'est une grossière exagération, répondis-je. C'était une cabane à outils.

Bastille hocha la tête d'un air approbateur, à croire qu'elle avait aussi, en plus de sa haine psychopatique pour les Bibliothécaires, une dent contre les cabanes à outils.

— Comment une fille de treize ans devient chevalier ? continuai-je, histoire d'alimenter la conversation.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? rétorqua-t-elle en virant à gauche dans un hurlement de pneus.

Et voici le moment où je démontrai toute mon intelligence : je ne bronchai pas.

Bastille parut se détendre légèrement.

— Écoute, je suis désolée, s'excusa-t-elle. J'ai un peu de mal avec les gens. Ils m'énervent. C'est sûrement pour ça que j'ai choisi un boulot qui me permet de leur mettre mon poing au milieu de la figure.

Et c'est censé me rassurer ?!

— En plus, continua-t-elle, tu es un Smedry, et les Smedry n'attirent que des ennuis. Ils sont téméraires, ils ne pensent jamais aux conséquences de leurs actes. Et après, en avant les soucis... pour moi. Tu vois, mon job, c'est de vous maintenir en vie. Parfois, vous autres Smedry essayez de vous faire descendre juste pour me fourrer dans le pétrin.

— Je ferai de mon mieux pour éviter ça, promis-je sincèrement.

Maintenant que j'avais décidé d'accepter ce qui se passait autour de moi depuis quelques heures, je commençais à considérer Papi

Smedry comme... ben, mon grand-père. Et du coup... *Mes parents, songeai-je. Ils ont peut-être quelque chose à voir dans cette histoire. Ils m'ont peut-être réellement envoyé ce sac de sable.*

Eux aussi étaient des Smedry, évidemment. Étaient-ils parmi ceux qui, comme l'avait si joliment formulé Bastille, avaient réussi à « se faire descendre » ? À moins qu'ils ne soient toujours en action quelque part, comme toute cette famille que je me découvrais.

La perspective était déprimante. Nous, les enfants placés, on ne se considère pas comme des orphelins. C'est démodé, les « orphelins », si vous voulez mon avis. Le mot évoque des petits voleurs des rues malingres et poisseux ne survivant que grâce aux repas que leur préparent des nonnes au grand cœur. Je n'étais pas orphelin ; j'avais des tas de parents. Simplement, je ne restais jamais très longtemps chez eux.

Je n'avais pas souvent pensé à mes « vrais » père et mère, surtout que Miss Fletcher avait toujours refusé de répondre à mes questions à leur sujet. En un sens, les imaginer en vie était pire que les supposer morts.

Pourquoi as-tu mis le feu à la cuisine de tes parents adoptifs ? avait demandé Papi Smedry. Je me détournai rapidement de ces réflexions et me concentrai à nouveau sur Bastille.

Elle était en train de secouer la tête, râlant encore à mi-voix contre ces Smedry qui collectionnaient les pépins.

— Ton grand-père, déclara-t-elle un ton plus haut, c'est le pire. Les gens normaux évitent la Bible Intérieure. Les Bibliothécaires ont suffisamment de sbires dans nos royaumes pour qu'on se sente assez menacés comme ça. Mais Leavenworth Smedry ? Combattre ces types-là, ce n'est pas assez dangereux pour lui. Loin de là ! Il faut qu'il habite à l'année dans ce fichu Chutland, soi-disant pour ses missions d'espionnage. Et évidemment, il me traîne ici avec lui. Et maintenant, il veut infiltrer une bibliothèque. Pas n'importe laquelle, le bureau régional, la plus grande de ce coin des États-Unis !

Elle marqua une pause et me regarda.

— Tu trouves que j'ai de bonnes raisons d'être énervée ?

— Carrément, convins-je dans un deuxième éclair de génie.

— C'est bien ce qu'il me semblait, dit-elle, et elle freina à fond.

Je percutai la boîte à gants et faillis perdre mes lunettes.

— Quoi ? grognai-je, la tête entre les mains.

— Quoi quoi ? fit-elle en ouvrant sa portière. On est arrivés.

— Ah.

J'ouvris ma portière à mon tour et jetai la poignée intérieure sur le trottoir. (On finit par s'habituer à ce genre de choses et ça devient comme une seconde nature, une fois qu'on a cassé sa première centaine de boutons de porte.)

Bastille s'était garée juste en face de la bibliothèque centrale, un large bâtiment à un étage occupant le coin de la rue. Je connaissais le quartier. Le centre ville n'était pas très grand (on n'était pas à Los Angeles ni à Chicago), même si on y comptait quelques hauts immeubles de bureaux et des hôtels. Lesquels pointaient leur nez derrière nous, deux ou trois pâtés de maisons plus loin.

Bastille pianota sur le capot de sa voiture.

— Va chercher une place de parking, lui ordonna-t-elle.

Le bolide démarra au quart de tour et s'éloigna.

— Pratique, remarquai-je.

Comme sur la Ford de Papi Smedry, il n'y avait pas d'accès au réservoir d'essence. *Je me demande à quoi elles roulent.*

La réponse à cette question, évidemment, c'est le sable. Le sable silimatique, pour être exact, qu'on appelle parfois sable à vapeur. Mais je m'égare. Sauf que, quand même, c'est la découverte de ce sable particulier qui a conduit à une séparation entre la technologie silimatique et la technique chutlandaise classique. Et c'est à cette occasion, grosso modo, que les Bibliothécaires ont quitté les Royaumes Libres pour fonder le Chutland.

Grosso modo.

— On a un peu de temps avant l'arrivée du vieux Smedry, estima Bastille en calant son sac sur son épaule. Il va être en retard. À quoi ressemble cette bibli ?

— Euh... à une bibliothèque ? balbutiai-je.

— Aha, très drôle, Smedry, railla-t-elle. Très drôle.

Bon. En général, je sais quand je fais de l'humour. Là, ce n'était pas le cas. J'examinai le bâtiment et essayai de comprendre ce que Bastille avait voulu dire.

Et à force de regarder, quelque chose... changea. Je n'aurais pas su expliquer quoi exactement ; c'était comme si l'immeuble était devenu plus sombre d'un coup. Plus menaçant. Les fenêtres

semblaient pointer comme des cornes et les ombres jetées par les sculptures de la façade me parurent soudain inquiétantes.

— Ça a l'air... dangereux, soufflai-je.

— Évidemment ! C'est une bibliothèque !

— D'accord. Qu'est-ce que je cherche ?

— Aucune idée, avoua Bastille. Je ne suis pas Oculateur.

Je louchai un peu, et la bâtisse se mit à s'élargir sous mes yeux.

— Il n'y a pas qu'un étage ! m'exclamai-je. Il y en a deux !

— Oui, on était au courant, m'informa-t-elle. Concentre-toi sur les auras moins permanentes.

De quoi elle me parle ? me demandai-je sans cesser d'examiner les lieux. Tout était plus grand et plus impressionnant désormais.

— On dirait que les niveaux du haut sont plus étriqués que le rez-de-chaussée, remarquai-je.

— Hmm. C'est sans doute une aura de population, jugea Bastille. Ça signifie qu'il n'y a pas foule aujourd'hui dans les étages réservés au personnel. La plupart des Bibliothécaires doivent être en mission à l'extérieur. Tant mieux pour nous. Tu vois des fenêtres sombres ?

— Une, annonçai-je. D'un noir d'encre, comme si elle était teintée.

— Mille millions de tessons ! marmonna Bastille.

— Quoi ?

— Un Oculateur Noir. Quel étage ?

— Deuxième. Angle nord.

— On ne s'en approchera pas alors, conclut-elle.

Je réfléchis.

— Un Oculateur Noir, c'est plutôt dangereux, non ?

— C'est une espèce de super Bibliothécaire, expliqua Bastille.

— Ils ne sont pas tous Oculateurs ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Mais non ! Ça ne court pas les rues, les Oculateurs. Il y a la lignée pure des Smedry et... quelques autres. N'empêche que les Oculateurs Noirs sont très, très « dangereux », comme tu dis.

— Justement, repris-je. Si j'avais quelque chose de précieux en

ma possession... par exemple les Sables de Rashid, eh bien, c'est à un type comme ça que je les confierais. À mon avis, on devrait commencer par là.

Bastille me dévisagea, l'expression fermée.

— Si tu meurs, lança-t-elle, je n'aurai jamais de promotion !

— Charmant ! maugréai-je. Ce n'est pas tout, ajoutai-je en désignant l'immeuble. Certaines fenêtres... brillent.

— Lesquelles ?

— Euh, toutes en fait. Même la sombre. C'est... curieux.

— La bibli est bourrée de pouvoir oculatoire, expliqua Bastille. Verres, sables puissants, ce genre de trucs. Ils chargent les vitres par association.

J'enlevai mes lunettes. Je n'étais toujours pas sûr de ce que je voyais : vérité ou illusion d'optique ? Les changements étaient si subtils (même les étages supplémentaires)... C'étaient plus des impressions qu'autre chose.

Je remis les lunettes et me tournai vers Bastille.

— Tu as l'air d'en savoir long... surtout pour quelqu'un qui prétend ne pas être un Oculateur.

Elle croisa les bras et détourna le regard.

— Comment es-tu au courant ? insistai-je. Pour l'Oculateur Noir et le fait que la bibliothèque est vide ?

— N'importe qui sait reconnaître ces auras ! aboya-t-elle. Elles sont faciles. Sérieux, Smedry. Même élevé par les Bibliothécaires, tout le monde sait ça.

— Je n'ai pas été « élevé par les Bibliothécaires », contrai-je, mais par des gens normaux... gentils.

— Ah oui ? Alors pourquoi tu t'es acharné à détruire leur maison ?

— Écoute... Est-ce que les chevaliers ne sont pas censés être moins... pénibles ?

Bastille se redressa d'un coup en reniflant de rage. Puis elle me balança son sac à main en pleine tête. Je ne bougeai pas d'un pouce. *La lanière va casser, pensai-je. Elle ne va pas me toucher.*

Et, naturellement, le sac s'écrasa violemment sur mon visage. Il était étonnamment lourd, à croire que Bastille y avait glissé une ou

deux briques au cas où elle aurait dû fracasser un Smedry. Je reculai d'un pas, moitié sous l'impact, moitié de surprise. Je trébuchai et me retrouvai par terre. Mon crâne percuta un réverbère et j'entendis un craquement loin au-dessus de moi.

L'ampoule s'écrasa à mes pieds.

Ben voyons. Ça, ça casse !

Bastille m'observa d'un air satisfait, mais avec une pointe d'étonnement dans le regard, comme si elle non plus ne s'était pas attendue à pouvoir me frapper.

— Moins fort ! siffla-t-elle. On va se faire repérer.

Derrière elle, j'aperçus la petite voiture noire de Papi Smedry qui arrivait enfin. Avec son teuf-teuf caractéristique, la Ford s'arrêta à notre hauteur. Sing était sur la banquette et bloquait la quasi-totalité du pare-brise arrière.

Guilleret, Papi Smedry nous rejoignit sur le trottoir.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en observant la lampe brisée, puis moi, puis Bastille.

— Rien, grognai-je.

Il sourit, les yeux pétillant comme s'il savait exactement ce qui avait eu lieu.

— Parfait, dit-il. Et si on y allait ?

Je réajustai mes lunettes et acquiesçai.

— À l'assaut de la bibli, lançai-je. C'est parti !

Et une fois de plus, je me fis la réflexion que ma vie avait pris une tournure décidément bizarre en l'espace de deux heures.

Rutabaga.

Chapitre 6

Merci de bien vouloir imaginer un instant que vous êtes propriétaires d'une usine de pièges à rats.

Je vois bien que certains éléments de ce récit risquent de vous paraître encore un rien tirés par les cheveux. Par exemple, vous vous demandez peut-être pourquoi les Bibliothécaires n'avaient pas capturé Papi Smedry et son équipe d'espions depuis belle lurette. Mes amis, comme vous l'aurez remarqué, ont tendance à sortir de l'ordinaire, avec leurs voitures au pilotage automatique, leurs camouflages bizarres et leurs sacs à main quasi mortels.

Ce qui nous ramène à votre usine de souricières. Comment vont les affaires ? Les chiffres sont bons ? Ah, splendide.

Une usine de pièges à rats (vous le savez pertinemment puisque vous en possédez une) fabrique des pièges à rats. On utilise ces pièges à rats pour tuer des rats et des souris. Or votre usine se situe dans un quartier très sympathique, très propre. On n'y a jamais vu la moindre queue de rongeur. Vos produits sont vendus à des gens qui vivent près des champs, où les bestioles sont beaucoup plus présentes.

Donc, est-ce que vous allez poser des pièges dans votre usine ? Bien sûr que non. Vous n'y avez jamais trouvé de souris. Mais si une petite famille de rongeurs avait l'idée de s'y installer, à elle la belle vie !

Voilà ce qu'on appelle l'ironie. Votre usine de souricières pourrait devenir infestée de rats. De la même façon, les Bibliothécaires sont très forts pour ce qui est de patrouiller les frontières de leurs territoires et repousser les Oculateurs ennemis. Du coup, ils ne s'attendent pas à trouver des souris comme Papi Smedry en plein cœur de leurs cités.

C'est pour ça que deux hommes en smoking, un Mokien costaud en kimono et lunettes noires, une gamine à la grâce toute militaire et un jeune Oculateur déboussolé réussirent à atteindre la bibliothèque centrale sans trop attirer l'attention des Bibliothécaires.

Et puis, vous avez vu la dégaine de certains types en ville, non ?

— OK, Smedry, dit Bastille à Papi. Votre plan.

— D'abord, je vais procéder à un relevé oculatoire du bâtiment...

— C'est fait, coupa-t-elle. Faible taux de Bibliothécaires, forte présence d'objets oculatoires magiques, et un méchant bonhomme au deuxième étage.

Papi Smedry lorgna l'immeuble avec ses lunettes rouges.

— C'est exact, confirma-t-il. Comment le sais-tu ?

Bastille eut un geste dans ma direction. Le vieil homme sourit jusqu'aux oreilles.

— Tu t'habitues déjà aux Verres ? Tu es un rapide ! Prometteur tout ça, très prometteur.

Je haussai les épaules.

— J'ai simplement décrit ce que j'ai vu. Bastille a traduit.

— C'était avant ou après qu'elle t'agresse avec son sac à main ? demanda Quentin.

Il avait l'air de trouver ça drôle. Sing, lui, explorait le caniveau. Heureusement, il avait fourré ses armes dans un grand sac de sport qu'il portait sur l'épaule et qui jurait horriblement avec son kimono.

— Bien, reprit Papi Smedry. Bien, bien. Enfin ! Nous allons nous attaquer à la bibliothèque centrale ! Je pense que notre plan d'infiltration de base devrait suffire. Qu'en dis-tu, Quentin ?

Le petit maigre approuva d'un signe de tête.

— Melon, ajouta-t-il. Papier tourbillon esquive le bâton.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il baragouine ?

— Ignore-le, conseilla Bastille. Il raconte n'importe quoi.

Ah oui, me souvins-je. Son Talent.

— Et c'est quoi, précisément, ce « plan d'infiltration de base » ? continua la Crystalliotte.

— Quentin part en éclaireur dans la salle de lecture pour vérifier que la voie est libre, expliqua Papi. Ensuite, Sing fait diversion, pendant que nous nous fauflons jusqu'à l'accès réservé au personnel. Là, on se sépare (un Oculateur par groupe) et on cherche les sources d'oculation les plus puissantes. Ce sable devrait briller comme le soleil !

— Et si on le trouve ? intervins-je.

— On le prend et on sort. Discrètement, bien sûr.

— Hmm, lâcha Bastille. Mais c'est que ça n'a pas l'air mal comme plan.

Elle avait l'air surprise.

— Naturellement ! rétorqua le grand-père. On y a passé du temps ! Ça fait des années que je me ronge les sangs en pensant qu'on finira par devoir infiltrer cet endroit.

Ronge les sangs ? Si même Papi Smedry jugeait notre mission délicate... Le raid me parut encore plus dangereux qu'avant.

— Bref ! se ressaisit-il. Quentin, au travail. On est déjà en retard !

Mon cousin opina, ajusta l'œillet épinglé à son smoking, inspira un grand coup et franchit les larges portes vitrées de la bibliothèque.

— Grand-père, dis-je. Ces gens veulent me tuer, n'est-ce pas ?

— Ne t'en fais pas, me rassura-t-il. Ils veulent certainement *tous* nous tuer.

— D'accord. Alors, est-ce qu'on ne devrait pas... se cacher ? Plutôt que de rester plantés sur le trottoir, bien en vue ?

— Réfléchis une seconde, fiston. L'homme au pistolet, tu l'avais déjà rencontré ?

— Non.

— Il t'a reconnu ?

— Non. Il m'a demandé qui j'étais avant de me tirer dessus.

— CQFD, conclut Papi Smedry en s'approchant des fenêtres de la bibli. Tu es quelqu'un de très spécial, Alcatraz. C'est pourquoi ceux qui t'ont surveillé pendant ces treize dernières années ont préféré ne pas informer leurs collègues de ton adresse ni de ton apparence. Cela va t'étonner, mais il y a de nombreuses factions dans les rangs des Bibliothécaires : les Oculateurs Noirs, l'Ordre du Verre Brisé, les Ossements du Scribe... Ils travaillent ensemble, mais il y a pas mal de rivalités entre eux. Pour le groupe qui contrôlait tes mouvements, moins les autres avaient de détails à ton sujet, mieux c'était. Ainsi, quand les Sables de Rashid arriveraient, ils pourraient se les approprier plus facilement.

Le vieillard baissa le ton.

— Je ne veux pas te mentir, Alcatraz. Cette mission est très périlleuse. Si on se fait prendre, je ne donne pas cher de notre peau.

Maintenant qu'ils ont le sable, ils n'ont plus aucun intérêt à te garder en vie. Au contraire, ils ont toutes les raisons du monde de t'éliminer. Néanmoins, nous avons trois atouts dans notre jeu. Un : très peu de gens seront capables de nous identifier, ce qui nous permettra de nous glisser dans le bâtiment sans embûches. Deux : la plupart des agents ennemis sont de sortie. À mon avis, ils sont à ta recherche ; peut-être même qu'ils essaient d'entrer dans notre planque de la station-service.

— Et notre troisième atout ? interrogeai-je.

Le grand-père se fendit d'un large sourire.

— Personne ne s'attend à ce qu'on tente une pareille expédition ! C'est de la folie pure !

Génial.

Il reprit :

— Enlève donc ces Verres d'Oculateur, fiston. C'est la seule chose qui risquerait de te faire repérer.

Je m'exécutai sur-le-champ.

— Quentin en a pour cinq bonnes minutes à observer les mouvements des Bibliothécaires et de la sécurité, et à noter les éventuelles anomalies. En d'autres termes, on en a pour un petit moment à patienter ici. Essaie de ne pas avoir l'air suspect.

J'acquiesçai. Il s'approcha d'une autre fenêtre tandis que je m'adossai nonchalamment contre un réverbère en essayant de ne pas le casser. J'étais nerveux et j'avais du mal à rester tranquille. En y repensant, nos trois soi-disant « atouts » ne me semblaient pas valoir grand-chose. Je tâchai de me calmer.

Quelques instants plus tard, j'entendis un tintement derrière moi : Sing venait de déposer son sac-arsenal par terre. Je m'écartai nerveusement. L'idée de perdre quelques orteils à cause d'une arme « antique » m'enchantait moyennement.

— Alcatraz, commença Sing, ton grand-père m'a raconté que tu avais été élevé par des parents chutlandais !

— Euh... oui.

— Fantastique ! Dis-moi, dis-moi ! Que signifie *ceci* ? demanda le Mokien en me tendant un petit objet jaune qu'il avait dû ramasser dans le caniveau.

— Ben... c'est juste un bouchon de bouteille.

— Certes, convint Sing, je suis au courant de vos techniques primitives de conditionnement des liquides. Mais regarde... ici. En dessous.

Je pris le capuchon. À l'intérieur apparaissaient les mots : « VOUS N'ÊTES PAS GAGNANT ».

— Tu vois ? insista Sing en pointant l'inscription d'un doigt dodu. C'est une habitude chez les Chutlandais d'orner leur nourriture d'insultes ? Quel est le but de cette campagne publicitaire ? Est-ce de déstabiliser le consommateur de sorte qu'il achète davantage de boissons à forte teneur en caféine ?

— C'est juste un concours, expliquai-je. Il y a des bouteilles gagnantes et des perdantes.

Sing plissa le front.

— Pourquoi une bouteille voudrait-elle remporter un prix ? s'étonna-t-il. Et d'ailleurs, comment fait-elle pour aller le réclamer ? Les bouteilles sont-elles Animées ici ? Vous ne savez donc pas que l'Animation relève du domaine de l'Oculation Noire ?

Je levai les yeux au ciel.

— Ce n'est pas de l'Oculation, Sing. Si tu ouvres une bouteille et que le bouchon te dit que tu as gagné, alors tu as droit à une récompense.

— Oh.

Le Mokien avait l'air déçu. Pourtant, il rangea soigneusement la capsule dans un pochon qui pendait à sa taille.

— Pourquoi ça t'intéresse ? repris-je. Tu n'es pas un spécialiste des armes antiques ?

— Si, un spécialiste des armes antiques, un spécialiste des costumes antiques, un spécialiste des cultures antiques.

Je fronçai les sourcils.

— Il est anthropologue, fiston, glissa Papi Smedry depuis son poste d'observation près de la fenêtre. L'un des plus renommés de l'Université Royale de Mokia.

— Une seconde, dis-je. Sing est prof ?

— Bien sûr ! Qui d'autre saurait faire marcher ces fichus pistolets ? Le monde civilisé n'utilise plus ce genre de choses depuis des siècles ! On a pensé que ce serait utile d'avoir un expert dans l'équipe. Les épées auraient été beaucoup plus efficaces, mais

personne n'en porte au Chutland. Mieux vaut avoir avec nous quelqu'un qui comprenne le fonctionnement et le maniement de l'armement local. Juste au cas où.

Sing hocha vigoureusement la tête.

— Ne t'inquiète pas, Alcatraz. Je ne suis pas un soldat, mais j'ai pas mal d'entraînement. Je n'ai jamais tiré sur des cibles mobiles pour l'instant, mais ça ne doit pas être si difficile !

Je gardai le silence, puis me tournai vers Papi Smedry.

— Et Quentin ? Il est prof aussi ?

Sing éclata de rire.

— Oh non ! Il n'est qu'étudiant.

— Attention, prévint le grand-père, il est compétent. C'est un pro des langues. Il se spécialise dans les dialectes chutlandais.

— Donc, interrompis-je en me massant les tempes, notre équipe de choc consiste en un vieux zinzin, un anthropologue, un étudiant et deux gamins.

Le vieil homme et le Mokien opinèrent joyeusement. Bastille, appuyée au mur de la bibliothèque un peu plus loin, me jeta un regard morne et lança :

— Tu vois les boulets que je me traîne...

J'acquiesçai. Je commençais à comprendre d'où lui venait sa mauvaise humeur.

— Oh, allons ! s'exclama Papi Smedry en s'approchant pour me passer un bras sur les épaules. Attends, j'ai quelque chose pour toi, mon garçon.

Il ouvrit sa veste de smoking et en sortit deux paires de lunettes.

— Celles-ci, tu les connais, poursuivit-il en me tendant une paire aux verres jaunes. Je portais les mêmes quand je suis venu te chercher chez les Sheldon. Elles sont assez faciles à manier. Après ce que tu nous as montré avec ton relevé oculatoire de la bibliothèque, tu ne devrais avoir aucun souci à t'en servir.

J'acceptai les lunettes et les enfilai discrètement. Au début, je ne remarquai aucun changement, et puis... Des traces de pas apparurent au sol, partout autour de moi.

— Des empreintes ! m'écriai-je.

J'observai Sing, qui se dirigeait vers un autre caniveau en laissant

une piste bleuâtre derrière lui.

— Tout à fait, confirma Papi Smedry. Mieux tu connais quelqu'un, plus ses empreintes mettront de temps à s'effacer. Car elles finissent toujours par disparaître. Quand on sera à l'intérieur, on se séparera. Toi et moi sommes les seuls Oculateurs du groupe et donc les seuls à être capables de détecter la présence des Sables. Il ne faut pas se fier aux apparences : les bibliothèques sont parfois plus étendues qu'on ne le croit. Souvent, les rayonnages forment des labyrinthes où l'on se perd facilement. Dans ce cas, tes Verres Traqueurs te seront d'un grand secours : ils te permettront de rebrousser chemin. Et au besoin, tu pourras aussi retrouver ma trace.

Je regardai par terre. Les empreintes du grand-père brillaient d'un blanc éclatant, comme des petites flammes léchant le tarmac. Je distinguai sans peine son itinéraire depuis la Ford noire garée de l'autre côté de la rue.

— Merci, dis-je en rangeant les lunettes dans ma poche.

Malgré tout, je n'en menais pas large.

— Tu vas t'en tirer comme un chef, fiston, me rassura le vieil homme. Souviens-toi : c'est *ton* héritage que nous sommes venus chercher. C'est toi qui l'as perdu, c'est à toi de le reconquérir. Je ne peux pas te tenir par la main indéfiniment.

J'étais à deux doigts de remarquer que, pour ma part, je ne l'avais pas vu tenir beaucoup de mains dans cette aventure. Je ne savais toujours pas vraiment ce qui se passait, je n'étais pas certain d'être complètement sain d'esprit et j'étais loin d'être persuadé de vouloir récupérer mon soi-disant héritage. Mais je n'eus pas le loisir de me plaindre. Le vieillard me montrait déjà une deuxième paire de lunettes. Celles-ci étaient presque transparentes, avec un point rouge au milieu de chaque verre.

— Voici l'une des paires de Verres les plus puissantes que je possède, déclara-t-il. C'est aussi l'une des plus faciles d'utilisation et c'est pourquoi je te la prête.

— À quoi elle sert ?

— À beaucoup de choses, répondit Papi Smedry. Une fois que tu les mets en marche (il te suffit d'un peu de concentration), les Verres amassent la lumière autour de toi et la renvoient en rayons condensés.

— Un genre de laser ?

— Oui. C'est un outil *très* dangereux, Alcatraz. Bien que je me promène rarement avec des Verres offensifs, ceux-ci se sont si souvent avérés utiles que je serais fou de m'en priver. Mais attention ! S'il y a vraiment un Oculateur Noir là-dedans, dès que tu les activeras, il le sentira. N'utilise les Verres Boutefeu qu'en cas d'urgence !

Ne vous inquiétez pas, chers lecteurs, ceci n'est pas le genre d'histoires dans lequel on assiste à des « cas d'urgence ». Vous ne risquez pas de voir ces Verres Boutefeu en action, alors pas la peine de vous exciter.

Je pris les lunettes et elles se mirent immédiatement à rougeoyer.

— Nom d'un Card cabriolant ! glapit mon aïeul en sautant de côté pour éviter les faisceaux incandescents qui s'échappaient des Verres.

Je bondis en arrière et faillis faire tomber mon précieux chargement. Papi Smedry attrapa les lunettes par-derrière et les désactiva. Une odeur de goudron fondu me chatouilla les narines, et deux traits lumineux me strièrent l'intérieur des paupières quand je fermai les yeux.

— Je t'avais dit qu'ils étaient faciles d'utilisation, gronda le vieillard. Je crois qu'on était trop loin de la bibliothèque pour que ça se remarque...

Super. Ma vision s'éclaircit enfin et je vis Bastille qui se prenait la tête à deux mains.

Sing s'approcha en se dandinant et inspecta le cercle noir d'un mètre de diamètre qui marquait désormais le trottoir.

— Joli coup, commenta-t-il. Je crois que tu l'as eu.

Je rougis, mais Papi Smedry se contenta de rire.

— Tiens, dit-il en glissant les Verres Boutefeu dans un étui en velours. Ils devraient être en sécurité comme ça. Entre ces Verres et ton Talent, tu es bien paré pour affronter à peu près tout ce que les Bibliothécaires auront l'idée de te mettre dans les pattes !

J'acceptai de nouveau les lunettes et, heureusement, elles ne se déclenchèrent pas cette fois. Je vous avais prévenus, personne n'utilisera sans doute jamais ces Verres dans cette histoire. Vous pouvez toujours courir si vous espérez les voir en action. Les *revoir* en action.

— Grand-père, murmurai-je en observant Bastille du coin de l'œil. Je crois que je ne vais pas y arriver.

— Fadaïses, fiston ! Tu es un Smedry !

— Mais je ne le savais même pas avant ce matin, contrai-je. Enfin... je ne savais pas ce que signifiait être un Smedry. J'ai peur que... bref, je ne suis pas prêt.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— J'ai essayé de me servir de mon Talent tout à l'heure, avouai-je. Pour empêcher Bastille de me fracasser le crâne avec son sac à main. Échec total. Et ce n'était pas la première fois. Il y a des jours où je ne réussis pas à casser quoi que ce soit. Par contre, quand je ne veux pas que ça casse, c'est généralement l'inverse qui se produit.

— Ton Talent est encore sauvage, admit le vieil homme. Tu n'as pas assez d'entraînement. Être un Smedry, ce n'est pas simplement posséder un Talent, mais découvrir comment le manier. Avec un peu de jugeote, on peut tout tourner à son avantage, même ce qui semble au départ être le pire des handicaps. De plus, aucun Talent n'est totalement maîtrisable. Cependant, avec la pratique, tu parviendras à le contrôler suffisamment pour choisir non seulement l'objet à briser, mais aussi le moment et la façon de le faire.

— Je...

— Allons, Alcatraz ! Voilà qui ne te ressemble pas ! Où sont cette fougue, cet entêtement dont tu nous rebats constamment les oreilles ?

Je fronçai les sourcils.

— D'où sors-tu ça ? demandai-je. On vient à peine de se rencontrer.

— Ah oui ? Tu crois que je t'ai laissé treize ans entre les griffes des Bibliothécaires sans jamais m'assurer que tu allais bien ?

C'est vrai, songai-je. Bastille en a parlé.

— Mais tu ne me connais pas, insistai-je. Tu ignorais même ce qu'était mon Talent.

— J'avais mon idée sur la question, mon garçon. Néanmoins, tu n'as pas tort. Je suis souvent arrivé chez tes familles d'accueil *après* ton départ. Malgré cela, j'ai veillé sur toi... à ma manière.

— Dans ce cas, pourquoi...

— Pourquoi je ne t'ai pas pris avec moi ? compléta-t-il. Je ne suis pas terrible comme parent. Un enfant a besoin de quelqu'un qui soit à l'heure à ses goûters d'anniversaire, à ses matchs de foot. Et puis...

il y avait des raisons pour te laisser grandir dans ce monde-ci.

C'était un peu léger pour des explications, mais Papi Smedry n'avait pas l'air décidé à en dire plus. Je soupirai.

— N'empêche... j'ai l'impression que je ne vous serai pas très utile dans ce combat. Mon Talent m'échappe complètement. Ces Verres aussi d'ailleurs. Il vaudrait peut-être mieux que je prenne un fusil ou une épée.

Le vieillard me sourit.

— Ah, fiston. Dans cette guerre que nous menons, les épées ou les fusils n'ont pas d'importance.

— Non ? Qu'est-ce qui compte alors ? interrogeai-je. Les Sables ?

— L'information, répondit Papi. Voilà le vrai pouvoir. L'homme qui t'a menacé d'un pistolet tout à l'heure, était plus fort que toi. Pourquoi ?

— Parce qu'il allait me tirer dessus.

— Parce que tu *croyais* qu'il *pouvait* te tirer dessus, corrigea-t-il en levant un doigt. Par contre, avec moi, il n'avait pas l'avantage, parce que je *savais* qu'il était incapable de me blesser. Et lorsqu'il l'a compris...

— Il s'est enfui, réalisai-je.

— L'information. Les Bibliothécaires la contrôlent dans cette ville. Dans ce pays. Ils contrôlent ce que les gens lisent, ce qu'ils voient au cinéma ou à la télévision, ce qu'ils apprennent à l'école ou ailleurs. C'est ce qui leur donne leur puissance, que nous allons briser, toi et moi. Mais d'abord, il nous faut ces Sables.

Je réfléchis.

— Tu dois bien avoir une vague idée de ce qu'ils font, ces Sables, supposai-je. Tu as fini par venir me voir à cause d'eux. Je suis sûr que tu avais un plan pour les utiliser, non ?

— Par le pétard du grand Pullman ! éclata-t-il. Évidemment que j'avais un plan ! Je les aurais fondus pour façonner des Verres, exactement ce que les Bibliothécaires sont en train de faire en ce moment. Ton père, mon garçon, était un chasseur de sable. Il passait son temps à rechercher de nouveaux grains et à fabriquer des Verres inédits. Les Sables de Rashid, c'était l'exploit suprême. Sa plus grande découverte.

Papi Smedry baissa la voix.

— Il était persuadé que ce sable avait quelque chose à voir avec les Talents. J'ignore comment, mais il semblerait que ces grains soient la clé qui permette de comprendre l'origine de notre famille et son pouvoir. Tu vois maintenant pourquoi les Bibliothécaires s'y intéressent ?

Je hochai lentement la tête.

— Si jamais ils trouvaient un moyen d'équiper leurs agents de Talents pareils aux nôtres, continua le vieillard, je ne donne pas cher des Royaumes Libres. C'est en grande partie grâce aux dons des Smedry que nous avons repoussé les attaques ennemies jusqu'à présent. Malgré cela, la victoire nous échappe. Il y a quelques décennies, nous avons perdu le continent que vous nommez Australie ; il a été absorbé, intégré au Chutland. La terre natale de Sing n'est pas loin de tomber. Les Bibliothécaires se sont déjà emparés des îles mokiennes les plus éloignées, celles que vous appelez Hawaï, Tonga et Samoa. Je crains que Mokia ne tienne plus très longtemps.

Il marqua une pause, l'air un peu distant, puis il secoua la tête et poursuivit.

— De deux choses l'une : soit nous parvenons à briser le pouvoir des Bibliothécaires ; soit les Royaumes Libres sont vaincus et incorporés au Chutland. Les Talents des Smedry et les secrets contenus dans les Sables de Rashid seront cruciaux dans le déroulement de la prochaine phase de la guerre. Les choses changent... elles *doivent* changer. On ne peut pas continuer à simplement se défendre : on perd du terrain. C'est pour cela que ton père a consacré tant d'années à la collecte de ces grains : il estimait qu'il était temps de passer à l'offensive.

Je sentis une pointe de nervosité me percer le ventre, une question dont je n'étais pas sûr de vouloir entendre la réponse. Mais je finis par la poser :

— Il est vivant, Papi ?

— Je ne sais pas, lâcha-t-il en me regardant en face. Honnêtement, je ne le sais pas.

La phrase resta suspendue en l'air. Le vieillard posa une main sur mon épaule.

— Vivant ou pas, déclara-t-il, Attica Smedry était un grand homme, Alcatraz. Un homme hors du commun. Et comme toi, ce n'était pas un soldat. Nous sommes des Oculateurs. Notre arme, c'est *l'information*. Garde les yeux (et l'esprit) grands ouverts et tu

t'en tireras comme un chef.

J'acquiesçai doucement.

— C'est bien, fiston. Ah, voici Quentin.

Mon cousin sortit discrètement de la bibliothèque et nous rejoignit.

— Cinq Bibliothécaires dans la salle de lecture, annonça-t-il. Trois au bureau des prêts, deux dans les rayons. Leurs mouvements correspondent exactement à ce qu'on a déjà observé. L'accès réservé au personnel se situe côté sud. Il n'est pas gardé, mais un Bibliothécaire passe régulièrement vérifier que tout est en ordre.

— Parfait, conclut Papi Smedry. On y va !

Chapitre 7

Je me souviens que, l'année dernière, un biographe des Royaumes Libres a publié un article décrétant que mon enfance avait été une « longue et profonde infiltration » des territoires ennemis. Je suppose que, pour lui, manger des petits-beurre en jouant à des jeux vidéo représentait le summum de la « longue et profonde infiltration ».

J'espère que mes lecteurs des Royaumes Libres ne sont pas trop déçus de découvrir qu'aucun dragon n'est venu me faire sa révérence quand je suis né. Qu'aucun fantôme de mes ancêtres Smedry ne s'est attelé à mon éducation. Que je n'ai pas tué mon premier Bibliothécaire en lui tranchant la gorge avec sa carte de bibli.

Je vous dévoile le vrai Alcatraz Smedry, le garçon tourmenté qui est devenu un jeune homme plus tourmenté encore. D'accord, je ne suis pas un type abominable. Mais je ne suis pas particulièrement sympa non plus. Si vous vous étiez retrouvés attachés à des autels, quasi dévorés par des romans fleur bleue sur pattes ou balancés du sommet d'un pilier de verre plus haut que l'Everest, vous auriez peut-être tourné un peu comme moi.

Sing trébucha.

Soyons clairs. J'ai vu pas mal de gens trébucher dans ma vie. J'ai vu des gens culbuter, rouler, bouler. J'ai vu mon frère adoptif dégringoler les escaliers (pas ma faute) et j'ai vu la petite brute de l'école s'étaler de tout son long quand le plongeur de la piscine céda sous lui (je ne parlerai qu'en présence de mon avocat).

Mais je n'ai jamais vu de chute aussi... bien exécutée que celle de Sing dans la salle de lecture ce jour-là. Le costaud Mokien se prit les pieds dans le paillason de l'entrée. C'était très crédible. Il poussa un cri, sautilla sur place, sa masse chancelante menaçant de s'écraser avec l'énergie cinétique d'un immeuble en train de s'effondrer.

La foule s'éparpilla. Des enfants terrorisés, les mains crispées sur des abécédaires, se mirent à pleurer. Une Bibliothécaire leva un bras en l'air comme pour dire « Attention ! ».

Avec un curieux mélange de grâce, de virtuosité et de manque

total de maîtrise, Sing atterrit sur un confortable fauteuil rouge. Au passage, il percuta une énorme bibliothèque. Ce genre de meubles, ainsi que vous le savez peut-être, est généralement vissé au sol. Ça ne changea rien. Face à cent soixante kilos de missile mokien, le fer plia.

Et les étagèrent tombèrent.

Les livres valsèrent. Les pages voletèrent. Le métal grinça.

— Maintenant ! murmura Papi Smedry en se jetant dans la mêlée.

Quentin, Bastille et moi le suivîmes, filant sous le nez des Bibliothécaires horrifiés. Le grand-père nous fit traverser la section Jeunesse, puis le rayon Médias, jusqu'à une porte un peu miteuse surmontée d'un panneau « ACCÈS RÉSERVÉ AU PERSONNEL ».

— Mets tes Verres d'Oculateur, fiston, ordonna Papi tandis qu'il chaussait ses lunettes rouges.

J'obéis et notai immédiatement un faible halo autour de la porte. Pas blanc ni noir, mais bleu cette fois. La source de lumière se situait dans un carré de verre inséré dans le mur.

— Un scanner à empreintes digitales, technologie chutlandaise, constata le vieillard. Une espèce de Verre de Reconnaissance. Que c'est désuet ! Bien, mon garçon, à toi l'honneur.

Entre l'ennemi qui se tenait à deux pas et les regards pleins d'attente de mes coéquipiers, j'étais un rien nerveux. Je tendis le bras et appuyai ma paume sur le battant. Le panneau bourdonnait en sourdine ; je l'ignorai ; je me concentraï.

Tout au fond de moi, j'avais toujours su que j'avais un don. Mais j'avais rarement essayé de le contrôler. Ce jour-là, je focalisai toute mon attention dessus. Un frisson me parcourut, du genre de ce qu'on ressent quand on touche une pile avec la langue. Je le sentis fonder de ma poitrine à mon bras, ma main.

La serrure rendit l'âme avec un *crac*.

— Splendide, fiston ! jubila mon aïeul. Absolument splendide !

Je haussai les épaules. Mais j'étais fier de moi.

— Les portes ont toujours été ma spécialité, avouai-je.

Quentin passa le premier et nous donna le feu vert. Avant de franchir le seuil, mon grand-père m'adressa un clin d'œil malicieux :

— Je rêve de ça depuis des années !

Derrière moi, Bastille, le sac de sport bourré d'armes sur l'épaule,

grommela un commentaire désobligeant. Enfin, un Sing à bout de souffle nous rejoignit.

— Désolé, haleta-t-il. Une lectrice a insisté pour me bander la cheville.

En effet, son pied droit était emmailloté et débordait largement de sa sandale.

Quentin referma la porte et testa la poignée.

— Noix de coco, même pas mal, annonça-t-il. Pardon. Parfois je parle charabia sans le vouloir. Bref. La serrure ne fonctionne vraiment plus ; ça risque d'éveiller les soupçons.

— On n'y peut rien, trancha Papi Smedry.

Il sortit de sa poche deux petits sabliers. Il les tapota doucement et le sable se mit à couler. Il m'en donna un. La poudre s'égrenait à un rythme régulier même si je tournais l'objet dans tous les sens. *Cool*. J'avais toujours rêvé d'un sablier magique.

En fait, non, pas vraiment. Mais si j'avais su qu'il en existait, j'en aurais voulu un. Pas vous ? Je sais bien que le mot « magique » va choquer mes lecteurs des Royaumes Libres. Ils ont des idées assez bizarres sur ce qui est magique et ce qui ne l'est pas. Par exemple, pour la plupart d'entre eux, les pouvoirs oculatoires et les Talents des Smedry relèvent d'une forme de magie, parce que seuls quelques heureux élus en sont dotés ou peuvent les manier. En revanche, tout un chacun peut utiliser les sabliers, les voitures silimatiques, les lunettes de Sing ou encore la veste de Bastille. Dans les Royaumes Libres, on appelle ça de la « technologie ».

Déroutant, non ? Allez, vous êtes malins, vous vous y ferez. Et sinon, je vous réserve un nom d'oiseau. (Attendez le chapitre 15.)

— On se retrouve ici dans soixante minutes, nous informa Papi Smedry. Après, on s'approchera dangereusement de l'heure de fermeture, quand tous les agents rentreront de leurs missions à l'extérieur, et là on sera dans le pétrin. Quentin, tu viens avec moi. Sing et Bastille, accompagnez Alcatraz.

— Mais...

— Non, Bastille. Tu vas avec lui. C'est un ordre.

— Je suis *votre* Crystalliotte, objecta-t-elle.

— C'est vrai, reconnut le grand-père. Néanmoins, tu as juré de protéger *tous* les Smedry, surtout les Oculateurs. Ce garçon aura plus besoin de ton aide que moi.

Bastille pesta à mi-voix, mais ne protesta plus. Quant à moi, je ne savais pas trop si cette situation m'énervait ou me rassurait.

— Occupez-vous du rez-de-chaussée d'abord, reprit Papi, puis passez au premier étage. Quentin et moi explorons le deuxième.

— Ben voyons ! coupa Bastille. C'est là que se trouve l'Oculateur Noir !

— C'est là qu'est son repaire, corrigea le vieillard. Si l'aura qu'a repérée mon petit-fils brille autant, c'est parce que notre homme passe beaucoup de temps à cet endroit. Alcatraz, pour que tu puisses repérer son aura personnelle, il faut qu'il soit assez proche de toi. Alors méfiance, silence et discrétion, d'accord ?

Je hochai la tête lentement.

Il vint près de moi et baissa le ton.

— Si vos chemins se croisent, assure-toi d'avoir tes Verres d'Oculateur sur le nez, conseilla-t-il. Tu peux t'en servir comme bouclier contre les Verres d'un ennemi.

— Ah oui... comment ?

— Avec de l'entraînement et avec du temps, fiston... Et on n'en a pas. Mais les choses n'en viendront sûrement pas là. Tâche de te tenir aussi éloigné que possible de toutes pièces qui dégagent une lumière noire, OK ?

J'opinaï de nouveau.

— Bien, alors, poursuivit-il en s'adressant à l'ensemble du groupe, les Bibliothécaires vont mettre un bon moment à ranger la salle de lecture. Avec un peu de chance, ils ne s'apercevront pas que la porte a été forcée avant qu'on reparte. Une heure ! Allons, vite ! Nous sommes en retard !

Sur quoi, il vira à gauche et s'éloigna dans le couloir blanc. Quentin nous fit au revoir de la main.

— Rutabaga, le feu bat l'héritage ! lança-t-il en trotinant derrière le vieil Oculateur.

Sing et Bastille se retournèrent vers moi. *On dirait que c'est moi qui commande*, réalisai-je, surpris.

Ça me faisait bizarre. Oui, je sais, Papi Smedry m'avait dit que je serais le chef de mon équipe. Je n'aurais pas dû être étonné.

Mais pour parler franchement, je n'étais pas le genre de personne à qui on confiait des responsabilités. Ce type d'obligations revient

généralement à des gamins qui livrent des pommes, répondent aux questions des profs et sourient beaucoup. Pas aux garçons dont le pupitre s'écroule régulièrement, qui sont souvent accusés de jouer des mauvais tours aux autres en enlevant les poignées de porte dans les toilettes et qui, une fois, ont involontairement et à distance baissé le pantalon d'un camarade au tableau.

Je n'ai jamais réussi à refaire ce coup-là.

— Mmh... par ici, je suppose, suggérai-je en indiquant l'autre côté du couloir.

— Ah bon ? railla Bastille.

Elle tendit à Sing sa sacoche d'armes, sortit une paire de lunettes de soleil (enfin, de Verres de Combat) et les chaussa. Ensuite, elle démarra en trombe, son sac à main lui battant l'épaule.

Si je lui ordonnais de partir dans l'autre sens et de suivre Papi Smedry, est-ce qu'elle obéirait ? Je conclus que non, probablement pas.

— Hé, Alcatraz, m'interpella Sing tandis que nous marchions derrière Bastille. À ton avis, ce tissu sur ma cheville, ça signifie quoi ?

Je fronçai les sourcils.

— Ton pansement ?

— Oh, c'est un pansement ? répéta le Mokien, déçu. Les « premiers secours », comme vous dites. Exact ?

— Euh, oui, Sing. Pourquoi veux-tu qu'on te bande le pied sinon ?

Il resta songeur un moment, observant sa sandale tout en continuant d'avancer.

— Je ne sais pas... Je pensais que c'était peut-être une sorte de rituel, le début de la parade nuptiale, par exemple ? ajouta-t-il plein d'espoir.

— Non, assurai-je. Aucune chance.

— Dommage, soupira-t-il. Elle était jolie.

— C'est bien raisonnable de penser à ce genre de choses ? Je veux dire... tu es anthropologue, tu étudies les autres cultures. Tu as le droit d'interférer avec les autochtones ?

— Quoi ? rétorqua le Mokien. Bien sûr que j'en ai le droit ! Mais enfin, on est ici pour ça ! Je te rappelle que nous essayons de renverser le pouvoir des Bibliothécaires au Chutland.

— Justement, pourquoi ne pas laisser les gens vivre leur vie tranquillement ?

Sing eut un air ahuri.

— Alcatraz, sermonna-t-il, les Chutlandais sont asservis. Les Bibliothécaires les maintiennent dans l'ignorance et ne leur donnent accès qu'aux technologies les plus primitives ! De plus, c'est maintenant que nous devons agir pour continuer la lutte. Au Conclave des Rois, certains commencent à parler de reddition totale !

Il secoua la tête.

— Heureusement, il y a des femmes et des hommes comme ton grand-père, prêts à déplacer le combat sur le terrain de l'ennemi. Cela montre aux Bibliothécaires que nous n'allons pas rester là à ne rien faire pendant qu'ils nous volent nos royaumes un à un.

Bastille se retourna vers nous et nous truida du regard.

— Ça va les pipelettes ? siffla-t-elle. Vous voulez continuer votre conversation ? Chanter une petite chanson peut-être ? S'il y a des Bibliothécaires dans les parages, ce serait vraiment dommage qu'ils ne nous entendent pas arriver.

Le Mokien, penaud, baissa les yeux et le silence s'installa... sauf que, quelque part au fond de moi, je mourais d'envie de hurler un truc du genre : « Qu'est-ce que tu as dit Bastille ? » aussi fort que possible. Vous voyez, c'est ce qui rend les sarcasmes si tristes, si désolants, si terribles.

C'est qu'ils sont franchement marrants.

Pourtant, je repris la marche sans un mot et réfléchis aux paroles de mon cousin, en particulier à cette histoire de « technologies primitives ». Apparemment, dans les Royaumes Libres, on considérerait les armes à feu ou les voitures, par exemple, comme « primitives ». Complètement ridicule ! Ça n'avait rien d'antique, c'était... c'était ce que je connaissais. Pour moi qui avais grandi aux États-Unis, tout ce que j'avais (et tout ce que je faisais) était ce qui se trouvait de mieux, de plus perfectionné, de plus nouveau sur la planète.

Rencontrer des gens que ma culture hypersophistiquée n'impressionnait pas me perturbait. Du coup, j'étais tenté de prendre la mouche et de décider que *leurs* gadgets n'étaient pas géniaux non plus. Le problème, évidemment, c'est que j'avais *vu* leurs voitures autopilotées, leurs lunettes capables de traquer les empreintes de pas et leurs chevaliers en armure. D'une façon ou

d'une autre, leur savoir-faire était supérieur au nôtre. (Vous avouerez qu'on ne fait pas plus cool que des chevaliers en cotte de mailles.)

J'étais en train de réaliser quelque chose d'assez douloureux : ma façon de faire, celle de mon « peuple », n'était peut-être pas la meilleure.

En d'autres termes, je me sentais humble.

J'espère sincèrement que vous n'aurez jamais à ressentir cette émotion. Comme les asperges et le poisson, ce n'est pas aussi bon pour la santé que tout le monde le prétend. L'égoïsme, l'arrogance et la ruse m'ont mené beaucoup plus loin que l'humilité.

Je ne suis pas un type sympa, je vous l'ai déjà dit ?

Notre petit groupe, toujours emmené par Bastille, atteignit la fin du couloir. La Crystalliotte s'arrêta, une main en l'air. Elle regarda autour d'elle, puis repartit, accompagnée par le léger frottement de ses chaussures à semelles compensées sur la moquette. Sing et moi la suivîmes dans une pièce remplie de livres.

Littéralement.

Vous n'avez peut-être jamais eu l'occasion de visiter une *vraie* bibliothèque, dans toute sa glorieuse et étouffante majesté. Mes lecteurs chutlandais connaissent sans doute leur bibliothèque de quartier, et encore les salles que le commun des mortels est autorisé à voir. Dans ces espaces, les bouquins sont sagement alignés, rayonnage après rayonnage. Ils sont montrés sous leur meilleur jour. Un peu comme les chatons, qui sont siiiimi mimi. C'est pour mieux vous attirer avant de vous bondir dessus et de vous dévorer.

Sérieux. Méfiez-vous des bébés chats.

Les bibliothèques publiques existent dans le seul but de vous aguicher. Les Bibliothécaires veulent que tout le monde lise leurs livres, qu'il s'agisse d'ouvrages graves et poignants sur des chiots morts ou bien de documentaires traitant de sujets inventés comme les conquistadores, la pénicilline et l'Argentine. En fait, le seul titre qu'ils ne vous laissent pas lire est celui que vous avez entre les mains.

Mais ce ne sont pas les *vraies* biblis. Celles-ci ne se préoccupent pas de faire du charme. Si vous vous êtes déjà perdus dans les réserves de la bibliothèque d'une faculté de philosophie, vous savez de quoi je parle. Les étagères sont serrées comme des sardines, de

plus en plus proches les unes des autres ; elles montent de plus en plus haut. Des piles de bouquins apparaissent sans prévenir aux intersections ou dans des coins, en attendant d'être rangés, comme la quarante millième édition de la *Somme théologique* ou des *Quatre Filles du docteur March*.

La poussière recouvre tout, telle une version grise de la mousse qui tapisse les forêts tropicales. L'atmosphère est saturée d'une méchante odeur de moisi qui rappelle vaguement l'ancre d'un dragon-bale. À tout moment, on s'attend à trouver les os blanchis d'un malheureux chercheur qui s'est égaré dans le labyrinthe et n'a jamais réussi à regagner la sortie.

Et pourtant... même ce genre d'endroit n'est qu'une pâle imitation de la gigantesque caverne de livres dans laquelle je pénétrai ce jour-là. Nous avançons en silence, dépassant des rayonnages alignés si près les uns des autres que seul un jockey anorexique aurait pu s'y faufiler. Les meubles atteignaient bien les cinq mètres de hauteur et, à chaque extrémité, d'énormes plaques de métal proclamaient en lettres minuscules les titres que chacun contenait. Je remarquai de longues perches en bois terminées par une espèce de pince, appuyées contre certaines étagères. J'imaginai qu'elles servaient à attraper les bouquins sans avoir à se tortiller entre les bibliothèques.

Non, me ravisai-je. Ça n'a pas de sens. Il faudrait beaucoup, beaucoup d'entraînement pour réussir un truc pareil. Je dois me tromper.

Vous l'aurez deviné, j'avais en fait raison. Voyez-vous, les Apprentis Bibliothécaires ont plein de temps pour s'exercer à des pratiques ridicules. Après tout, ils n'ont que trois tâches à accomplir. Un : apprendre le système ultracompliqué (et inutilement complexe) de classement utilisé dans les salles de lecture. Deux : maîtriser le maniement des crochets à livres. Trois : concocter des façons inédites de torturer la plèbe innocente.

Cette dernière est la plus marrante bien sûr. L'équivalent de l'EPS pour les serial killers psychopathes.

Sing, Bastille et moi progressions avec prudence au cas où un Apprenti rôderait dans les parages. C'était de loin la chose la plus dangereuse que j'avais faite dans ma courte vie. Heureusement, nous atteignîmes la face est de la pièce sans incident.

— On devrait longer ce mur, suggéra Bastille à mi-voix. Comme ça, Alcatraz pourra examiner chaque rangée de livres et repérer une éventuelle source d'Oculation.

Sing approuva de la tête.

— Mais on a intérêt à se dépêcher, ajouta-t-il. Il faut trouver les Sables et sortir d'ici avant que l'ennemi ne se rende compte qu'on l'a infiltré.

Ils me regardèrent avec l'air d'attendre quelque chose.

— Euh... d'accord, balbutiai-je enfin.

— Tu es un chef-né, Smedry, railla Bastille. Un modèle pour nous tous. Allez, ne traînons pas.

Ils se remirent en route. Pas moi. Je venais d'apercevoir juste au-dessus de nous un large tableau représentant avec moult détails un joli planisphère.

Sauf que cette carte ne ressemblait en rien à celles que je connaissais.

Chapitre 8

À ce stade, vous vous attendez sûrement à lire quelque chose du genre : « Et je réalisai soudain que rien de ce que je croyais savoir n'était vrai. »

Même s'il est très probable que j'utilise cette phrase au mot près, méfiance : elle n'est pas absolument exacte. Tout ce que je savais n'était pas faux. Au contraire, une bonne partie de ma connaissance du monde était correcte.

Par exemple, je savais que le soleil se levait chaque matin. Correct. (Sauf que, d'accord, il brillait sur une géographie que je ne comprenais pas.) Je savais que mon pays natal s'appelait les États-Unis d'Amérique. Encore correct. (Sauf que les États-Unis n'étaient pas dirigés par des sénateurs, présidents et autres juges, mais par une secte d'infâmes Bibliothécaires.) Je savais que les requins étaient pénibles. Toujours correct. (Je n'ai rien à ajouter là-dessus. Les requins sont bel et bien pénibles. Surtout les espèces carnivores.)

Je vous ai prévenus.

Je fixai l'énorme planisphère et réalisai soudain quelque chose. Rien de ce que je croyais savoir de la planète n'était vrai.

— Ce n'est pas possible, murmurai-je.

— J'ai bien peur que si, Alcatraz, admit Sing en posant une main sur mon épaule. C'est la Terre, toute la Terre, avec le Chutland et les Royaumes Libres. Voilà ce que les Bibliothécaires vous cachent.

J'écarquillai les yeux.

— Mais, c'est si... grand.

Ce n'était rien de le dire. Les Amériques étaient là. Les autres continents (Asie, Afrique et le reste) étaient aussi présents. Ils étaient parfaitement reconnaissables bien qu'ils soient désignés collectivement sous l'appellation « BIBLIE INTÉRIEURE ». La différence, donc, c'étaient les *nouveaux* continents. Ils étaient trois, serrés sur les océans entre les terres familières. Deux d'entre eux étaient plutôt petits, dans la même catégorie que l'Australie. Le troisième en revanche était gigantesque et trônait en plein milieu du Pacifique entre les États-Unis et le Japon.

— Impossible, insistai-je. Ça se saurait quand même...

— Que tu crois ! rétorqua le Mokien. Mais qui contrôle l'information dans ton pays ? Les Bibliothécaires. Combien de fois as-tu personnellement traversé à la voile ce que vous nommez l'océan Pacifique ?

Je marquai une pause.

— N'empêche, repris-je enfin, il n'y a pas que moi ! La mer, c'est comme les kangourous et les grands-pères : je crois que d'autres gens l'ont vue. Des capitaines de bateau, des pilotes d'avion... Et les images satellite ?

— Des satellites contrôlés par les Bibliothécaires, intervint Bastille en observant le planisphère à travers ses lunettes noires. Tes pilotes, ce sont les Bibliothécaires qui leur fournissent leurs instruments de navigation et leurs cartes. Et dans ta culture, les marins sont assez rares, surtout vers le grand large. Ceux qui s'y aventurent se voient offrir des pots-de-vin, quand ils ne subissent pas menaces ou lavages de cerveau. À moins (et c'est le plus commun) qu'ils ne « s'égarent » définitivement.

Sing approuva.

— Réfléchis-y une seconde et tu verras que l'existence de ces continents est logique, assura-t-il. Franchement, une planète constituée à soixante-dix pour cent d'eau ? Pourquoi gaspiller tant d'espace ? Je n'aurais jamais imaginé que vous avaleriez pareil mensonge si je n'avais pas étudié les mœurs chutlandaises.

— Les gens croient ce qu'on leur raconte, renchérit Bastille. Même les gens intelligents : ils croient ce qu'ils lisent, ce qu'ils entendent, du moment qu'on ne leur donne pas de raison de le remettre en cause.

Je secouai la tête, incrédule.

— Une station-essence secrète, d'accord, convins-je. Mais ça ? Ce n'est pas une petite opération de camouflage ! Il y a *trois nouveaux continents* sur ce planisphère !

— Pas « nouveaux », corrigea Sing. Les cultures des Royaumes Libres sont bien développées. Elles sont beaucoup plus avancées que celles du Chutland.

— Les Bibliothécaires ont d'abord conquis les parties du monde les plus arriérées, confirma Bastille. Plus faciles à surveiller.

— Mais... balbutiai-je. Et Christophe Colomb ? Et l'Histoire ?

— Des mensonges, répondit doucement mon cousin. Des inventions, pour l'essentiel. Quelques déformations aussi. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ton peuple aurait soi-disant développé les armes à feu *après* d'autres plus sophistiquées comme l'épée ?

— Mais non ! Les épées ne sont *pas* plus sophistiquées que les pistolets !

— C'est ce qu'ils veulent te faire croire, Alcatraz, continua le Mokien. Ainsi, ils peuvent garder pour eux les technologies les plus puissantes. Cela ne t'étonne pas que personne ici ne porte plus de sabre ?

— Non ! m'exclamai-je. Sing, la plupart des gens n'ont pas besoin de se promener armés *du tout*.

— Vous avez été vaincus, commenta tristement Bastille. Vous êtes dociles. Sous contrôle.

— Nous sommes heureux !

— Oui, admit Sing. Vous êtes heureux, calmes et totalement ignorants. Exactement comme le souhaite l'ennemi. N'utilisez-vous pas l'expression « moins j'en sais, mieux je me porte » ?

— Ce sont les Bibliothécaires qui l'ont trouvée, glissa Bastille.

Je secouai de nouveau la tête.

— Non, répétais-je. Trop, c'est trop.

Je voulais bien fermer les yeux sur les voitures qui se conduisent toutes seules. Sur les lunettes magiques... après tout, il y avait peut-être un truc. Infiltrer une bibli, ça avait l'air marrant. Mais ça... c'est ridicule. Je ne peux pas l'accepter.

Et mes lecteurs chutlandais pensent sans doute la même chose. Vous vous dites : « Cette histoire vire au n'importe quoi. Complètement débile. Et puisque seuls les débiles aiment les débilés, je m'en vais lire un livre à propos d'un garçon dont le chien se fait tuer par la mère. Deux fois. »

Avant que vous ne vous lanciez dans votre voyage au pays des canicides, je n'ai qu'un mot à vous dire : Platon.

Platon était un drôle de petit bonhomme grec qui vivait il y a très longtemps. On le connaît surtout pour deux raisons. Un : pour les bouquins qu'il a écrits sur ses amis. Et deux : pour avoir prouvé philosophiquement que, quelque part dans l'infini éternel, il existe une part parfaite de gâteau au fromage. (Lisez donc le *Parménide*, ça y est.) Pour l'instant toutefois, le lecteur devrait moins se

préoccuper de gâteaux que de cavernes.

D'une caverne en particulier. Platon raconte l'histoire d'un groupe de prisonniers enfermés dans une grotte assez spéciale. Les malheureux étaient ligotés de façon à ne pas pouvoir tourner la tête, si bien qu'ils ne voyaient que le mur en face d'eux. Un feu allumé derrière eux projetait des ombres sur la paroi et ces ombres étaient tout ce qu'ils connaissaient du monde. Pour eux, ces silhouettes *étaient* le monde. Pour autant qu'ils le sachent, il n'y avait rien d'autre.

Cependant, l'un de ces captifs fut relâché et il se rendit compte que le monde ne se résumait pas à ces ombres. Au départ, il trouva ce nouvel univers très, très étrange. Mais une fois qu'il s'y fut habitué, il retourna auprès de ses copains et essaya de leur expliquer. Ils ne lui firent pas confiance, refusèrent de l'écouter. Ils ne voulaient pas croire à ce nouveau monde, parce qu'il n'avait aucun sens pour eux.

Vous autres Chutlandais, vous êtes comme les prisonniers restés dans la caverne. Toute votre vie, vous avez cru aux ombres que vous montraient les Bibliothécaires. Les révélations que je vous livre dans ce récit vous paraîtront insensées. C'est inévitable. Les arguments les plus solides vous sembleront totalement illogiques. Votre esprit (luttant pour s'accrocher aux mensonges inculqués par l'ennemi) se posera des questions plus ridicules les unes que les autres, du genre : « Et le système des marées alors ? » ou « Mais comment expliquer que les avions contournant ces continents cachés ne consomment pas davantage de kérosène ? »

Puisque rien de ce que je pourrais avancer ne parviendra à déchirer le voile de vos illusions, le fait que je n'essaie même pas d'argumenter est la preuve définitive que j'ai raison. Comme Platon a dit un jour que son pote Socrate avait dit un jour : « Je sais que j'ai raison parce que je suis le seul à être assez humble pour admettre que j'ai tort. »

Ou quelque chose comme ça.

Je restai un long moment immobile, les yeux rivés sur la carte. Une partie de moi (une *grande* partie) résistait à ce que je voyais. Et pourtant, mes expériences du matin me trottaient dans la tête, me rappelant que souvent les choses (comme les frigos des stations-service et les jeunes gens qui mettent le feu à la cuisine) ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent.

— Je m'occuperai de ça plus tard, décidai-je enfin. On continue.

— Pas trop tôt ! lâcha Bastille. Ah, vous les Chutlandais ! Sérieux,

des fois on dirait qu'il faudrait vous filer un grand coup sur la tête pour vous réveiller et que vous admettiez la vérité.

— Allons, Bastille, admonesta Sing tandis que nous marchions le long d'un classeur bas. Tu es injuste. Je trouve que le jeune lord s'en sort plutôt bien étant donné les circonstances. Ce n'est pas tous les jours que... Gak !

Le Mokien cracha ce dernier mot au moment où, soudainement et sans raison apparente, il trébucha et s'étala par terre. Je le regardai sans bouger, perplexe ; Bastille, elle, entra en action sans attendre. Elle bondit adroitement par-dessus mon cousin, m'attrapa par le bras et me balança littéralement derrière le meuble, avant de s'accroupir à côté de moi.

— Pourquoi... m'offensai-je, tout en me frottant le poignet.

Bastille me plaqua une main sur la bouche et me décocha un regard mauvais et très persuasif qui disait : « Chut ! »

Je me calmai. Puis j'entendis quelque chose. Des voix. Elles s'approchaient.

Bastille me libéra et se pencha prudemment pour inspecter le couloir. Je m'apprêtai à en faire autant quand elle me gratifia d'une autre œillade du même genre, assez puissante pour que je la devine à travers le verre fumé de ses lunettes. Cette fois, je refusai de me laisser intimider.

Si elle jette un œil, alors pourquoi pas moi ? m'entêtai-je. Je n'ai pas passé treize ans de ma vie à jouer les fauteurs de troubles pour me faire commander par une gamine. Même si c'est une pro du lancer de sac à main.

Je passai la tête par-dessus le classeur. Un peu plus loin, j'aperçus un petit groupe progressant entre deux rangées de gigantesques bibliothèques. La plupart de ces gens étaient vêtus de longs manteaux noirs.

— Des Apprentis, murmura Sing. En train de faire leurs devoirs. Quelque part dans cette pièce, des Maîtres Bibliothécaires ont caché un ouvrage en ne le mettant pas à sa place. Les Apprentis doivent le retrouver.

J'observai les rayonnages bondés qui s'étendaient quasiment à l'infini.

— Ils en ont pour des années ! chuchotai-je.

Le Mokien hocha le menton.

— Certains ne supportent pas la pression. Ils deviennent fous. En général, ce sont les premiers à obtenir une promotion.

Je tressaillis : je venais de remarquer deux épaisses silhouettes qui, elles, ne portaient pas de manteaux. Elles étaient entièrement blanches et se mouvaient d'une façon peu naturelle. Les bras (bizarrement trop écartés du corps) chargés de piles de livres, elles suivaient les Apprentis de leur démarche pesante.

Je m'attardai sur ces créatures, louchant presque. Elles brillaient légèrement, projetant une espèce de halo sombre. La petite troupe tourna à un coin et disparut.

— C'était quoi ces trucs ? demandai-je à voix basse. Ces machins blancs ?

— Des Animés, répondit Bastille avec un frisson.

Elle se leva et se tourna vers moi.

— Quand Sing trébuche, ajouta-t-elle, planque-toi, Smedry. Systématiquement.

— Tu trébuches chaque fois qu'il y a du danger ? interrogeai-je le Mokien.

— Bien sûr que non. Uniquement quand il y a du danger et que trébucher sert à quelque chose. Enfin, c'est le principe en tout cas.

— Mieux que ton Talent, Oculateur, railla Bastille. Tu peux m'expliquer comment tu as réussi à *massacrer* le tapis ?

Je baissai les yeux. La moquette n'était plus qu'un tas de fils défaits autour de mes pieds.

— Allez, reprit la Crystalliotte. On a perdu assez de temps.

J'approuvai, mon cousin aussi, et nous poursuivîmes notre périmètre de la réserve poussiéreuse. Nous marchions en silence, l'épisode avec les Apprentis nous ayant rappelé qu'il fallait être discrets. Cependant, je finis par me convaincre que fouiller cette pièce ne nous conduirait pas aux Sables de Rashid. D'accord, la salle était pleine de renforcements et d'alcôves ; mais pour moi, ce n'était pas le genre d'endroit où planquer un objet soi-disant puissant. À mon avis, les grains étaient dans une pièce fermée à double tour ou dans un labo.

J'aperçus un escalier sur la droite et l'indiquai aux autres.

— On devrait monter, suggérai-je.

— On n'a pas fini ici, répliqua Bastille en arquant les sourcils.

— On n'aura jamais fini, rétorquai-je en sortant le sablier de Papi Smedry de ma poche. C'est trop grand. Et puis, je ne le sens pas.

— Et c'est ça qui va décider du destin du monde ? ironisa-t-elle.

— Bastille, intervint Sing, Alcatraz est notre Oculateur. S'il pense qu'on doit monter, on monte. Et il a sans doute raison : il y a peu de chance que les Sables soient cachés ici. Cette bibliothèque est certainement pourvue d'une forge à Verres. Les Sables y sont sûrement.

Bastille soupira, haussa les épaules.

— Si vous le dites, conclut-elle, excédée, en se dirigeant vers les marches.

J'étais un peu étonné qu'ils m'aient écouté. Je suivis la Crystalliotte, Sing sur mes talons. L'escalier était entièrement en pierre ; on se serait crus dans un château fort. Il s'enroulait sur lui-même et grimpait à l'intérieur d'un énorme pilier percé de lucarnes aux vitres dépolies qui ne laissaient pas entrer des tonnes de lumière.

Au bout de plusieurs minutes d'ascension, j'avais les poumons en feu.

— On ne devrait pas avoir atteint l'étage ?

— Distorsion spatiale, lança Bastille sans se retourner. Tu ne pensais quand même pas que les Bibliothécaires allaient faire tenir toute leur base dans un bâtiment aussi petit que celui-ci en l'air ?

— Non, convins-je. J'ai vu l'aura d'agrandissement dehors. Mais ça va bien finir par s'arrêter, non ?

— Ça s'arrêtera quand on sera arrivés, rétorqua la petite maligne.

Je soupirai, mais continuai à avancer. À ce train-là, on risquait de monter éternellement. Je préférais ignorer cette possibilité.

— Pour des gens aussi « avancés » que vous, observai-je, ça m'étonne qu'il n'y ait pas d'ascenseur...

Bastille pouffa.

— Des ascenseurs ? Comme c'est primitif !

— En tout cas, c'est mieux que des escaliers.

— Pas du tout ! s'exclama-t-elle. Il a fallu *des siècles* à la société pour passer du stade de l'ascenseur à la volée de marches.

Je fronçai les sourcils.

— Ce n'est pas logique, arguai-je. Les ascenseurs sont beaucoup plus sophistiqués que les escaliers.

Elle me regarda par-dessus son épaule, abaissant brièvement ses lunettes de soleil. Elle n'avait pas du tout l'air essoufflée. Énervant.

— Ne sois pas ridicule ! Utiliser des escaliers requiert évidemment plus d'efforts que les ascenseurs ; ils sont plus difficiles à construire et bien meilleurs pour la santé. C'est pourquoi on a mis plus longtemps à les développer. Tu ne vois donc pas comme tu as l'air idiot quand tu prétends le contraire ?

— Non, me butai-je. C'est l'inverse qui est idiot. Et est-ce que tu es obligée d'être toujours aussi insultante ?

— Juste quand je veux insulter, lâcha-t-elle.

Sur quoi, elle pivota et reprit son ascension.

Je soupirai et échangeai un regard avec Sing, qui se contenta de hausser les épaules et de sourire. Il rajusta son sac d'armes et nous repartîmes.

Les escaliers, plus perfectionnés que les ascenseurs ? songai-je. *N'importe quoi.*

Des cavernes. Des cavernes, des ombres. Et du gâteau au fromage.

Enfin, nous arrivâmes sur le palier du premier étage, un long hall de pierre ponctué d'arches abritant de solides portes en bois.

— Ah, voilà, commentai-je. Je parie que les Sables de Rashid sont derrière une de ces portes.

— Alors essayons-en une, proposa Bastille.

J'acquiesçai et m'approchai de la première de la série. Je plaquai mon oreille contre le battant : silence. Soit la porte était trop épaisse, soit il ne se passait rien de l'autre côté.

— Du noir autour de la porte ? demanda doucement la Crystalliotte.

Je secouai la tête.

— Dans ce cas, l'Oculateur Noir ne doit pas être ici, poursuivit-elle sur le même ton.

— Il peut y avoir n'importe quoi là-dedans, prévint Sing.

— Oui, mais on ne va pas récupérer les Sables de Rashid en restant dans le couloir, rétorqua Bastille.

J'examinai le reste des arches. Aucune ne brillait

particulièrement. La Crystalliotte avait raison ; il fallait commencer quelque part. Je respirai un grand coup et poussai le battant. Mon plan, c'était d'entrouvrir la porte de façon qu'on puisse jeter discrètement un œil à l'intérieur, mais les gonds étaient bien huilés. La porte s'ouvrit en grand d'un seul coup sur une large pièce et je basculai en avant.

La salle était pleine de dinosaures. De vrais dinos, vivants. L'un d'eux me fit un signe de la patte.

Je marquai un temps d'arrêt.

— Oh, lâchai-je finalement. Rien que ça ? Moi qui avais peur de faire des rencontres bizarres.

Chapitre 9

À présent, j'aimerais vous faire remarquer deux choses.

D'abord, je veux que vous sachiez que, quand j'ai prononcé les mots : « Oh ! Rien que ça ? Moi qui avais peur de faire des rencontres bizarres », je n'étais pas le moins du monde sarcastique. J'étais même plutôt sérieux. (Presque autant que quand, ligoté sur un autel d'encyclopédies périmées, je supplierai qu'on me laisse la vie sauve.)

Voyez-vous, après tous les événements étranges de cette journée, j'étais en train de devenir immunisé contre la bizarrerie. J'étais encore sous le choc de la découverte des trois nouveaux continents. À côté de ça, une tripotée de dinosaures vivants ne faisait pas le poids.

— Bien le bonjour, mon brave ! s'écria un petit ptéridactyle vert. Vous n'avez pas l'air d'un Bibliothécaire.

J'aurais peut-être réagi face à des cailloux parlants. Face à une part de fromage douée de parole, oui, définitivement. Des dinos parlants ?... bah !

La deuxième chose que je souhaiterais que vous notiez, c'est que je vous avais prévenus pour les dinosaures parlants (je vous invite aimablement à le vérifier page 68). Alors arrêtez de râler.

Je pénétrai dans la pièce, une espèce de débarras rempli de vieilles cages. Et beaucoup de ces cages contenaient... ben, des dinos. Du moins, à mes yeux, ça y ressemblait drôlement.

Naturellement, ils étaient assez différents des gros lézards dont on nous parle à l'école. D'abord, ils n'étaient pas très grands. (Le plus costaud, un tyrannosaure rex orange, ne dépassait pas le mètre quatre-vingts, tandis que le plus petit faisait dans les quatre-vingt-dix centimètres.) Je ne m'attendais pas non plus à leurs vestes, pantalons et accent british.

— *By Jove !* s'exclama un tricératops. Croyez-vous qu'il soit muet ? Quelqu'un connaîtrait-il la langue des signes par hasard ?

— Laquelle précisément ? s'enquit le ptéridactyle. Vieil américain, nouvel elshamien ou bibli-standard ?

— Mes mains ne sont pas suffisamment articulées pour la langue

des signes, se lamenta le T.-rex. Cela a toujours été un souci pour les membres de ma sous-espèce qui ont le malheur d'être sourds.

— Il n'est pas muet ! s'exclama une autre bestiole. N'a-t-il pas dit quelque chose en entrant ?

Bastille passa la tête par la porte.

— Des dinosaures, fit-elle en voyant les cages. De vrais boulets. On continue.

— Sapristi ! s'offusqua le tricératops. Vous entendez, Charles ?

— Parfaitement ! répondit le ptérydactyle. Parfaitement *shocking*, si vous me passez l'expression.

Je me grattai la tête.

— Une minute, les dinos sont anglais ?

— Bien sûr que non, répondit Bastille en me suivant dans la pièce avec un soupir. Ils sont mélérandais.

— Mais ils parlent avec un accent britannique, insistai-je.

— Non, répéta-t-elle, les yeux au ciel. Ils parlent méléran, comme nous. À ton avis, où les Anglais et les Américains ont-ils été chercher leur langue ?

— Ben... en Grande-Bretagne ?

Sing ricana. Il entra à son tour et referma doucement derrière lui.

— Tu crois qu'une petite île de rien du tout a répandu la langue la plus usitée dans le monde ?

Je plissai le front.

— Mon brave, reprit Charles le pterrodactyle, et si vous nous libériez ? Ces prisons sont effroyablement inconfortables.

— Non, trancha Bastille. On doit faire profil bas. Si vous vous échappez, vous risquez de vendre la mèche.

Puis, à mi-voix, elle ajouta :

— Allez, on ne se mêle pas de leurs histoires.

— Pourquoi pas ? demandai-je. Ils pourraient nous être utiles...

Elle secoua la tête.

— Un dinosaure n'est *jamais* utile.

— Diantre, qu'elle est malpolie ! se lamenta le tricératops.

— Tu m'étonnes, maugréai-je sans prêter attention au regard noir

que me lançait la Crystalliotte. Qu'est-ce que vous fabriquez ici, au fait ?

— Oh, nous allons être exécutés, hélas, annonça Charles.

Ses compagnons acquiescèrent.

— Pourquoi ? Vous avez gobé quelqu'un d'important ?

Charles faillit s'étrangler :

— Non, non ! Ceci est un mythe inventé par les Bibliothécaires, mon cher monsieur. Nous ne mangeons pas les gens. Non seulement une telle pratique serait parfaitement barbare, mais, qui plus est, vous auriez certainement très mauvais goût ! Non, notre seul crime, soi-disant, a été de vouloir visiter votre continent.

— Les imbéciles ! commenta Bastille, appuyée contre la porte. Pourquoi vouliez-vous voir le Chutland ? Les Bibliothécaires vous font passer pour des monstres imaginaires.

— Pour être exact, corrigea Sing, je crois qu'ils prétendent que les dinosaures ont disparu.

— Oui, oui, confirma Charles. Absolument. C'est pourquoi ils vont nous éliminer. Et ils ont aussi parlé de dilater nos os et de les enfermer dans de la pierre de façon à ce que des archéologues humains les trouvent en creusant.

— Quel manque de dignité ! s'emporta le T.-rex.

— Mais pourquoi venir ici ? insista Sing. Le Chutland n'est pas vraiment une destination touristique.

Les dinos échangèrent des coups d'œil penauds.

— Nous... souhaitions rédiger un article. Sur la vie au Chutland.

— Oh, dites-moi que je rêve ! coupai-je. *Tout le monde* est donc prof dans les Royaumes Libres ?

— Nous ne sommes pas des professeurs, s'insurgea le tyrannosaure.

— Nous sommes des chercheurs, nous enquêtons sur le terrain, expliqua Charles. C'est totalement différent.

— Notre but était d'étudier des sociétés primitives dans leur environnement naturel, ajouta le tricératops.

Puis il sembla remarquer Sing et l'observa en clignant des yeux.

— *By Jove !* s'exclama-t-il. Est-ce bien vous ?

Le Mokien lui adressa un sourire modeste.

— Sing Smedry, se présenta-t-il.

— Sapristi ! C'est cela ! J'ai a-do-ré votre papier sur les techniques chutlandaises de troc. Est-il vrai qu'ils échangent de petits livres contre des biens ?

— Ils appellent ces livres « billets de banque », confirma Sing. Ils ne font qu'une page chacun et, oui, ils s'en servent comme monnaie d'échange. Rien d'étonnant dans une culture contrôlée par des Bibliothécaires !

— On peut y aller ? s'impatienta Bastille.

— Et si vous nous libériez d'abord ? suggéra une nouvelle fois le tricératops. Nous vous devrions une fière chandelle. Nous nous ferons tout petits. La discrétion, ça nous connaît.

— Nous savons nous fondre dans le décor, renchérit Charles.

— Ah oui ? intervint la Crystalliotte. Et combien de temps a-t-il fallu à l'ennemi pour vous repérer quand vous êtes arrivés sur ce continent ?

— Euh...

— Certes, convint le T.-rex, ils nous ont trouvés assez rapidement.

— Nous n'aurions jamais dû débarquer sur une plage aussi populaire, regretta le tricératops.

— Nous avons fait semblant d'être des poissons morts rejetés par la marée, précisa Charles. Notre succès a été mitigé.

— Je n'arrêtais pas d'éternuer, c'était plus fort que moi, ajouta le tyrannosaure. Satanées algues !

Je regardai Bastille, puis les dinos.

— On reviendra vous chercher, promis-je. Elle a raison, on ne peut pas risquer d'être découverts tout de suite.

— Parfait, conclut Charles le Pterradactyl. Nous vous attendrons ici alors.

— Dans nos cages, dit le T.-rex.

— En contemplant notre mort prochaine, compléta le tricératops.

Mes lecteurs s'interrogent peut-être sur la raison pour laquelle seul un des sauriens est appelé par son prénom, tandis que les deux autres sont désignés par un nom d'espèce. La réponse à cette question est très simple.

Avez-vous déjà essayé d'épeler « ptérodactyle » ?

Nous nous esquivâmes.

— Des dinos parlants ! marmonnai-je.

— Rien de pire, admit Bastille.

J'arquai un sourcil, étonné qu'elle partage mon avis.

— À part les cailloux parlants. Où va-t-on ?

J'indiquai la porte suivante.

— Là.

— Des auras ?

— Non.

— Ça ne veut pas forcément dire que les Sables n'y sont pas, estima la Crystalliotte. Il faut du temps avant qu'un objet oculatoire charge les alentours de son pouvoir. Vérifions quand même.

— Bon plan, convins-je.

— Cette fois, c'est moi qui ouvre, reprit-elle. Si quelque chose de dangereux se cache dans cette pièce, autant que tu ne te prennes pas les pieds dans le paillason et restes planté là avec un air ahuri.

Je ne dis rien, mais n'en rougis pas moins. Tandis qu'elle s'approchait du battant et posait son oreille contre le bois, je me retournai vers Sing.

— Alors comme ça, vous avez des cailloux qui parlent dans ton monde ?

— Oui, oui.

— Ça doit faire bizarre, non ?

— Cela n'a rien de très palpitant, déclara le Mokien.

Je lui adressai un regard interrogateur.

— À ton avis, qu'est-ce qu'une pierre peut bien avoir d'intéressant à raconter ?

Bastille poussa un soupir énervé et nous nous tûmes. Enfin, elle secoua la tête.

— Je n'entends rien, murmura-t-elle.

Elle allait pousser la porte quand j'eus une idée soudaine.

— Attends !

J'enfilai les Verres Traqueurs. Avec un peu de concentration, je distinguai sur les dalles les pas, rouge pâle, de Bastille. À part mes

empreintes et celles de Sing, le corridor était complètement vide.

— Personne n'est entré ici récemment, conclus-je. On ne risque rien.

Bastille pencha la tête. Elle affichait une drôle d'expression. Comme si elle était étonnée que je puisse me rendre utile. Elle entrouvrit la porte sans un bruit et jeta un œil dans la pièce. Au bout d'un moment, elle repoussa complètement le battant et nous fit signe d'entrer.

Cette fois, pas de dinos en cage, mais des bibliothèques. Rien à voir avec les rayonnages débordants du rez-de-chaussée. Celles-ci étaient fixées au mur et donnaient à la salle un air très cosy. Trois bureaux (inoccupés, mais couverts de livres) se partageaient le reste de l'espace.

Bastille referma derrière nous. J'examinai les lieux : une sorte de tanière confortable, bien meublée, pas encombrée. *On se rapproche*, pensai-je. *Voici le genre d'endroit que je choisirais pour cacher un objet de valeur.*

— Vite, chuchota la Crystalliotte. On fouille.

Sing se dirigea immédiatement vers l'une des tables. Bastille, elle, se mit à déplacer les tableaux, sans doute à la recherche d'un coffre-fort. Moi, je ne bougeai pas tout de suite. Je réfléchis, puis gagnai l'une des étagères.

— Smedry ! siffla Bastille.

Je me retournai vers elle. Elle tapota ses lunettes du bout des doigts, me faisant réaliser que je portais toujours mes Verres Traqueurs. Je me dépêchai de les remplacer par les Verres d'Oculateur, avant de reculer d'un pas afin d'obtenir une vue d'ensemble de la pièce.

Aucune lueur particulière. Sauf que les livres... les inscriptions sur leurs dos semblaient se tortiller légèrement. Sourcils froncés, je décidai d'aller voir ça de plus près. J'attrapai l'un des gros volumes. Le texte ne remuait plus, mais je n'arrivai pas à le lire pour autant.

À l'intérieur, les pages étaient noircies de gribouillis comme si un gamin avait pris un stylo plume et, dans un élan de rage artistique, s'était défoulé sur le papier. Les lignes ne suivaient aucune logique, ne dessinaient aucun motif.

— Ces bouquins, notai-je, Papi Smedry en a un du même genre à la station-essence.

— La Langue Oubliée, dit Sing depuis le bureau. Je n'ai pas

l'impression que les Bibliothécaires soient plus avancés que nous là-dessus. Regardez.

Bastille et moi rejoignîmes le Mokien. Devant lui étaient posées des tonnes de feuillets pleins de gribouillages et de ratures. À côté de chacun étaient notées différentes séquences de lettres de l'alphabet latin. C'était clairement une tentative de traduction.

— Qu'est-ce qui se passerait s'ils réussissaient ? demandai-je.

Sing ricana doucement.

— Je leur souhaite bien du courage, ironisa-t-il. Nos érudits y travaillent depuis des siècles. Sans succès.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, répondit mon cousin. C'est pourtant évident, non ? Ces recueils recèlent d'importants secrets. Autrement, la langue ne serait pas tombée dans l'oubli.

Mmh. Son raisonnement ne tenait pas debout.

— C'est le contraire, je crois, objectai-je. Si elle était si importante, on la parlerait encore, pas vrai ?

Mes deux compagnons me dévisagèrent comme si j'étais fou.

— Alcatraz, reprit Sing, cette langue n'est pas simplement tombée en désuétude. *On nous l'a fait oublier*. Il y a trois mille ans, on ne sait comment, la planète entière s'est retrouvée dans l'incapacité de la lire. Les Incarnas, le peuple qui a rédigé tous ces écrits, avaient décidé que le monde n'était pas digne de partager leur savoir.

— Ils ne vous apprennent vraiment rien à l'école ! conclut Bastille pour changer.

Je lui décochai un sourire moqueur.

— Une école tenue par des Bibliothécaires ? Tu t'attendais à quoi ?

Elle haussa les épaules et se détourna. Sing continua son exposé.

— Nous avons mis trois mille ans à récupérer quelques maigres fragments des connaissances que nous possédions avant que les Incarnas ne nous les volent. Il reste beaucoup de choses à redécouvrir. Et malgré tout ce temps et énormément d'efforts, personne n'est parvenu à déchiffrer le code de la Langue Oubliée.

Un silence s'abattit sur la pièce. Enfin, Bastille se retourna vers moi.

— Alors ?

— Alors quoi ?

Elle me regarda par-dessus ses lunettes ; elle avait l'air excédée.

— Les Sables de Rashid. Ils sont ici ?

— Oh. Euh... je ne vois rien qui brille, avouai-je.

— OK. Tu verrais leur aura même à travers du Verre Reconstructeur.

— Mais j'ai remarqué un truc bizarre, ajoutai-je en désignant les rayonnages. La première fois que j'ai regardé les livres, le texte sur leurs couvertures ondulait.

— C'est une aura d'attention, expliqua Bastille. Tes lunettes voulaient que tu observes les bouquins.

— Les *lunettes* voulaient que... ? répétai-je, ahuri.

— Oui, enfin... C'est plutôt ton subconscient qui essayait de te montrer quelque chose. Les Verres ne sont pas vivants ; ils t'aident simplement à te concentrer. Je suppose que, parce que tu avais déjà croisé la Langue Oubliée, tu l'as reconnue ici inconsciemment. Du coup, les lunettes t'ont donné une aura d'attention pour que tu t'y intéresses.

— Fascinant, commenta Sing.

J'approuvai. Soudain, la silhouette de Bastille se brouilla. C'était minime, mais très étrange. Encore une aura d'attention ? Dans ce cas, qu'est-ce que j'étais censé remarquer ?

Tu es drôlement bien renseignée sur les auras oculatoires, Bastille, songeai-je brusquement. Voilà ce qui me tracassait. Cette fille ne disait pas tout.

Plusieurs points me dérangeaient. D'abord, pourquoi avait-elle été choisie pour protéger Papi Smedry ? D'accord, c'était une force avec laquelle il fallait compter ; mais ce n'était quand même qu'une gamine. Et puis, elle en savait vraiment des kilos sur les Oculateurs, alors que Sing, un professeur, un Smedry par-dessus le marché, ne semblait pas en connaître autant...

Mouais. Curieux.

Vous pensez peut-être que les trois paragraphes ci-dessus sont prémonitoires. Vous avez raison. Naturellement, à l'époque, ces réflexions n'annonçaient rien du tout. Je ne pouvais pas deviner qu'elles allaient se révéler importantes.

Je me fais souvent des réflexions débilés. Y compris là, tout de suite. La plupart ne sont pas capitales, c'est sûr. C'est pourquoi en général je ne vous livre que celles qui comptent. Par exemple, j'aurais pu vous décrire les supports de torches ornés (essentiellement en forme de fruits et de légumes) qui ponctuaient les murs de la bibliothèque. Mais ce détail n'apporte rien à l'histoire alors je ne l'ai pas inclus. De la même façon, il y avait la scène où j'ai découvert que Bastille se teignait les cheveux en argenté (j'avais repéré ses racines rousses). Mais comme là non plus, ça n'a aucun rapp...

Oh. Une seconde. Si, ça a un rapport. Tant pis.

— On repart ? demanda la Crystallioté.

— Je prends d'abord ceci, annonça Sing en ouvrant son sac d'armes.

Il se débarrassa d'un pistolet-mitrailleur et fourra les notes du traducteur dans sa besace.

— Autrement Quentin me tuerait...

— Attends ! lançai-je en jetant un bouquin dans le sac. On ne va pas se priver.

— Bonne idée, approuva le Mokien avant de remballer son arsenal.

— Il y a juste un truc qui m'échappe, repris-je.

— Juste un ? pouffa Bastille.

— Pourquoi les Bibliothécaires s'acharnent-ils tellement à tout garder secret ? Pourquoi se casser la tête comme ça ?

— Tu crois que les sectes maléfiques ont besoin de raisons ? s'énerma Bastille.

Je ne répondis rien.

— Ils ont des raisons, intervint Sing. Toute action a ses raisons. Les Bibliothécaires, leur « secte », c'est un certain Biblioden qui l'a fondée. On l'appelle généralement le Scribe. Il enseignait que le monde est un endroit trop étrange, qu'il faut l'ordonner, l'organiser et le contrôler. L'un de ses préceptes est la Métaphore du Feu. Il disait que, si on laisse les flammes brûler à leur guise, l'incendie détruira tout. Mais si on contient le brasier, il peut se révéler très utile. Eh bien, les Bibliothécaires pensent qu'il est nécessaire de « contenir » les pouvoirs oculatoires, la technologie ou encore les Talents des Smedry. Et de les contrôler.

— Et qui les contrôle ? éclata Bastille. Ceux qui détiennent le savoir. Les Bibliothécaires.

— Donc, résumai-je, cette couverture...

— ... a pour but de créer le monde imaginé par le Scribe, compléta Sing. Un monde où l'information est étroitement surveillée par une poignée de personnes et où le pouvoir revient aux partisans de Biblioden. Un monde où rien de bizarre ni d'anormal n'existe. Où la magie est ravalée au rang de plaisanterie et où l'ordinaire est roi.

Et c'est contre ça que nous nous battons, réalisai-je enfin.

Sing hissa son sac sur une épaule et ajusta ses lunettes noires, tandis que Bastille regagnait la porte et vérifiait que la voie était libre. De mon côté, je remarquai le pistolet-mitrailleur abandonné par terre. De l'air le plus nonchalant possible, je m'en approchai et, mine de rien, le ramassai.

Permettez-moi d'observer que n'importe quel ado de treize ans aurait fait la même chose à ma place. Celui qui agirait différemment n'a sans doute pas lu assez de bouquins sur des Bibliothécaires assoiffés de sang.

Malheureusement pour moi, je n'étais pas n'importe quel ado. J'étais spécial. Et, en l'occurrence, ma spécialerie se manifesta par le fait que, à la seconde où je touchai l'engin, il cassa. L'arme poussa une espèce de soupir et tomba en morceaux, littéralement. Les balles roulèrent sur le sol comme des billes et je me retrouvai comme un imbécile avec un bout de crosse à la main.

— Oh, dit Sing. Je ne voulais pas l'emporter celui-là.

— Ouais, bon, grommelai-je en lâchant ma pièce détachée. Je pensais que c'était une bonne idée de... euh, m'occuper du pistolet-mitrailleur, au cas où. Il ne faudrait pas que quelqu'un trouve une arme aussi primitive et se blesse avec.

— Ah oui, bonne idée, approuva le Mokien.

Bastille nous fit un signe et nous nous engouffrâmes de nouveau dans le couloir.

— Porte suivante, murmura-t-elle.

J'opinaï et changeai de lunettes. Dès que j'eus enfilé les Verres Traqueurs, je vis que quelque chose avait changé : des empreintes noires, brillantes, marquaient les dalles de pierre.

Elles étaient encore fraîches. Les traces commençaient à peine à disparaître. Elles dégageaient une espèce de... puissance. Je sus sur-

le-champ à qui elles appartenaient.

Elles descendaient le corridor, longeant une autre série de pas, noir-jaune celle-là. Elles irradiaient, sombres et menaçantes, comme le pétrole brûle d'un feu noir goudron.

Alors que Bastille s'approchait d'une nouvelle arche, je pris ma décision.

— Oublie la pièce, ordonnai-je, tendu. Suivez-moi !

Chapitre 10

Ça y est ? Je vous énerve ?

Parfait. Depuis le début je me démène (je vous expliquerai peut-être pourquoi plus tard) pour vous embêter. Une de mes techniques préférées, c'est de finir un chapitre au beau milieu d'une scène palpitante. Ce genre de chose vous oblige à continuer votre lecture.

Cette fois-ci, je compte bien reprendre là où je vous ai laissés, pas de panique. Rien à voir avec la méthode que j'ai employée pour vous accrocher dans le premier chapitre. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Au cas où vous auriez oublié, ça donnait quelque chose comme ça :

« Et donc, j'étais là, ligoté sur un autel d'encyclopédies périmées, à deux doigts d'être sacrifié aux forces du mal par une secte d'infâmes Bibliothécaires. »

Ce type de comportement (commencer un bouquin par une accroche bourrée de suspense) est impardonnable. D'ailleurs, si jamais vous tombez sur un livre qui s'ouvre comme ça, vous auriez intérêt à le refermer tout de suite. Je sais de source sûre que les auteurs qui débutent ainsi leurs romans n'ont en réalité que peu de chances d'expliquer pourquoi le malheureux héros est attaché à un autel et si, par miracle, l'explication a lieu, elle n'arrivera pas avant la fin de l'histoire. Entre-temps, vous devrez vous coltiner de longues dissertations ennuyeuses, des récits labyrinthiques et d'infinies réflexions avant d'atteindre le petit bout de bouquin que vous aviez envie de lire depuis le début.

Or donc, les interruptions intempestives et autres accroches n'ont vraiment leur place qu'en fin de chapitre. De cette façon, le lecteur tourne simplement la page, et là, ouf ! il découvre le reste de l'aventure sans avoir à endurer de nouvelles coupures totalement injustifiées.

Sérieux, les romanciers ne se refusent rien, parfois.

— Alcatraz ? appela Bastille en me voyant partir en trombe.

Je lui fis signe de me suivre. Les empreintes noires s'estompaient vite. Heureusement, les jaunes étaient plus stables, on pourrait

toujours traquer celles-là. Mais si les traces se séparaient, je risquai de ne pas le remarquer.

Mes compagnons m'emboîtèrent le pas à vive allure. Ce n'est qu'à ce moment-là que je réalisai ce que j'étais en train de faire : je pourchassais l'Oculateur Noir. Même si je ne savais pas trop ce que c'était, j'étais certain de ne pas vouloir le rencontrer. À bien y réfléchir, c'était sûrement le type qui avait envoyé un assassin à mes trousses.

Mais en même temps, c'était sans doute lui le boss ici. Le chef de tous les Bibliothécaires de cette bibliothèque. Et donc, il était fort probable qu'il sache où étaient cachés les Sables de Rashid. Et moi, je les voulais, ces Sables. Ils étaient le seul lien qui me rattachait à mes parents, le seul indice qui me permettrait (peut-être) de comprendre ce qui leur était arrivé. Alors, je continuais à avancer.

Il est possible que, en lisant ces lignes, quelques-uns parmi mes lecteurs me trouvent courageux. La vérité, c'est que rien que d'y penser, j'en étais malade. Je crois que je n'avais pas bien conscience de l'ampleur du danger dans lequel j'allais me fourrer d'un si bon pas. Je venais à peine de découvrir l'existence des Royaumes Libres et des Oculateurs. La menace ne me semblait pas totalement réelle.

Si j'avais vraiment saisi les risques (les morts et la douleur qui attendaient au bout de ce chemin), j'aurais tourné les talons sans hésiter. Et j'aurais eu raison, quoi qu'en pensent mes biographes. Vous allez voir.

— C'est quoi ce plan ? pesta Bastille en remontant à ma hauteur.

— Des empreintes, murmurai-je. Quelqu'un est passé par ici récemment.

— Et ?

— Elles sont noires.

Elle stoppa net, se laissant distancer. Puis elle courut jusqu'à moi.

— Noires comment ? demanda-t-elle.

— Je sais pas... Noir foncé.

— Je veux dire...

— C'est lui, coupai-je. Les traces sont comme en feu. Comme si la pierre avait été marquée au fer rouge et fondait lentement. Noir comme ça.

— L'Oculateur Noir ! confirma Bastille. On ne va pas le suivre !

— Bien sûr que si ! On doit mettre la main sur ce sable !

Elle m'agrippa le bras, me forçant à m'arrêter. Sing nous rejoignit, le souffle court.

— Juste ciel ! lâcha-t-il, pantelant. Les armes antiques pèsent leur poids !

— Bastille, insistai-je, on va perdre la piste.

— Smedry, *écoute-moi !* ordonna-t-elle sans lâcher prise. Ton grand-père est peut-être capable de vaincre un Oculateur Noir de haut niveau. *Peut-être*. Et il est l'un des Oculateurs les plus puissants des Royaumes Libres, sans parler de sa collection de Verres. Tu en as combien toi ? Deux paires ?

Trois, me rappelai-je. Les lunettes Boutefeu. Si je réussissais à les diriger sur l'Oculateur Noir...

— Ne me regarde pas comme ça, prévint Bastille. Ton grand-père aussi prend cet air-là parfois. Mille millions de tessons, Smedry ! Vous êtes tous décérébrés dans ta famille ou quoi ? Votre Talent a pris la place du gène du bon sens, c'est ça ? Comment je suis censée vous protéger si vous vous acharnez à faire les imbéciles ?

J'hésitai. Plus loin dans le couloir, les traces noires s'évaporerent ; il ne restait plus que les jaunes. Je les observais, perplexe.

Quelque chose m'échappe, songai-je.

Papi Smedry m'avait expliqué le fonctionnement des Verres Traqueurs. Il avait dit que... les empreintes des gens que je connaissais resteraient visibles plus longtemps. Je me retournai et examinai les marques derrière moi. Les miennes, blanches, ne brillaient pas beaucoup, mais ne semblaient pas près de disparaître. Celles de Bastille et de Sing, par contre, s'effaçaient déjà.

Les traces de pas jaunes, réalisai-je en pivotant de nouveau, elles appartiennent forcément à une de mes connaissances...

À qui ? Mystère. Un mystère que je refusai d'ignorer.

Je sortis le sablier de ma poche.

— Écoute Bastille, repris-je. On n'a qu'une demi-heure avant que la bibli ne grouille d'agents de retour de mission. Si on est encore dans les parages, on se fera prendre et il n'y aura plus personne pour arracher les Sables de Rashid des griffes des Bibliothécaires. On n'a pas le temps de se promener dans les couloirs en essayant des portes au hasard. C'est beaucoup trop grand ici. Il n'y a qu'un moyen de trouver ce qu'on cherche.

— Qui te dit que l'Oculateur Noir se balade avec les Sables sur lui ? contra la Crystalliotte.

— Personne, admis-je. Mais il sait peut-être où ils sont. Peut-être même qu'il nous y conduira lui-même. On doit au moins essayer de le suivre. C'est notre meilleure piste.

Elle acquiesça à contrecœur.

— Ne cherche pas à le combattre, par contre, souffla-t-elle.

— Pas de souci, la rassurai-je. N'aie pas peur, tout ira bien.

Et si vous croyez ça, eh bien j'ai de jolies lanternes à vous offrir. En forme de vessies.

À ma décharge, cela dit, je n'avais pas exactement *envie* de défier un Oculateur Noir en face à face. J'espérais vaguement que Bastille tenterait de me dissuader. D'habitude, quand je me lançais dans des aventures imprudentes, il y avait toujours un adulte dans le coin pour m'empêcher de faire des bêtises. Maintenant, c'était différent. Par un étrange revers du destin (sans doute plus étrange que des dinos parlants et autres Bibliothécaires infâmes), j'étais aux commandes. Et on m'écoutait. Je commençais à comprendre que si je prenais la mauvaise décision, je risquais non seulement de me retrouver dans le pétrin, mais aussi d'entraîner Bastille et Sing avec moi.

Voilà qui faisait réfléchir. Ma vie changeait et, forcément, le regard que je portais sur ma petite personne évoluait lui aussi. Vous vous imaginez probablement qu'un héros était en train de naître. En réalité, à mon insu, je préparais le terrain pour ma chute ultime.

— On reste à couvert, repris-je. Tendons l'oreille. Avec un peu de chance, l'Oculateur Noir révélera l'emplacement du sable. Notre but est de *ne pas* l'affronter. Au moindre pépin, au moindre trébuchement de Sing, on bat en retraite. OK ?

Mes compagnons opinèrent. Je repartis. Les empreintes jaunâtres étaient toujours là. Nous dépassâmes plusieurs arches aux portes massives ; les traces ne menaient à aucune d'elles. Le corridor n'en finissait pas de s'enfoncer dans les profondeurs de la bibliothèque.

Pourquoi construire une bibli avec une déco intérieure de château fort ? me demandai-je en passant sous une applique en forme de melon. La torche qui y était fixée brûlait vivement. Malgré la tension et la difficulté de notre situation, une idée me vint.

— Le feu, murmurai-je sans cesser d'avancer.

— Quoi ? répondit Bastille.

— Ne vas pas me dire que ces lampions sont plus avancés que la lumière électrique.

— Tu en es encore là ?

Je haussai les épaules. Arrivés à un croisement, nous marquâmes une pause tandis que Bastille jetait un œil et nous confirmait que la voie était libre.

— Je ne les trouve pas très pratiques, c'est tout, poursuivis-je. Au moins les lampes électriques s'allument et s'éteignent d'un simple coup d'interrupteur.

— Tout comme ces lanternes, rétorqua la Crystalliotte. Mais sans l'interrupteur.

Je fronçai les sourcils.

— Euh... d'accord.

— En plus, chuchota Bastille, avec celles-ci, tu peux mettre le feu à d'autres choses. On ne peut pas en dire autant de tes ampoules.

— Non, c'est sûr, reconnus-je.

Les empreintes de pas bifurquaient. J'indiquai le virage à prendre.

— Mais c'est le but, continuai-je. C'est dangereux, les flammes nues.

Je ne voyais pas à cause de ses lunettes de soleil, mais j'eus la nette impression que la Crystalliotte levait les yeux au ciel.

— Elles ne sont dangereuses que si tu les laisses faire, Smedry.

— Ah oui ? Comment...

— Écoute, interrompit Bastille. Est-ce que c'est le moment ?

— Non, c'est vrai. Regarde là-bas.

Je désignai un point un peu plus loin devant nous, où le couloir aboutissait à une vaste pièce. Bastille fut ravie de la distraction, qui lui évita d'avoir à m'expliquer le fonctionnement des lampes silimatiques. Surtout qu'elle n'en avait aucune idée. Non pas que j'envisage une seconde de lui faire remarquer son ignorance en face. Elle a tendance à se mettre à balancer son sac à main quand je fais ça.

Elle s'engagea dans le passage la première, rasant les murs. Sa discrétion et sa vitesse m'impressionnèrent malgré moi. La salle du fond était bien mieux éclairée que le corridor, et la silhouette de Bastille se dessinait nettement sur la pierre derrière elle. Elle

atteignit le seuil sans encombre, puis nous fit signe de la rejoindre. C'est alors que j'entendis des voix provenant de la grande pièce.

Je m'approchai le plus silencieusement possible et me postai à côté de la Crystalliotte. Sing s'accroupit près de moi dans un discret tintement de crosses et de canons. Bastille le truida du regard et le Mokien esquissa un geste d'excuse.

Nous venions d'aboutir à une espèce d'énorme vestibule circulaire qui desservait trois étages. Nous étions au niveau d'un genre de balcon surplombant le rez-de-chaussée. Les traces de pas viraient en direction d'un escalier et descendaient les marches. Nous avançâmes discrètement jusqu'à la rambarde pour épier les individus que j'avais traqués.

L'un d'eux était en effet quelqu'un que je connaissais. Quelqu'un que j'avais toujours connu : Miss Fletcher.

C'était logique. Après tout, Papi Smedry la soupçonnait d'avoir volé le sable dans ma chambre. Sa suggestion m'avait semblé idiote, mais j'étais un peu perdu à ce moment-là. À présent, j'étais bien obligé d'avouer qu'il avait sans doute raison.

Et pourtant, c'était tellement bizarre de retrouver ici une personne que j'avais fréquentée dans ma vie normale. Miss Fletcher n'était pas une amie, mais c'était l'une des rares constantes de mon existence. Elle avait orchestré chacun de mes déménagements de famille d'accueil en famille d'accueil, prenant toujours de mes nouvelles, s'occupant de moi...

M'espionnant ?

La pseudo-assistante sociale portait toujours sa jupe noire aux airs de sac, ses lunettes à monture d'écaille, le tout couronné de son sévère chignon. Elle discutait avec un gars costaud au look de businessman : costume foncé, chemise assortie et cravate écarlate. Il se retourna vers elle ; il avait un œil masqué par un cache opaque, l'autre s'abritait derrière un monocle au verre teinté de rouge.

Bastille s'étrangla sans un bruit.

— Quoi ? murmurai-je.

— Un borgne, répondit-elle sur le même ton. Je crois que c'est Radrian Blackburn, un Oculateur redoutable. Il paraît qu'il s'est crevé un œil lui-même pour augmenter la puissance canalisée par celui qui lui reste.

Je plissai le front.

— Blackburn ? Intéressant comme nom, notai-je.

— C'est une montagne, expliqua-t-elle. Dans l'État que vous appelez Alaska. Les Bibliothécaires donnent leurs noms aux montagnes. Tout comme ils donnent les nôtres aux prisons chutlandaises.

J'affichai une moue sceptique.

— Je suis sûr que l'île d'Alcatraz existait avant moi, Bastille.

— On t'a baptisé ainsi en l'honneur d'un ancêtre, intervint Sing. Un Oculateur célèbre en son temps. Chez nous (et chez nos ennemis), il n'est pas rare de réutiliser les prénoms. Nous sommes des gens assez traditionnels.

Je me penchai vers la balustrade. Blackburn n'avait pas l'air particulièrement menaçant. D'accord, il parlait avec arrogance et sa tenue noir corbeau en imposait. N'empêche, je m'étais attendu à quelque chose d'un peu plus spectaculaire. Une cape, peut-être ?

J'étais en train, évidemment, de louper un élément important. Vous allez comprendre dans un instant.

À mes côtés, Bastille était sur les nerfs. Je la surpris à fouiller dans son sac. Drôle d'idée, songai-je. Je doutais que la sacoche contienne quoi que soit d'utile dans un combat mortel contre un Oculateur maléfique. Quoi qu'il en soit, je n'y prêtais pas trop attention et me concentrai sur les voix qui venaient d'en bas. Je distinguai à peine ce que racontait Blackburn.

— ... ne l'aviez pas effrayé hier soir, disait-il, nous ne serions pas dans cette situation.

Miss Fletcher croisa les bras.

— Je vous ai apporté le sable, Radrian. C'est ce que vous vouliez.

L'Oculateur secoua la tête. Mains dans le dos, chaussures cirées claquant sur la pierre, il se mit à marcher lentement en rond.

— Vous étiez censée surveiller le garçon, reprit-il, pas seulement récupérer les grains. Un travail bâclé, Shasta. Très bâclé. Quelle idée d'envoyer un simple homme de main pour cueillir l'enfant !

Le type armé de ce matin ! réalisai-je avec colère. *Miss Fletcher travaille donc pour eux depuis le début !*

— J'opère toujours ainsi, se défendit-elle. J'ordonne à un de mes agents de s'occuper du déménagement du garçon et de son installation chez une nouvelle famille d'accueil.

Blackburn pivota vers elle.

— Votre « agent » a tenté d'utiliser un revolver contre un Smedry.

— Ça n'aurait pas dû arriver, assura Miss Fletcher. Quelqu'un l'a sûrement soudoyé ; un membre d'une autre faction, j'imagine. Peut-être de l'Ordre du Verre Brisé ? On n'aura de certitude qu'une fois l'interrogatoire terminé, mais, à mon avis, nos rivaux craignaient que vous ne recrutiez l'enfant.

Me recruter ? Moi ? À ces mots, je relevai la tête. Mais il y avait autre chose. L'explication de Miss Fletcher laissait entendre qu'elle n'avait pas eu l'intention de m'éliminer. Curieusement, cette constatation me soulagea, même si je savais bien que c'était idiot.

En bas, Blackburn prit un air sévère.

— Vous auriez dû vous en charger vous-même, Shasta.

— C'était mon intention, avoua Miss Fletcher. Mais...

— Mais quoi ?

Elle se tut un instant.

— J'avais perdu mes clés.

Quelle drôle de réponse ! L'Oculateur éclata de rire.

— Vous n'arrivez pas à vous en défaire, n'est-ce pas ?

Miss Fletcher rougit.

— Je ne vois pas ce que vous me reprochez, reprit-elle. Le tireur ne travaillait pas pour moi. Nous ferions mieux de nous concentrer sur les pouvoirs de ces Sables.

— Le problème, Shasta, répondit l'autre de nouveau sérieux, c'est que cette opération a manqué de rigueur. Et quand mes collaborateurs manquent de rigueur, je passe pour un incompetent. Ce qui ne me plaît guère.

Il marqua une pause, puis la regarda dans les yeux.

— Nous vivons des heures où la moindre erreur peut nous coûter cher. Le vieux Smedry est quelque part dans cette cité.

Miss Fletcher tressaillit.

— Lui ? Vous croyez que c'est lui qui a escamoté le garçon ?

— Qui d'autre ?

— Les Oculateurs d'un certain âge ne manquent pas, Radrian.

Le borgne secoua la tête.

— S'il y a quelqu'un qui devrait reconnaître l'œuvre de l'Ancien,

c'est bien vous, Shasta. Il se trouve ici, en quête de la même chose que nous.

— Dans ce cas, concéda Miss Fletcher, Leavenworth a certainement quitté la ville. Et il aura fait sortir le garçon de Bible avant qu'on puisse le localiser.

— Peut-être, murmura Blackburn.

Je me tortillai sur place. J'avais révisé mon jugement : je n'aimais pas ce type. Il était trop... réfléchi. Prudent.

Dangereux.

— Je me suis toujours demandé, poursuivit-il d'un air songeur, pourquoi ils avaient laissé un Smedry pure race passer son enfance sur notre territoire. Le vieux Leavenworth devait bien savoir que nous découvririons le petit. Que nous le surveillerions, le contrôlerions. Une étrange manœuvre, non ?

Son interlocutrice haussa les épaules.

— Peut-être qu'ils ne voulaient pas le garder, tout simplement, suggéra-t-elle. Vu ses... antécédents familiaux.

Quoi ? m'exclamai-je intérieurement. *Continuez !*

Mais Blackburn ne la suivit pas sur ce terrain. Il se contenta de secouer la tête, perdu dans ses pensées.

— Possible, convint-il. Il n'empêche que cet enfant semble posséder un Talent extraordinairement puissant. Et puis le sable... Le vieux Smedry ne pouvait pas ignorer (nous étions bien au courant, nous) que les grains parviendraient au garçon le jour de son treizième anniversaire.

— Ils ont donc utilisé le petit comme appât, conclut Miss Fletcher. Pour obtenir le sable. Mais nous les avons pris de vitesse.

— Et l'Ancien s'est retrouvé avec le gamin, acheva l'Oculateur. Qui a fait la meilleure affaire ? Difficile à dire...

Les Sables de Rashid ! m'impatientai-je en silence. *Où sont-ils ? Assez de blabla, donnez-moi un indice !*

— Les Sables... commença Miss Fletcher. Il reste la question du paiement...

Blackburn fit volte-face et je crus apercevoir un éclair d'émotion sur son visage. De la colère ?

Miss Fletcher leva un doigt en l'air.

— Je ne suis pas votre propriété, Blackburn, prévint-elle. N'allez surtout pas vous imaginer cela.

— Vous allez être payée, assura le borgne en souriant.

Pas beau à voir, ce sourire. Noir. Noir comme les empreintes que j'avais suivies tout à l'heure. Noir comme la haine luisant dans l'œil d'un homme en train d'accomplir un acte horrible. Noir comme une rue sans éclairage la nuit, quand quelque chose rôde non loin et guette.

C'est en voyant ce sourire que je compris d'où lui venait son titre d'Oculateur « Noir ».

— Vous vendriez l'enfant aussi, n'est-ce pas ? ajouta-t-il tandis qu'il enlevait son monocle, l'essuyait, puis le rangeait dans sa poche. Vous vous en débarrasseriez en échange de monnaie sonnante et trébuchante. Comme pour les Sables de Rashid. Parfois, vous m'impressionnez, Fletcher.

Celle-ci ne répondit rien.

Blackburn chaussa un nouveau lorgnon.

Une seconde, songeai-je. Je suis en train d'oublier quelque chose. Mais quoi ?

Enfin, je compris. Les empreintes de Miss Fletcher et du borgne n'avaient pas cessé de briller. Je portais toujours les Verres Traqueurs. Pestant discrètement, je les remplaçai par mes Verres d'Oculateur.

Un éclatant nuage d'encre enveloppait Blackburn. Il semblait électrique tant son corps était chargé de pouvoir. Son aura était si forte que j'en clignai des yeux.

Et s'il dégageait une aura pareille... à quoi ressemblait la mienne ?

Le borgne sourit encore et se posta juste en face de notre cachette. Son monocle lança un éclair.

Je m'évanouis.

Chapitre 11

Vous croyez sans doute connaître la suite : moi, attaché à un autel, les encyclos, le sacrifice, etc. Hélas, vous vous trompez. Nous n'en sommes pas encore là.

Cette révélation vous ennuie peut-être. Elle vous énerve même certainement. Dans ce cas, j'ai atteint mon objectif. Toutefois, avant de balancer ce bouquin par la fenêtre, vous devez comprendre ceci.

Certains supposent que les écrivains écrivent parce qu'ils ont une imagination débordante et qu'ils veulent partager leurs visions. D'autres pensent qu'un auteur exerce ce métier parce qu'il a la tête pleine d'histoires qu'il *doit* raconter dans un élan de propondité créative.

Les uns et les autres ont tort. Nous autres écrivains produisons des ouvrages pour une seule et unique raison : parce que nous aimons torturer nos lecteurs.

Bon, la torture physique est généralement vue d'un mauvais œil dans les sociétés civilisées. Heureusement, la communauté des gens de lettres a mis au point une méthode bien plus puissante et bien plus satisfaisante pour tourmenter autrui : nous écrivons des histoires, ce qui nous permet de causer tout un tas de misères à notre public de façon parfaitement légale, méchants que nous sommes.

Prenez par exemple le mot que j'ai employé plus haut : « propondité ». Il n'existe pas ; je l'ai inventé. Pourquoi ? Parce que l'idée de milliers de naïfs cherchant pour rien dans leur dictionnaire m'amusait.

Les auteurs ont aussi tendance à créer des personnages sympathiques auxquels on s'attache, puis à les martyriser (en les enfermant dans un repaire d'infâmes Bibliothécaires, pour ne citer qu'un exemple). Le lecteur souffre avec le protagoniste, s'inquiète pour lui. La vérité, simplement, c'est que les écrivains *adorent* mettre les gens à l'agonie. Si ce n'était pas le cas, nos romans n'auraient pas d'autre sujet que les fêtes d'anniversaires des petits lapinoux.

Et voilà. Maintenant, vous savez pourquoi votre serviteur (une des grandes fortunes de ce monde et une célébrité dans les

Royaumes Libres) prend le temps de rédiger ses Mémoires. C'est le seul moyen de vous prouver que je ne suis pas le sauveur héroïque que vous croyez. Si vous en doutez encore, posez-vous cette question : est-ce qu'un individu décent et aimable prendrait la plume pour devenir romancier ? Bien sûr que non.

Je sais comment cette histoire se termine. Je sais ce qui est arrivé à mes parents. Je connais le secret des Sables de Rashid. Je sais comment je me suis retrouvé suspendu au-dessus d'un cratère rempli de lave bouillonnante, attaché à un autel enflammé, la lame tordue et fêlée d'un Bibliothécaire bourreau sur la gorge.

Mais je ne suis pas décent et aimable. Donc, je ne vous révélerai rien de tout ça. Enfin, pas encore.

Et toc.

— Quelle idiote ! jura Bastille.

Je revins lentement à moi, clignant des yeux à tout bout de champ. J'étais étendu sur une surface dure.

— J'aurais dû deviner qu'Alcatraz avait une aura, continua la Crystalliotte. C'était l'évidence !

— Il n'utilise les Verres oculatoires que depuis quelques heures, Bastille, nota Sing. Tu ne pouvais pas savoir qu'il dégagerait une aura aussi vite.

Elle secoua la tête.

— J'ai manqué de rigueur. En fait... je n'arrive pas à me mettre dans la tête que cet imbécile est un Oculateur. Il n'y connaît rien !

Je grognai et ouvris les yeux pour de bon. La vue n'était pas terrible : un bête plafond de pierre. La surface dure sous moi était donc le sol.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je en me frottant le front.

— Des Verres Choqueurs, répondit Bastille. Ou plutôt... *un* Verre Choqueur. Ils émettent un éclair qui dégomme toute personne regardant l'Oculateur.

Je m'assis en gémissant.

— J'en veux une paire...

— Ils sont *très* difficiles à utiliser, m'arrêta Bastille. Je doute que tu y réussisses.

— Bonjour la confiance, grommelai-je.

Apparemment, nous nous trouvions dans une espèce de prison. Plus oubliettes que cellule de poste de police. Une botte de paille dans un coin faisait office de lit, tandis qu'un seau près du mur... enfin, vous avez compris.

Ce n'était évidemment pas un endroit où j'avais envie de m'attarder. Surtout en présence de gentes dames.

Je me levai, chancelant. Mon blouson avait disparu, ainsi que l'arsenal de Sing et le sac à main de Bastille.

— Il y a quelqu'un là-dehors ?

La salle consistait en trois murs de pierre et, à la place du quatrième, une série de barreaux, seule concession apparente à la modernité.

— Un seul garde, m'informa la Crystalliotte. Un combattant.

Je respirai un grand coup, puis m'approchai des barres. J'en saisis une et activai mon Talent.

Ou du moins, j'essayai. Rien.

Bastille ricana.

— Ça ne marchera pas, Smedry. Ces barreaux sont en Verre Renforcé. Ni les Talents des Smedry ni les pouvoirs des Oculateurs n'ont d'effet dessus.

— Oh...

— Tu voulais faire quoi, d'abord ? aboya-t-elle. Nous sauver ? Et le soldat dans le couloir ? Et l'Oculateur Noir dans la pièce à côté ?

— Je ne pensais pas...

— Non, effectivement. Les Smedry ne pensent *jamaïs* ! Vous nous baratinez avec vos histoires de « vision » et d'« information », de « théorie » ; mais pour ce qui est de la pratique, zéro ! Vous foncez sans réfléchir et vous nous entraînez avec vous.

Elle fit volte-face et alla s'asseoir à l'autre bout de la geôle sans me regarder. Je restai cloué sur place, un rien ahuri.

— Ne fais pas attention, Alcatraz, murmura Sing en venant se poster près de la grille à son tour. Elle s'en veut un peu de nous avoir fait prendre.

— Ce n'était pas sa faute, contrai-je. C'était la mienne.

C'était la mienne. Voilà une phrase que je n'avais pas souvent

prononcée. Je me surprendrai toujours...

— En réalité, objecta le Mokien, ce n'est la faute de personne. Tu avais raison de suivre Blackburn, c'était notre meilleure chance de parvenir aux Sables. Hélas, les choses ont mal tourné...

Il soupira et se mit à passer les doigts distraitemment le long des barreaux. Je l'imitai. Bastille avait vu juste. Ça ne ressemblait pas à du fer ; c'était trop lisse.

— J'ai entendu parler de Smedry que ces barres n'auraient pas retenus, Verre Renforcé ou pas, ajouta mon cousin. Ah, posséder un tel Talent...

— Moi je trouve que ton Talent est vraiment utile, le réconfortai-je. Il nous a sauvé la mise dans la réserve, et quand tu as trébuché pour créer une diversion... je n'ai jamais rien vu d'aussi fantastique !

Il sourit.

— Tu dis ça pour être gentil, mais ça me fait plaisir.

Il y eut un petit silence, pendant lequel je me rendis compte que je me sentais à la fois frustré et pas qu'un peu coupable. Quoi qu'en pense Sing, j'étais responsable de notre capture. Lentement, les conséquences commençaient à m'apparaître.

J'étais enfermé, sur l'ordre de gens qui envoyaient des tireurs d'élite chercher les petits garçons à la sortie de chez eux ; des gens si maléfiques que leur chef laissait des empreintes noires sur le sol. Blackburn aurait pu m'éliminer sans problème, s'il l'avait voulu. Ce qui signifiait qu'il me gardait en vie pour une raison précise. Et j'étais de plus en plus convaincu que je n'avais pas envie de connaître cette raison.

Il y avait bien longtemps que je n'avais pas eu *vraiment* peur. Je m'étais endurci au fil des années. Rien d'étonnant quand mes parents adoptifs passaient leur temps à m'abandonner. À cet instant-là cependant, la terreur perça tous mes barrages.

Bastille continuait à boudier au fond. Je me tournai vers Sing, en quête d'un peu de soutien moral.

— Sing ? Nos ancêtres... Tu peux m'en parler ?

— Que veux-tu savoir ?

Je haussai les épaules.

— Voyons... commença le Mokien. Libby Smedry. Ah, quelle femme ! J'ai souvent envié son Talent.

— C'est-à-dire ?

— Elle renversait d'incroyables quantités d'eau chaque fois qu'elle lavait la vaisselle, annonça-t-il avec une pointe de convoitise. À elle seule, elle a mis fin à la sécheresse au Kalbeeze au III^e-IV^e siècle. Et la vaisselle locale s'en est trouvée d'une propreté éblouissante !

Il sourit, rêveur.

— Et puis je suppose que tout le monde connaît Alcatraz Smedry septième du nom, ton ancêtre à la seizième génération. Les Bibliothécaires n'existaient pas encore, mais les Oculateurs Noirs, si. Son Talent consistait à faire des bruits dérangeants au mauvais moment. Il a ainsi vaincu une longue série d'adversaires : il troublait tellement ses ennemis que ceux-ci étaient incapables de se concentrer et de manier leurs Verres correctement.

Il soupira.

— Trébucher est un Talent bien pâle en comparaison, se lamenta-t-il.

— Être un brise-tout n'est pas super non plus.

— Tu te trompes, Alcatraz. Tu possèdes un véritable Talent, l'un des plus anciens, des plus grands, du genre qu'on rencontre dans les légendes. Je sais que je ne devrais pas me plaindre de mon lot ; j'ai un don, c'est mieux que rien. Mais toi, ce serait une honte de dénigrer un tel Talent. Et je ne vois aucun Smedry qui le mérite davantage.

Aucun Smedry...

Le Mokien m'offrit un sourire encourageant. Je détournai le regard. *Je suis en train de m'attacher à lui*, songai-je. *À eux tous : Papi, Quentin et même Bastille.*

— Allons, Alcatraz, pourquoi cette tête d'enterrement ?

— Tu ne me connais pas, Sing. Je ne suis pas un gentil, m'entendis-je répondre.

— Balivernes !

Je m'appuyai contre la grille et examinai le couloir. Pas grand-chose à voir. Un mur de pierre.

— J'ai fait des choses, Sing... défait des choses... J'ai causé de la douleur à des gens bien, des gens qui voulaient juste me donner un toit.

Mon cousin haussa les épaules.

— Papi Smedry nous parlait de toi parfois. Il nous racontait les... incidents qui survenaient autour de toi. Il pensait que c'était peut-être un effet de ton Talent. Et il avait raison ! Tu vois, ce n'est pas ta faute !

Pourquoi as-tu incendié la cuisine de tes parents adoptifs ? avait demandé le grand-père.

Ça ressemble à une perversion de ton Talent.

— Si, insistai-je. Je ne cassais pas tout et n'importe quoi. Seulement ce qui était le plus cher aux yeux de ceux qui s'occupaient de moi. Pour qu'ils me haïssent. Exprès.

— Non, s'entêta le Mokien. Cela ne ressemble pas au comportement d'un Smedry.

— Chaque famille cache une brebis galeuse, déclarai-je. Je suis... un Smedry déréglé. C'est peut-être pour ça que Blackburn ne m'a pas tué. Il doit savoir que je ne suis pas noble comme vous autres et qu'il a une chance de me faire choisir son côté. Et si j'y étais plus à ma place ?

Sing ne broncha pas. J'attendais de voir apparaître sur son visage une expression d'horreur, le sentiment d'être trahi.

Enfin, il posa une main sur mon épaule.

— Tu restes mon cousin, décréta-t-il. Même si tu n'as pas toujours bien agi, tu n'es pas un Oculateur Noir pour autant. Tu peux réparer tes mauvaises actions. Tu peux changer.

Pas si facile, pensai-je. Sing sera-t-il aussi indulgent quand j'aurai réduit en miettes un objet auquel il tient ? Ses livres ? Comment réagira-t-il quand il découvrira ses précieux bouquins en pièces détachées aux pieds de son « cousin » ?

Le Mokien sourit et récupéra sa main, estimant visiblement que le problème était résolu. Mais il ne l'était pas, pas pour moi. Je m'accroupis par terre et serrai mes genoux entre mes bras. *Qu'est-ce qui m'arrive ? Sing a l'air décidé à être mon ami. Pourquoi je m'acharne à lui montrer ma vraie nature ?*

Je détournai le regard et me mis à ruminer le passé.

J'ai du mal à me rappeler les premiers objets que j'ai cassés. Ils étaient précieux, c'est tout ce dont je me souviens. Des trucs en cristal que collectionnait ma première mère adoptive. À chaque fois que je passais devant la porte de sa chambre, un ou deux finissaient en morceaux.

Quoi encore ? Ah oui. Chaque fois qu'ils m'enfermaient dans une pièce, je m'en échappais, disloquant la serrure sans avoir à y penser. Chaque fois qu'ils apportaient à la maison quelque chose de nouveau, ce petit curieux d'Alcatraz y jetait un œil.

Et cassait.

Alors, ils s'étaient débarrassés de moi. Ce n'étaient pas des gens cruels, ils en avaient assez. Je les avais revus, quelques mois plus tard. Ils se promenaient sur le boulevard avec une petite fille. Ma remplaçante. Une fille qui ne brisait pas tout ce qu'elle touchait, une fille qui correspondait mieux à la vie de famille dont ils rêvaient.

Le dos appuyé contre les barres de verre, je frissonnai. Parfois, j'essayais, j'essayais vraiment d'être prudent. Mais alors le Talent enflait en moi et, quand il ressortait, il était plus fort que jamais.

Une larme coula le long de ma joue. Au bout de quelques déménagements, j'avais compris qu'ils finiraient tous par me laisser. Après, peu importait ce que j'abîmais. Je commençais même à m'attaquer à des trucs importants, de plus en plus souvent. Les voitures de collection d'un père qui en était fou. Les trophées sportifs qu'un autre avait remportés à l'université. La cuisine d'une mère qui était un chef renommé.

Je m'étais toujours dit qu'il s'agissait d'accidents. J'y voyais aujourd'hui un motif qui se répétait.

Je cassais le plus tôt possible, le plus vite possible. Ce que je trouvais de plus précieux, de capital. Comme ça, ils savaient. Ils savaient comment j'étais.

Et ils me renvoyaient. Avant que je ne m'attache à eux. Avant que je ne souffre, encore.

C'était plus sûr. Mais quelles conséquences devais-je endurer à présent ? Est-ce que je ne m'étais pas détraqué moi-même ? Je tressaillis de nouveau. Coincé dans ces oubliettes, dans l'antre des Bibliothécaires, confronté à mon premier (et sûrement pas dernier) échec en tant que chef, je finis par admettre ceci : *Je ne casse pas. Je détruis.*

Chapitre 12

À ce stade, je vous fais peut-être de la peine. Ou alors, vous vous dites que je n'ai eu que ce que je méritais, vu tous les tracas que j'avais causés à mes familles d'accueil.

J'aimerais pouvoir vous annoncer que cette intense réflexion me fit du bien. Et peut-être qu'effectivement ça a aidé ; un peu. Ne vous emballez pas trop vite. Je vous jure, encore une fois, que l'Alcatraz Smedry que vous croyez connaître n'est qu'une farce. Vous apercevez quelques graines de décence dans mon jeune caractère et trouvez cela prometteur : tant mieux pour vous. Aucune n'a permis de sauver ceux que j'aimais...

Si je pouvais remonter le temps, je m'arrangerais pour que Sing et les autres me détestent et m'abandonnent eux aussi. Malheureusement, à cette époque de ma vie, je m'accrochais encore au maigre espoir de me faire accepter. J'aurais dû comprendre que m'attacher conduirait à de nouvelles souffrances. Surtout quand le moment viendrait où mes efforts pour les protéger échoueraient une fois de plus.

N'empêche, c'était sans doute une bonne chose de réaliser que je m'aliénais les gens volontairement ; je savais désormais à quel point j'étais un sale type. Peut-être que la capture par d'infâmes Bibliothécaires (avec méditation lugubre dans une cellule sinistre en attendant un funeste destin) devrait être un passage obligé de l'adolescence. Je vais lancer une colo avec ce thème.

Le plus bizarre, songeai-je, c'est que personne n'ait pensé à faire une blague sur deux gamins qui s'appellent Alcatraz et Bastille et qui sont en prison...

Naturellement, personne n'avait le cœur à plaisanter. Je n'en étais pas certain à cent pour cent (puisque je n'avais plus le sablier), mais il me semblait que la demi-heure qui nous restait s'était écoulée. Je m'efforçais de ne pas regarder le seau des latrines, histoire de ne pas donner d'idées à mes organes internes.

En même temps, il se passait de drôles de choses en moi. Je m'étais toujours imaginé dans le rôle du rebelle. En réalité, je n'étais qu'un pleurnichard qui piquait des colères et cassait pour blesser les autres avant qu'ils ne le blessent. Fichue humilité ! Elle produisait des effets vraiment bizarres. J'aurais dû me sentir écrasé

sous le poids de la honte, tel un misérable vermisseau. Curieusement, ce ne fut pas le cas.

Au contraire, je relevai la tête. Je souris même à la bêtise de ma folle jeunesse. Je venais de perdre mon identité (adieu, moi le renégat !) et pourtant je ne me sentais ni parano ni minable.

En vérité, j'avais éprouvé ces sentiments (honte, peine, paranoïa, insécurité) depuis ma plus tendre enfance. Maintenant que j'arrêtais de les étouffer, je pouvais commencer à essayer de m'en débarrasser. Ça ne me rendait pas parfait et ça ne changeait rien à mes actions passées. N'empêche, cette petite mise au point me permit d'affronter ma situation avec un peu plus de détermination.

J'étais un Smedry. Je ne savais toujours pas exactement ce que ça voulait dire, mais je commençais à me faire une idée. Je traversai la pièce et allai m'accroupir auprès de Bastille.

— Bastille, murmurai-je. Ça suffit. Il *faut* qu'on trouve un moyen de s'échapper.

Elle tourna vers moi un visage noyé de larmes. Incroyable. *Pourquoi pleurait-elle, elle ?*

— S'échapper ? répéta-t-elle. Impossible ! Cette cellule a été construite spécialement pour empêcher les gens comme toi et moi d'en sortir.

— Il y a forcément un moyen.

— J'ai échoué, gémit-elle.

— Bastille ! On n'a vraiment pas le temps !

— Oh ça va ! éclata-t-elle. Toi, tu es Oculateur depuis la naissance et à quoi ça t'a servi ? À rien ! Tu ne le savais même pas ! C'est pas juste...

Je marquai une pause, puis me passai une main sur le visage. Je n'avais pas remarqué... mes lunettes avaient disparu.

Évidemment, songeai-je. Ils ont pris mon blouson et les Verres qu'il contenait. Ils ont pris les lunettes de Sing et de Bastille. Bien sûr qu'ils ont aussi pris mes Verres d'Oculateur.

— Tu n'avais pas réalisé, hein ? continua la Crystalliotte avec amertume. Ils t'enlèvent ce que tu as de plus précieux, et tu ne t'en rends même pas compte.

— Je ne les porte que depuis ce matin, me défendis-je. Pour moi, c'était normal de me réveiller sans.

— « Normal de me réveiller sans », mima-t-elle, incrédule. Pourquoi es-tu Oculateur, Smedry ? Pourquoi toi ?

— Tous les Smedry sont Oculateurs, non ? Enfin, tous ceux de la lignée directe.

— La plupart, oui. Pas *tous*. Et il y a beaucoup d'Oculateurs qui ne sont pas de la famille.

— Ça, je m'en suis aperçu, coupai-je en regardant vers la pièce où Blackburn et Miss Fletcher étaient censés se trouver.

Puis je me retournai vers Bastille et l'observai attentivement. *Voilà, compris-je. Voilà ce qui m'échappait !*

— Tu voulais en être un, pas vrai ? Un Oculateur ?

— Occupe-toi de tes oignons, Smedry.

J'étais sûr d'avoir raison. Je continuai mon raisonnement :

— C'est pour ça que tu en connais un rayon sur les auras. Et c'est toi qui as identifié le Verre que Blackburn a utilisé pour nous neutraliser. Tu as dû pas mal étudier pour en savoir autant.

— Pour ce que ça nous a été utile... maugréa-t-elle. Les études, Smedry, ne changent rien à qui on est. J'ai toujours voulu être quelqu'un que je n'étais pas. Et le pire... tout le monde me soutenait. Ils me disaient : « Tu peux réaliser tes rêves, si tu y mets du tien. » Eh bien, devine quoi, Smedry. Ils mentaient. Il y a des choses qu'on ne peut pas changer, point barre.

Je ne bronchai pas.

— Tu peux étudier toute ta vie, tu ne deviendras jamais quelqu'un d'autre, résuma-t-elle. Je ne serai jamais un Oculateur. Je dois me contenter de mon lot, comme me le répétait ma mère. Apparemment, je suis douée dans ma partie.

— Ta partie ?

— Le combat, soupira-t-elle. Mais il semblerait que j'ai loupé ça aussi...

Mes chers lecteurs s'attendent sans doute à ce que la pauvre Bastille « tire une leçon » de son expérience d'ici la fin de ce volume. Ils s'imaginent qu'elle va vaincre sa rancœur et constater qu'elle n'aurait jamais dû désespérer.

Mes chers lecteurs ont lu trop de romans débiles dans lesquels les héros accomplissent des exploits qu'ils pensaient infaisables. Des livres poignants et profonds aussi sur des trains qui atteignent le

sommet d'une colline ou sur des petites filles qui triomphent grâce à leur seule détermination.

Bon. Soyons clairs. Bastille ne deviendra *jamais* un Oculateur. Question de génétique. On ne peut être Oculateur que si nos ancêtres l'étaient. Ceux de Bastille ne l'étaient pas.

Les gens font parfois des prouesses. Mais il y a des choses qui leur restent strictement impossibles. Moi, par exemple, malgré des années d'efforts, je n'ai jamais réussi à me transformer en Esquimau (la glace, pas le bonhomme). En revanche, je pourrais, si je le souhaitais, me rendre fou. (Naturellement, si je devenais gaga, je n'aurai aucun mal à me convaincre que je suis un Esquimau...) (Mais ce serait de la triche.)

Bref, s'il faut retenir une « leçon » du cas Bastille, la voici : le succès dépend souvent de notre capacité à distinguer l'impossible de l'improbable. Ou, pour faire simple, les crèmes glacées de la folie.

Des questions ?

J'aurais aimé trouver des mots de réconfort pour Bastille. Après tout, je venais de recevoir une révélation qui avait changé ma vie. Je devais bien pouvoir partager mon état de grâce. Hélas, elle n'était pas d'humeur à apprécier.

— Je n'ai pas besoin de ta pitié, Smedry, grogna-t-elle. Je vais très bien, merci. Et tu ne peux vraiment rien pour moi.

J'étais sur le point de répondre quand j'entendis une porte s'ouvrir. Miss Fletcher apparut dans le couloir.

— Bonjour, Smedry.

— Miss Fletcher, saluai-je. Ou Shasta. C'est quoi votre vrai nom ?

— Fletcher suffira, annonça-t-elle sur un ton qui se voulait amical.

Ce n'était pas très réussi.

— J'avais envie de bavarder...

Ben voyons.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Allons, Alcatraz. J'ai toujours veillé sur toi. Pourtant, tu m'as donné du fil à retordre ! Tu sais bien que j'agis dans ton intérêt.

— J'en doute un peu, Miss Fletcher.

Elle arqua un sourcil.

— Comment ? C'est tout ? s'étonna-t-elle. Je m'attendais à quelque chose de plus... cinglant, Smedry.

— J'ai changé, avouai-je. Je viens d'avoir une révélation qui a changé ma vie et je me suis promis de ne plus faire de remarques sarcastiques.

— Ah oui ?

— Oui, assurai-je.

Miss Fletcher inclina la tête, une drôle d'expression dans les yeux.

— Quoi ?

— Rien... Tu... me rappelles une vieille connaissance. Mais peu importe. L'heure est venue de conclure un marché.

— Un marché ?

Elle acquiesça et se pencha vers les barreaux.

— Nous voulons l'homme âgé qui est venu te chercher ce matin, déclara-t-elle. Le fou.

— Papi Smedry ?

Je jetai un œil vers Sing qui écoutait en silence. Il semblait content de me laisser me débrouiller en solo.

— Voilà, confirma la fausse assistante sociale. Dis-nous où il est et nous te laisserons partir.

— Me laisser partir ? Où ?

— Dehors, répondit-elle avec un geste de la main. Nous te trouverons une nouvelle famille d'accueil et tout redeviendra comme avant.

— Pas très tentant, commentai-je.

— Alcatraz, prévint Miss Fletcher, les Bibliothécaires te retiennent prisonnier et du sang d'Oculateur coule dans tes veines. Tu finiras en victime sacrificielle, si tu n'es pas prudent. À ta place, je me montrerais plus coopératif. Je suis sûrement ta seule alliée ici.

Je n'avais jamais entendu parler de sacrifices d'Oculateur, évidemment, et je décidai que ce n'était qu'une façon de parler.

Pauvre stupide Alcatraz !

— Si vous êtes ma seule alliée, rétorquai-je, alors je suis dans le pétrin.

— Pardon Alcatraz, intervint Sing. Je crois que tu étais un tout

petit peu sarcastique, là.

— Merci, Sing, lançai-je sans lâcher Miss Fletcher des yeux.

— Je peux obtenir ta libération, insista celle-ci. Ne me pousse pas à faire quelque chose que nous regretterions tous les deux. Je m'occupe de toi depuis de nombreuses années, n'est-ce pas ? Aie confiance.

Je m'occupe de toi depuis des années...

— Oui, convins-je, c'est vrai. Vous vous êtes « occupée » de moi. Chaque fois que des parents adoptifs m'abandonnaient, vous me disiez que j'étais nul. Comme si vous *vouliez* que je me sente rejeté et médiocre.

Je la regardai en face.

— J'ai raison, non ? Vous aviez peur que je prenne conscience de mon pouvoir et que je parvienne à le maîtriser. Vous aviez peur que je comprenne ce que signifie être un Smedry. C'est pour ça que vous me traitiez de cette façon. Il fallait que je me sente mal dans ma peau de sorte que j'« aie confiance » en vous, et pas en mon Talent.

Elle se détourna.

— Écoute, reprit-elle. Concluons notre marché. Je te libère et on oublie le passé pour l'instant.

— Et eux ? interrogeai-je en indiquant mes compagnons. Qu'est-ce qui va leur arriver si je m'en vais ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Je croisai les bras.

— Tu as réellement changé, admit Miss Fletcher. Et pas en mieux, à mon avis. Est-ce bien le garçon qui a incendié une cuisine pas plus tard qu'hier ? Depuis quand t'inquiètes-tu du sort de ton entourage ?

La réponse était « depuis environ cinq minutes », mais je n'avais pas l'intention de partager cette info avec elle.

— D'accord, acceptai-je. Procédons à un échange. Vous voulez savoir où est le vieux bonhomme ? Moi aussi, j'ai des petites questions pour vous. Répondez-y et je vous dirai tout.

— Parfait.

Professionnelle, comme toujours.

— Comment étiez-vous au courant que j'allais recevoir les Sables de Rashid ?

Elle eut un geste évasif.

— Tes parents te les avaient promis à ta naissance. C'est une coutume courante de laisser un bien en héritage à un nouveau-né et de le lui donner physiquement le jour de son treizième anniversaire. Personne n'ignorait que les grains étaient censés te parvenir hier, même si certains d'entre nous ont été légèrement surpris de les voir effectivement arriver. Nous n'en étions pas moins ravis.

— Vous connaissiez mes parents alors ?

— Bien sûr. Ils étaient mes professeurs. Je croyais qu'ils pouvaient m'aider à devenir Oculateur.

Je ricanai.

— Ha ! Ça ne s'apprend pas !

— Oui, certes, balbutia Miss Fletcher, un poil embarrassée. J'étais jeune.

— Vous étiez amis ?

— Je m'entendais mieux avec ton père que ta mère.

— Vous les avez tués ? lâchai-je, mâchoires crispées.

Elle éclata d'un rire terne, sans vie.

— Non, évidemment. J'ai l'air d'un assassin ?

— Vous avez envoyé un homme armé à mes trousses.

— C'était une erreur, avoua Miss Fletcher. Quant à tes parents, c'étaient naturellement des Smedry eux aussi et ils auraient été encore plus difficiles à éliminer que toi.

— Et Papi Smedry, vous lui voulez quoi ?

— Non, trancha-t-elle. J'ai répondu à assez de questions. À toi de respecter ta partie du contrat. Où est-il ?

Je souris.

— J'ai oublié.

— Mais... notre marché !

— J'ai menti, Miss Fletcher. Ça m'arrive à l'occasion.

Je vous avais prévenus. Révélation renversante ou pas, j'étais toujours un type pas très net.

Les yeux écarquillés, Miss Fletcher se mit à grommeler de façon incompréhensible. Je ne l'avais jamais vue en proie à une telle émotion.

— Assez ! aboya une nouvelle voix.

Une manche de costume sombre apparut dans le couloir et écarta la fausse assistante sociale. Blackburn vint se poster devant les barreaux.

— Dis-moi où est le vieux fou, gamin, ordonna-t-il sans hausser le ton.

Il me dévisagea, son monocle rougeoyant doucement. Même sans Verres d'Oculateur, je vous jure que je distinguais un petit nuage noir qui se dégageait de lui.

— Si tu refuses de coopérer, poursuivit le borgne, je saurai te faire parler.

Il sortit un autre lorgnon de sa poche. Celui-ci était teinté de vert et de noir.

— Voici un Verre Tourmenteur. Il me suffit de le pointer sur une partie de ton corps et de l'activer pour que tu ressenties une souffrance insoutenable. Tes muscles commenceront à se déchirer. Il est *probable* que cela ne te tuera pas ; toutefois, tu en viendras très vite à appeler le trépas de tous tes vœux.

Il chaussa le monocle.

— J'ai rencontré des victimes de ce joujou, ajouta-t-il. Paralysées à vie. Je les ai vues se briser les os à force de se tordre de douleur. Je les ai entendues hurler à la mort, leur martyre était tel qu'elles auraient préféré mourir plutôt que de l'endurer une seconde de plus. Cette perspective t'amuse ? Non ? Alors parle !

C'est marrant l'effet qu'un peu de leadership peut avoir sur quelqu'un. Un soupçon de responsabilité, une pincée de lucidité et j'étais prêt à me mesurer à un maître de l'Oculation Noire. Je serrai les dents, relevai le menton avec défi et le regardai droit dans les yeux.

Et bien sûr, je me pris le rayon de plein fouet. Un rayon d'agonie pure.

Ceci est censé être un roman pour les lecteurs de tous âges, donc je ne vais pas entrer dans les détails de ce que ça fait de recevoir un coup de Verre Tourmenteur. Essayez simplement de vous souvenir de votre pire blessure. La souffrance la plus atroce, la plus terrifiante. Maintenant, gardez-la dans un coin de votre esprit.

Ensuite, imaginez qu'un requin passe dans les parages et vous coupe en deux. C'était un peu comme ça. Sauf qu'il faut encore ajouter un gobage de grenades dégoupillées et une soirée à l'Opéra.

(Et n'allez pas me dire que je ne vous avais pas avertis pour les requins.)

La douleur finit par diminuer un peu. J'étais allongé par terre, mais je ne me rappelais pas être tombé. Sing était auprès de moi et Bastille s'approchait, le visage inquiet. Lentement, je sortais de l'enfer. Je tournai la tête et aperçus Blackburn, une ombre noire de l'autre côté de la grille.

Un discret rictus de plaisir tordait ses lèvres.

— Bien, mon garçon. À présent, dis-moi ce que je veux savoir.

Et j'aurais obéi. Ah il est beau, votre héros, chers lecteurs des Royaumes Libres ! Il n'en fallait pas beaucoup pour me briser ! Je n'avais jamais connu la souffrance ; je n'étais pas un soldat. Je n'étais qu'un gamin perdu sur un champ de bataille. Je lui aurais raconté tout ce qu'il voulait.

Cependant, je n'eus pas l'occasion de cracher le morceau. À cet instant précis, Papi Smedry fit son apparition dans le couloir menant à notre cellule. Il souriait d'un air béat.

— Oh, bonjour Blackburn ! lança-t-il.

Il m'adressa un petit signe. Il avait les poignets menottés et ne portait pas ses Verres d'Oculateur. Deux grands costauds en manteaux et lunettes noirs l'encadraient.

— Il semble qu'on m'ait capturé, annonça-t-il dans un tintement de chaînes. J'espère que je n'arrive pas trop tard !

Chapitre 13

Voici deux chapitres que nous sommes dans des oubliettes. Nous allons maintenant en entamer un troisième (dès que j'aurai terminé cette introduction) et nous n'avons toujours pas bougé.

C'est long, trois chapitres dans un livre. Voyez-vous, le temps dans un roman, ce n'est pas comme dans la vraie vie. Par exemple, l'auteur peut vous dire : « Et je passai quatorze années en prison, où je reçus une éducation de gentleman et découvris l'emplacement secret d'un trésor. » Bon, quatorze ans, ce n'est pas rien. Pourtant, en une phrase, c'est réglé. Donc, ça s'est passé très vite.

À l'inverse, trois chapitres, c'est très long. C'est plus que le temps que je suis resté chez mes parents adoptifs ou à la station-essence ; plus que la totalité de mon enfance (que je vous ai résumée en trois phrases maxi).

Pourquoi s'attarder autant dans cette cellule ? À ce moment-là, je me posais la même question. Il n'y a rien de pire que l'inactivité forcée et ça faisait trois chapitres entiers que j'y étais réduit. D'accord, j'avais eu une bonne petite révélation de derrière les fagots, mais ce moment était révolu. Au final, j'aurais *presque* préféré me retrouver ligoté sur un autel et sacrifié plutôt que d'être obligé de rester assis là les bras croisés tandis qu'on emmenait mon grand-père se faire torturer.

Car, voyez-vous, c'est ce qui avait eu lieu entre la fin du chapitre précédent et le début de celui-ci, dans cet intervalle si minuscule qu'il n'existe quasiment pas. Pendant ce vide, ce néant, Blackburn eut plusieurs rires cruels, puis embarqua Papi Smedry dans la salle des interrogatoires. Apparemment, l'Oculateur Noir était ravi à l'idée de tourmenter un Smedry en pleine possession de ses pouvoirs.

Et on le comprend.

— Revenez ! hurla Bastille en frappant le pot de chambre contre les barreaux.

(Heureusement, heureusement que je n'avais pas eu besoin de l'utiliser !)

— Revenez ici et battez-vous ! beugla-t-elle encore en cognant une dernière fois le seau pour évacuer sa rage.

Le récipient ne tint pas le coup et éclata en une bonne douzaine de morceaux.

— Au moins, murmura Sing, elle retrouve un peu de sa bonne humeur.

Super, songeai-je. Mes atroces souffrances avaient disparu pour l'essentiel. (J'appris plus tard que je n'avais été attaqué par le rayon du Verre Tourmenteur que durant trois secondes ; il en faut cinq pour causer des dommages irréversibles.)

Je compatissais avec Bastille. Je partageais un peu de sa fureur, même si je ne passais pas mes nerfs sur de pauvres ustensiles innocents. Plus je restais dans cette cellule, plus la honte de ma capitulation me cuisait. D'un autre côté, le simple souvenir de mes trois secondes d'agonie me faisait trembler comme une feuille.

Par-dessus le marché, mon grand-père (un homme que je connaissais à peine, mais à qui je m'étais déjà sincèrement attaché) était, en cet instant même, soumis au Verre Tourmenteur. Et pour lui, je le savais, la séance durerait bien plus longtemps.

Bastille ramassa des débris du seau et les jeta contre le mur du couloir.

— Ça ne nous aide pas, Bastille, remarquai-je.

— Ah non ? Et se lamenter assis par terre avec un air crétin, ça nous aide, ça ?

Je sentis le rouge me monter aux joues.

— Voyons, Bastille, intervint doucement Sing. Ne sois pas si injuste.

La Crystalliotte pesta dans sa barbe, puis se détourna en maugréant « Bla bla bla ». Sur quoi, elle donna un coup de pied rageur dans le tas de foin.

— C'est juste que... le vieux Smedry... c'est un imbécile, mais... quand je l'imagine dans cette salle de torture...

Elle shoota de nouveau dans la paille, qui s'envola en l'air, rebondit contre le plafond et lui retomba dessus. Dans d'autres circonstances, la scène aurait été comique.

— On s'inquiète tous pour lui, assura le Mokien.

— Vous ne comprenez pas, reprit la Crystalliotte en cueillant quelques brins perdus dans ses cheveux argentés. Je suis un Chevalier de Crystallia ! J'ai juré de protéger les Oculateurs des Royaumes Libres. Je suis assignée à sa protection. Je suis censée le

défendre et l'empêcher de finir dans ce genre de situations !

— Oui, mais...

— Non, Sing. *Tu ne comprends pas.* Leavenworth est un Smedry de la lignée pure, au Talent très perfectionné ; il est membre du Conseil oculatoire et l'ami personnel de douzaines de rois et de dirigeants. Pense aux secrets d'État qu'il connaît...

Sing plissa le front.

— Pourquoi crois-tu que le Conseil insiste pour qu'un Chevalier de Crystallia assure sa protection rapprochée *en permanence* ? Il se plaint que... il estime qu'il n'en a pas besoin. Le Conseil lui aurait cédé s'il n'y avait eu que sa vie en jeu. Il sait des choses, Sing. Des choses *importantes*. Voilà pourquoi mon rôle est de lui éviter les ennuis, pourquoi je dois faire de mon mieux pour le défendre.

Elle se laissa glisser contre le mur en soupirant.

— Et j'ai échoué dans ma mission.

C'est alors que je déballai l'une des plus grosses âneries de toute ma vie.

— Pourquoi toi ? S'il est si vital, pourquoi t'ont-ils choisie toi pour être son garde du corps ?

Non, ce n'était pas très délicat. Non, ça n'avancait pas nos affaires. Mais c'était sorti tout seul.

Et je suis sûr que vous vous posiez la même question.

Une colère noire déforma les traits de Bastille. Pourtant, elle ne broncha pas. Enfin, elle appuya la tête sur ses genoux avant de murmurer :

— Je ne sais pas. On ne me l'a jamais expliqué. J'avais à peine fini mon entraînement. On m'a envoyée quand même...

Un silence s'abattit sur notre prison.

Je me relevai enfin, m'approchai de la grille et m'agenouillai. *J'ai cassé des voitures, des cuisines et des poulets. J'ai détruit les maisons et les biens de ceux qui m'ont recueilli. J'ai brisé le cœur de ceux qui voulaient m'aimer. Je peux bien démolir les barreaux qui me retiennent prisonnier.*

Je tendis les bras, empoignai les barreaux, fermai les yeux et me concentrai. *Casse !* ordonnai-je. Des vagues de fluide me parcoururent les membres, me picotant comme une myriade de microchocs électriques, avant de s'abattre violemment sur le verre.

Sans résultat.

J'ouvris les yeux, frustré. La grille n'avait pas bougé d'un pouce ; elle était parfaitement intacte. Pas la moindre fissure. Agaçant. La serrure avait été façonnée dans le même matériau et je devinai que mon Talent n'aurait pas plus d'effet sur elle.

Permettez-moi de vous rappeler la « Leçon de l'esquimau » : le désir ne change pas le monde instantanément. Les romans vous embrouillent souvent sur ce point, car le monde serait un endroit rudement plus sympa si vouloir, c'était pouvoir.

Malheureusement, ceci est une histoire vraie, pas de la Fantasy. Vouloir sortir de prison ne suffisait pas.

Néanmoins, je souhaiterais ajouter une remarque à ce triste constat. La détermination, la vraie détermination est bien plus que le simple *désir* de voir quelque chose se réaliser. C'est ce désir *plus* la recherche d'une solution réalisable pour que ce vœu soit exaucé.

Et, réellement, c'est ce qui était en train de se passer dans la réalité.

J'abandonnai les barreaux et tournai mon attention vers les dalles qui couvraient le sol de nos oubliettes. C'étaient de gros blocs bien costauds, avec un joint de plâtre parfaitement lisse. Les barres y plongeaient directement.

Je souris, fermai de nouveau les yeux et focalisai toutes mes énergies. Je n'avais pas souvent utilisé mon Talent de façon aussi intentionnelle, mais il me semblait que je m'améliorais déjà. Une fois de plus, je produisis une décharge qui pénétra directement la pierre.

Le joint se craquela sans un bruit sous mes paumes. Je me concentrai davantage et envoyai une nouvelle rafale, plus puissante. On entendit un énorme *craac*. Je rouvris les yeux ; j'étais dans un champ de ruines. Sous mes genoux, les dalles avaient été pulvérisées, me noyant sous une couche de poussière et d'éclats de pierre.

Je restai scotché devant les dégâts. Je n'en attendais pas tant. Sing, l'air ahuri, se tenait debout près du cratère. Même Bastille avait arrêté de se lamenter sur son sort et regardait vers moi. Des failles lézardaient le sol jusqu'au fond de la cellule en une jolie toile d'araignée.

Il me disent que mon Talent est particulièrement puissant, songeai-je. Je me demande jusqu'où je peux le pousser avec un peu de volonté... Excité, je saisis la grille et tirai dessus dans l'espoir de la déloger des

débris.

Elle resta fermement en place.

— Tu croyais vraiment que ça allait marcher ? railla une voix enjouée.

Je me tournai vers le garde qui avait fini par s'approcher. Il était habillé comme un Bibliothécaire de base : gilet tricoté main franchement pas tendance, chemise rose boutonnée jusqu'au col et nœud papillon fuchsia. La panoplie complète, y compris les lunettes rafistolées à la bande adhésive.

La seule différence avec ledit Bibliothécaire de base, c'était que ce gars-là était gigantesque. Il était aussi grand que Sing et au moins deux fois plus musclé. On aurait pu penser qu'un super soldat haltérophile avait cassé la figure d'un pauvre ringard et que, pour une raison défiant l'imagination, il lui avait piqué ses fripes.

Notre geôlier fit claquer son poing gauche dans sa main droite, un grand sourire aux lèvres. Il portait une épée au côté et ses lunettes étaient noires comme celles de Bastille et du Mokien. Une fois de plus, je notai l'injustice qui voulait que les combattants aient droit à des lunettes de soleil, alors que moi j'écopais de verres roses ou jaunes.

D'ailleurs, je continue à trouver ça scandaleux.

— Les dalles sont là pour la déco, annonça le Bibliothécaire. La cage est entièrement constituée de Verre Renforcé. C'est un cube, en fait, dont un des côtés est une grille. Démolir la pierre ne te servira à rien. Tu penses bien qu'on a l'habitude de vos ruses, à vous autres Smedry.

Il est hors de portée, constatai-je, agacé. Mais... qu'a dit Papi Smedry quand j'ai détruit le pistolet du type ce matin ?

Cet homme m'avait menacé et mon Talent s'était déclenché tout seul pour me protéger.

À distance.

Je me baissai et ramassai des bouts de ce qui avait naguère été un seau. Le colosse renifla d'un air méprisant avant de s'éloigner pour regagner son poste. Sur quoi, je lançai un morceau de bois entre les barreaux et le heurtai en pleine tête. Il se retourna, perplexe. J'envoyai un deuxième projectile qui ricocha sur son front.

— Hé ! glapit-il.

Je recommençai, plus fort cette fois. Le garde ne put retenir un

tressaillement en voyant le missile passer à un cheveu de son œil.

— Alcatraz ? s'étrangla Sing. Tu es sûr que c'est bien judicieux ?

Bastille, quant à elle, se mit debout et s'approcha de la grille.

J'expédiai une quatrième salve.

— Arrête ! gronda le Bibliothécaire en levant les poings.

Au cinquième tir, je le touchai à la poitrine.

— D'accord, déclara-t-il en dégainant son épée. Que dis-tu de cela ?

Il donna un grand coup en avant, espérant sans doute m'obliger à reculer.

Bastille fut trop rapide pour lui. Elle saisit la lame et la tira à elle d'un geste sec, sans se faire la moindre égratignure. Le geôlier en perdit l'équilibre et, l'arme toujours à la main, vacilla en direction de la cellule.

Bastille bondit, passa un bras entre les barres et agrippa le gars par les cheveux. Puis, elle lui fracassa le crâne contre la grille.

L'épée tomba au sol, suivie une seconde plus tard par le corps inconscient du combattant. La Crystalliotte se baissa, lui attrapa le bras et le traîna vers elle. Enfin, elle lui fouilla les poches.

— Bien joué, Smedry, admit-elle.

— Euh... merci, balbutiai-je. Tu lui as réglé son compte, je crois.

Elle haussa les épaules.

— Ce n'est qu'une brute de Bibliothécaire, commenta-t-elle en extirpant une espèce de boule de cristal de la veste du garde.

— Il n'avait aucune chance face à un Chevalier de Crystallia, renchérit Sing. Oui, ton plan était très ingénieux, Alcatraz. Comment avais-tu deviné qu'il s'énervait et sortirait son épée de son fourreau ?

— En fait... avouai-je, je voulais juste qu'il me lance quelque chose dessus.

Bastille fronça les sourcils.

— Dans quel but ?

— Je pensais que mon Talent se mettrait en marche s'il essayait de me blesser.

Sing se frotta le menton.

— Tu aurais probablement cassé le projectile, mais... en quoi cela nous aurait-il aidés à nous échapper ?

Ah.

— Mon « plan » manquait un peu de finition...

Bastille plaça la sphère contre la serrure qui se débloqua immédiatement. La porte s'ouvrit d'elle-même.

— Quoi qu'il en soit, conclut-elle, nous sommes libres.

Elle me dévisagea un instant et je lus dans son regard du soulagement, et même de la gratitude. Ce n'était pas des excuses, mais venant de Bastille, c'était tout comme.

Elle franchit le seuil de la prison et se pencha sur le Bibliothécaire inerte. Elle lui retira ses lunettes, défit le scotch (qui apparemment n'était là que « pour la déco » lui aussi) et chaussa les Verres de Combat. Ensuite, elle traîna le bonhomme dans la cellule et, tandis que Sing et moi passions dans le couloir, elle le palpa brièvement. Après avoir récupéré un poignard et un portefeuille, elle nous rejoignit et referma la grille avec la boule de cristal.

Elle me sourit et me tendit la sphère.

— S'il te plaît...

Je lui rendis son sourire et posai un doigt sur le verre qui éclata en mille morceaux.

Bastille fouina dans le portefeuille pendant quelques secondes.

— Rien qui nous soit utile, décréta-t-elle. Sauf peut-être ça.

— Une carte de bibliothèque ? m'étonnai-je.

— Quoi d'autre ?

Je lui pris la carte des mains pour l'examiner.

— Hé ! appela Sing. Ils sont partis !

Il se tenait près de la porte donnant sur la pièce où Miss Fletcher et Blackburn avaient emmené Papi Smedry. En effet, la salle était vide. Par contre, elle contenait nos effets personnels, soigneusement alignés sur une table.

— Les Premiers Sables soient loués ! soupira Bastille en échangeant l'épée du garde contre son sac à main. J'avais peur de devoir me coltiner ces armes de bas étage. J'aurais presque préféré un fusil...

— Voilà qui n'est pas très gentil, la réprimanda le Mokien.

Il s'approcha de son sac de gym et en examina le contenu. Bastille enfila sa veste argentée et m'indiqua d'un geste un coin du bureau. Mes trois paires de lunettes étaient là, intactes. Je chaussai les Verres d'Oculateur avec impatience.

Naturellement, rien ne changea vraiment sous mes yeux. Et pourtant... Je n'étais pas encore exactement habitué à porter des lunettes, mais leur poids sur mon nez me rassura. J'empochai les deux autres paires sans attendre.

— Dépêchons-nous, dit Bastille.

Sing opina et vérifia le barillet d'un de ses revolvers. Il passa plusieurs pistolets-mitrailleurs dans sa ceinture de kimono, se harnacha de pas moins de quatre holsters et s'attacha le fusil de chasse dans le dos. On aurait dit une espèce de gros samouraï à la sauce Rambo.

— Et maintenant ?

— Maintenant, décida Bastille, on doit retrouver ton grand-père.

— Aucun problème.

Je rangeai mes Verres d'Oculateur et sortis les Traqueurs. Les empreintes de Blackburn avaient disparu, mais celles de Papi Smedry marquaient toujours le sol de leur blanc étincelant. Elles conduisaient à une deuxième porte, au fond de la pièce. Une fois dans le couloir, celles de Miss Fletcher prenaient une autre direction.

On s'occupera d'elle plus tard, songeai-je en indiquant le chemin à mes compagnons. Sing hissa son sac bourré de munitions sur l'épaule et on se mit en route au pas de course.

Et voici comment je parvins à m'échapper de ma première prison. On peut aller assez loin avec un peu de détermination, même si, parfois, il faut surtout compter sur une fille pour dégommer les gardes.

Chapitre 14

Oui, vous êtes très intelligents. Vous avez remarqué un problème.

Dans le dernier chapitre, Sing, Bastille et moi avons quitté notre prison et nous nous précipitions au secours de Papi Smedry. Sauf qu'évidemment celui-ci était entre les mains de l'homme même qui nous a capturés tous les trois.

Ce qui veut dire qu'on se retrouvait grosso modo à la case départ. Comment vos héros espéraient-ils vaincre un maître de l'art oculatoire, un individu sombre, puissant, qui possédait à lui seul autant d'expérience qu'eux tous réunis ? La réponse est simple.

Durant notre séjour dans les oubliettes, nous avons acquis une sagesse toute fraîche. Nous avons une meilleure compréhension du monde qui nous entourait et de la place que nous y occupions. Nous pénétrions davantage le...

Bon, d'accord. Pas un de nous ne prit le temps de réfléchir à ce que nous étions en train de faire. À notre décharge, nous étions un peu troublés à ce moment-là. Et puis il y avait deux Smedry dans l'équipe.

Ceci explique cela.

— Par ici, annonçai-je en désignant un autre corridor de style château fort.

Nous suivions les empreintes de mon grand-père au petit trot quand une idée me traversa l'esprit. (Non, pas le fait que nous courions après le gars qui nous avait si facilement emprisonnés. Une autre.)

— Ces couloirs me rappellent quelque chose.

— Ils se ressemblent tous ici, nota Bastille.

— Pas seulement, insistai-je. Cette fixation de lanterne ressemble à un melon.

— Oui, elles ont toutes l'aspect d'un fruit, reconnut la Crystalliotte.

— Et celle-là, dis-je, on l'a déjà vue.

— Tu crois qu'on tourne en rond ?

— Non, je pense qu'on est passés par ici quand on poursuivait Blackburn avant qu'il ne nous découvre. C'est à cause de ce lampion qu'on a discuté des mérites de l'électricité, ce qui signifie que...

Sing trébucha.

L'espace d'une seconde, je restai planté comme un idiot, puis je me jetai au sol. Le Mokien n'essaya même pas de garder l'équilibre ; il tomba comme une masse. Bastille plongea vers le plancher avec rage, comme si elle voulait y arriver la première. Nous atterrîmes ensemble, tel un groupe de martyrs morbides dans un champ de mines.

Il ne se passa rien.

— Alors ? demandai-je en regardant alentour.

— Pour moi, RAS, murmura Bastille. Sing ?

— Je crois que je me suis froissé quelque chose, maugréa mon cousin en se frottant le flanc. Un de ces revolvers m'est rentré dans le bidon.

Je grognai doucement.

— Estime-toi heureux que le coup ne soit pas parti ! Pourquoi as-tu trébuché ?

— Parce que mon pied a heurté un obstacle, expliqua-t-il. Généralement, c'est ainsi que ça fonctionne, Alcatraz.

— Mais il n'y a aucun obstacle dans ce couloir ! m'écriai-je. Le sol est on ne peut plus lisse.

Sing acquiesça.

— Il faut un vrai Talent pour trébucher comme moi.

— Ce qui nous ramène à ma question, repris-je. Pourquoi est-ce qu'on s'est étalés comme des andouilles ? Ce dallage n'est pas très confortable.

— Ils le sont rarement, soupira le Mokien.

— Chut ! chuchota Bastille, les yeux toujours rivés sur le corridor. J'ai cru entendre un bruit.

Silence. Enfin, Sing haussa les épaules.

— Parfois, je tombe parce que je tombe, rien de plus. Peut-être que...

Le mur explosa.

Explosa *vraiment*. Des blocs entiers fusèrent, accompagnés d'éclats

de pierre qui vinrent s'incruster dans la paroi derrière moi, juste au-dessus de ma tête. Avec un cri, je tentai de me protéger du déluge en faisant un bouclier de mes bras.

Quand j'osai jeter un œil vers feu le mur, je n'y trouvai qu'un vaste trou... et une silhouette mastoc qui commençait à apparaître dans le rideau de poussière.

— Un Animé ! hurla Bastille en se relevant à toute vitesse.

Je me mis debout dans un éboulement de cailloux. À l'évidence, la chose n'était pas humaine. Elle était difforme, avec des membres supérieurs beaucoup trop larges et beaucoup trop longs qui étaient comme plantés dans le buste dans une posture menaçante. En fait, le haut de son corps ressemblait à un gigantesque « M », sauf que je n'avais jamais rencontré de lettre aussi dangereuse.

L'air se clarifia enfin. La créature était d'un blanc blafard malgré les motifs gris et noir qui veinaient par endroits sa peau fripée. À bien y réfléchir, ça avait l'air d'être...

— Du papier ? m'étranglai-je. Ce truc est en boulettes de papier ?

Bastille m'empoigna par l'épaule en jurant et me propulsa dans le couloir.

— Fonce !

Il y avait tant d'urgence dans sa voix que j'obéis sans discuter. Sing m'imita et j'aperçus la Crystalliotte reculer lentement sans quitter l'Animé des yeux. Le monstre, lui, venait de franchir le mur effondré et avançait sur elle.

— Bastille !

— Allez, Alcatraz ! lança le Mokien. Les Animés de base sont déjà assez problématiques. Mais un Codexien... Ce sont les plus puissants du lot.

— Oui, mais Bastille ! insistai-je.

— Elle va nous rejoindre. Elle nous négocie juste un peu d'avance.

Je me laissai embarquer par mon cousin. Tout en dévalant le corridor, je continuai d'observer la Crystalliotte par-dessus mon épaule. Elle esquiva plusieurs attaques, puis, enfin, elle décampa.

Vite.

Vous autres Chutlandais n'avez sans doute jamais vu un Chevalier de Crystallia déployer ses capacités à leur maximum. Bastille et ses collègues passent des années dans leur cité royaume à s'entraîner, à

se préparer physiquement, à se lier avec leur épée, à apprendre le maniement des Verres de Combat, avant qu'on leur implante un certain cristal magique. (Sauf que, une fois de plus, dans les Royaumes Libres on considère ça comme de la technologie, pas de la magie.) Seuls les meilleurs disciples reçoivent le titre de Chevalier. Aujourd'hui encore, Bastille détient le record du plus jeune apprenti à se faire adouber.

Tout ça pour dire que, quand un Crystalliotte veut courir, il *court*. Bastille s'élança derrière nous à une vitesse qui aurait déprimé un champion olympique de sprint.

Soudain, Sing stoppa net en beuglant. Dommage pour ma pomme, parce que j'étais sur ses talons et, quand je me retournai pour voir ce qui se passait devant moi, je fus accueilli par une muraille de postérieur mokien. Sing n'était pas un Crystalliotte, mais, entre sa corpulence et ses Verres de Combat, il parvint à garder l'équilibre malgré la violence du choc. Moi, je rebondis comme une balle de ping-pong et m'étais encore un coup sur le sol.

— Sing ? Qu'est-ce qui... ?

L'anthropologue tira de sa ceinture une paire de pistolets. Ensuite, avec le style d'un type qui a visionné trop de films d'action, il se mit à mitrailler je ne sais quoi droit devant lui. Je fis un roulé-boulé et découvris un deuxième Animé (lui aussi en boulettes de papier) qui s'approchait à pas lourds.

Les rafales de Sing eurent un effet très limité sur la créature. Des bouts de papier voletaient dans toutes les directions dès qu'une balle transperçait la bestiole. Chaque impact semblait la ralentir un peu, mais elle ne s'arrêtait pas pour autant.

Bastille me rattrapa.

— Mille millions de tessons ! jura-t-elle.

Derrière nous, le premier Animé n'était plus très loin.

— Tu as intérêt à faire quelque chose et vite, Smedry ! siffla la Crystalliotte en saisissant son sac à main. Je ne suis pas sûre de pouvoir m'occuper seule des deux à la fois.

Sur quoi, elle fouilla dans sa besace et en ressortit une énorme épée de cristal, avant de balancer le sac vide sur le côté.

J'hallucinai. Oui, c'était bien ça, une vraie épée. L'arme était presque aussi grande que Bastille ; elle luisait à la lumière des lanternes et inondait les alentours d'une myriade d'arcs-en-ciel.

Naturellement, le sac à main était trop petit pour contenir un

objet aussi long. Cela dit, si c'est cet épisode qui vous empêche de poursuivre votre lecture, alors vous avez clairement besoin d'une thérapie. Je connais un très bon psychologue, si vous voulez. Évidemment, il est sous le contrôle des Bibliothécaires. Ils le sont tous.

Bastille bondit vers l'Animé. La créature décocha un crochet du droit que la Crystalliotte évita de justesse en se plaquant au sol. Elle se retourna et fendit l'air de sa lame chatoyante. Pas que l'air, d'ailleurs : le bras du monstre s'écroula par terre une demi-seconde plus tard.

Les boulettes qui le formaient se déplièrent, les feuilles partirent dans tous les sens, comme les pages d'un livre dont on arrache soudainement la reliure. Ça n'avait pas l'air d'embêter l'Animé de se retrouver manchot. Je compris bientôt pourquoi. Des liasses de papier situées au niveau de son épaule jaillirent vers l'extérieur pour créer un nouveau membre.

Je finis par sortir de ma torpeur et me relever, tandis que Sing dégainait deux pistolets-mitrailleurs. Il s'agenouilla, visa et un bruit de canonnade emplît la pièce. Dans un tourbillon de papier, le deuxième Animé marqua une pause, le temps d'encaisser le coup. La créature vacilla, puis, malgré la pluie de projectiles, reprit son avancée.

— Alcatraz ! hurla Sing. Fais quelque chose !

Je me précipitai vers le mur et m'emparai d'un lampion. (L'applique en forme de melon ne résista pas longtemps à mon Talent.) Je pivotai et jetai ma torche sur le monstre au moment même où Sing arrivait à bout de munitions.

La lanterne percuta le Codexien, rebondit, tomba par terre. La bestiole ne s'enflamma pas.

— Pas comme ça ! brailla le Mokien en rechargeant ses armes. Personne n'irait construire un Animé en papier sans le rendre résistant à un petit feu de rien du tout !

Il arrosa d'une nouvelle rafale la créature. Cette dernière ralentit, mais poursuivit son inexorable marche.

Bon. Si vous écrivez une histoire du genre de celle-ci, retenez bien ceci : n'interrompez jamais une bonne scène d'action avec des explications inutiles. Je l'ai fait une fois, au chapitre 14 d'un récit particulièrement palpitant, et je le regrette encore aujourd'hui.

D'autre part, si un monstre entièrement créé à partir de romans à l'eau de rose vous attaque, observez mon exemple : sortez vos

Verres Boutefeu de votre poche.

Il résiste à un petit feu de rien du tout, hein ? songeai-je en ouvrant l'étui en velours. *Et un grand feu alors ?*

J'extirpai prestement mes lunettes de leur pochette. Malheureusement, je manquais toujours de doigté et j'étais trop puissant pour mon bien. Les Verres s'activèrent dès que je les touchai.

Ils se mirent à rougeoyer dangereusement.

— Gak ! glapis-je.

Je tentai de retourner les lunettes, mais, dans ma précipitation, elles firent un double salto et, au final, pointèrent dans ma direction.

À cet instant, mon Talent, agissant proactivement, brisa la monture des Verres Boutefeu. Ceux-ci chutèrent, le premier éclata en heurtant le sol, tandis que le deuxième roulait un moment avant de s'immobiliser sur une dalle. Le rayon laser se déversa... sur le plancher.

— Alcatraz ! gémit Sing, désespéré, les pistolets-mitrailleurs de nouveau à sec.

Il s'en débarrassa et attrapa le fusil de chasse qu'il s'était attaché entre les omoplates. Il tira. Il y eut un gros *boum* et le buste de l'Animé explosa en une tonne de confettis.

La créature chancela et faillit même tomber sous la deuxième attaque du Mokien. Mais elle se remit bientôt d'aplomb et repartit de plus belle.

Je tendis la main vers le Verre Boutefeu intact. Impossible. Le Verre chauffait les pierres alentour, de sorte que je ne pouvais pas m'approcher.

Je me retournai juste à temps pour voir Bastille planter son épée de cristal dans la poitrine de son adversaire de papier. Le monstre balaya la Crystalliotte d'un revers de ses bras difformes, comme une vulgaire mouche. La lame lui resta plantée dans le corps, inutile, et Bastille s'écrasa contre un mur.

— Bastille !

Elle ne bougeait plus. La créature se pencha sur elle.

Je me tue à vous expliquer que je ne suis pas quelqu'un de très courageux. Néanmoins, d'après ma longue expérience, se montrer brave, c'est un peu comme dire une ânerie.

Ça sort souvent tout seul.

Je chargeai la bestiole. Cette dernière se détourna de la Crystalliotte et me fit face, un bras en l'air, prête à m'écrabouiller. Sans trop savoir comment, je réussis à esquiver le coup. Je m'emparai de l'épée qui lui transperçait le torse et tirai jusqu'à ce qu'elle soit libre. Ou plutôt, jusqu'à ce que la poignée soit libre.

Basculant en arrière, je brandis la garde vers le Codexien avant de me rendre compte que la lame était toujours enfoncée dans son poitrail. En même temps, j'entendis un petit *clic* révélateur : le fusil de Sing était arrivé à court de cartouches.

Je baissai la main, les yeux scotchés sur la garde. Mon Talent (imprévisible, comme d'hab') avait cassé l'épée. Je restai là un moment, trop longtemps, c'est sûr, étant donné les circonstances. Je serrai le poing autour du pommeau.

Et puis la colère me monta au nez.

Toute ma vie, j'avais été à la merci de mon Talent. J'avais fait semblant de m'en fichir complètement, je m'étais persuadé que c'était moi qui le commandais et non l'inverse... Du vent ! Je m'étais volontairement aliéné mes familles d'accueil parce que je savais pertinemment que, tôt ou tard, mon Talent s'en chargerait pour moi. Malgré moi.

C'était lui le chef. Il définissait mon identité. Je ne pouvais pas être moi-même (qui que ce soit) parce que j'étais trop occupé à démolir les alentours et à en subir les conséquences.

Papi Smedry et compagnie appelaient mon Talent une bénédiction. Je n'étais vraiment pas convaincu. Même depuis le début de l'infiltration, il n'avait été utile que par accident. Sans maîtrise, la puissance n'est rien.

L'Animé avança. Je le dévisageai, les dents serrées. Je raffermis mon étreinte sur les débris d'épée.

Je n'ai pas demandé à être ici, pensai-je. Je n'ai rien demandé du tout ! C'est Bastille qui voulait être un Oculateur... moi je ne voulais qu'une chose.

Être normal !

La garde se décomposa entre mes mains. L'acier assemblé avec tant de patience et de précaution se sépara et tomba par terre avec un tintement métallique.

— Tu veux de la casse ? hurlai-je au Codexien. Tu veux de la destruction ?

Le monstre chercha à me dégommer d'un coup de poing. Je m'accroupis en criant et plaquai ma paume contre le sol. Une montée de fluide m'électrisa, se concentrant dans ma poitrine, puis déferlant le long de mon bras. Le courant avait atteint une force inouïe.

Le dallage se fendit. Ou plutôt se déchiqueta. J'aurais bien dit « explosa », mais je l'ai déjà utilisé plus haut.

Les blocs de pierre tremblèrent violemment, se soulevèrent en vagues énormes. La créature vacilla. Ensuite, les vagues s'affaissèrent et le raz-de-marée dévala à l'étage en dessous, aplatissant sous son poids d'énormes bibliothèques. Le monstre de papier fut emporté. Il toucha terre avec un bruit de verre cassé et ne se releva pas.

Je pirouettai sur moi-même, abandonnant au passage les derniers morceaux d'épée. Sing était en train de recharger le fusil de chasse. Je l'ignorai et fonçai vers le deuxième Animé. Celui-ci, me voyant poser une main au sol, bondit de côté, hors d'atteinte. Apparemment, il était assez intelligent pour comprendre ce qui venait d'arriver à son copain.

Je tendis le bras vers le haut et plantai mon poing dans la poitrine de la créature toujours en l'air. Je lâchai mon Talent. Je ressentis instantanément une secousse bizarre, comme quand on donne un grand coup de batte de base-ball dans quelque chose de dur. Je tombai à la renverse, une douleur insupportable m'irradiant le bras.

Le Codexien atterrit tant bien que mal sur ses deux pieds. Il resta debout un moment façon château branlant. Puis il entra en éruption, crachant un immense jet de confettis.

Je restai assis là, complètement ahuri. Enfin, je soulevai mon bras endolori ; je grimaçai sous l'effort. Le couloir était plein de papiers voletant autour de nous.

— Woah ! s'exclama Sing.

Il se leva et examina le trou béant que j'avais percé dans le dallage.

— Woah !

— Je ne l'ai pas exactement... fait exprès, expliquai-je. J'ai juste laissé agir le fluide, et voilà ce que ça a donné.

— Peu importe, déclara le Mokien en posant le fusil sur son épaule. Moi, ça me convient.

Je me remis difficilement en position verticale et secouai le bras avec précaution. Au moins, il n'avait pas l'air fracturé.

— Bastille, appelai-je en m'approchant de la Crystalliotte.

Celle-ci, heureusement, bougeait. Elle s'assit en grognant. Sa veste était... fracassée. Comme le pare-brise d'une voiture qui aurait percuté un pingouin géant.

Fichus pingouins géants.

Je voulus l'aider à se redresser, mais elle refusa d'un geste énervé. Elle inspecta les éclats en toile d'araignée qui émaillaient son vêtement en chancelant un peu.

— Bon... elle ne vaut plus rien maintenant...

— Elle t'a sûrement sauvé la vie, Bastille, remarqua Sing.

Elle haussa les épaules et jeta le veston, qui cliqueta sur le dallage comme du verre brisé.

— Ta veste est en verre ? m'étonnai-je.

— Bien sûr. Du Verre de Défense. Pas la tienne ?

— Ben... non, avouai-je.

— Alors pourquoi porter un truc aussi immonde ? demanda-t-elle tout en contournant le gouffre que je venais de créer. C'est ton œuvre ? ajouta-t-elle en désignant le sol.

J'acquiesçai.

— Et... c'est mon épée là en bas, au milieu des bouquins ? En miettes ?

— J'en ai bien peur...

— Merveilleux, grommela-t-elle.

— J'essayais de t'éviter une mort atroce, Bastille, observai-je. Ce que j'ai fait, si tu veux bien prendre la peine de le noter.

— Ouais, ben la prochaine fois, essaie de ne pas anéantir la moitié de la baraque.

De rien, songeai-je. Mais je décelai le début d'un soupçon de sourire sur ses lèvres...

Chapitre 15

Mariol.

D'après mon expérience, la majorité de nos problèmes dans la vie viennent d'un manque d'information. La plupart des gens n'ont pas connaissance de l'ensemble des éléments dont ils ont besoin. Certains préfèrent ignorer la vérité ; d'autres ne la comprennent jamais.

Quand deux amis se disputent, c'est généralement parce qu'ils n'ont pas accès à leurs sentiments respectifs. Les Chutlandais ne savent pas que les Bibliothécaires contrôlent leurs gouvernements : manque d'information. Les chalands qui passent devant ce livre sans l'acheter ne savent pas à quel point il est merveilleux, palpitant et utile : manque d'information.

Prenez, par exemple, le premier mot de ce chapitre. Vous n'aviez pas toutes les données en main lorsque vous l'avez lu. Vous vous êtes sans doute imaginé que je vous insultais. Erreur. Mariol est en fait un petit village d'Auvergne. C'est un endroit où il fait bon vivre si vous haïssez les Bibliothécaires, car la rébellion clandestine y est très bien organisée.

L'information. Les commentaires de Bastille et compagnie décrivant les armes à feu comme des objets « primitifs » ont peut-être offensé mes lecteurs chutlandais. Ou alors vous avez pensé que c'était de l'humour. Dans les deux cas, vous devriez réviser votre jugement.

Il y a plusieurs siècles que l'on a dépassé le stade des pistolets et autres fusils dans les Royaumes Libres. Ces équipements n'étaient plus pratiques et ce pour plusieurs raisons (certaines apparaissent clairement dans ce récit, je crois). Les Talents des Smedry et les dons des Oculateurs (et ce ne sont pas les seuls pouvoirs étranges que l'on rencontre dans cette partie du monde) fonctionnent au maximum de leur potentiel sur des objets constitués de nombreuses pièces mobiles ou de circuits fragiles. C'est pourquoi pointer un bazooka sur un Smedry ou sur quelqu'un ayant le même genre d'aptitudes s'avère souvent une mauvaise idée.

(C'est une bête question de probabilité : plus il y a d'éléments cassables, plus il y aura bientôt d'éléments cassés. Mon ordinateur, quand j'en utilisais encore un, était constamment au bord de la

désintégration. Mon crayon, par contre, n'a toujours pas le moindre virus.)

Et donc, de nombreux soldats et combattants de cette planète ont abandonné les armes à feu au profit d'un arsenal construit à partir de Sables oculatoires ou basé sur la technologie silimatique. Il est rare qu'ils les associent à leurs homologues antiques (dans les Royaumes Libres, on n'avait guère atteint le stade du mousquet avant d'adopter un arsenal sableux) ; du coup, ils estiment que nos mitraillettes, etc., sont arriérées. Mettez-vous à leur place et vous verrez que ça tient debout.

Et si vous ne voulez pas vous y mettre, eh bien... vous êtes peut-être effectivement un mariol. Où que vous habitiez.

— Sing ! aboya Bastille. Laisse tomber ces engins primitifs ! Ils font un tel boucan que la moitié de la bibli a dû nous entendre !

— N'empêche qu'ils sont efficaces, se défendit le Mokien en remplaçant les chargeurs de deux de ses pistolets. J'ai pu retenir l'Animé assez longtemps pour qu'Alcatraz lui règle son compte. Il ne me semble pas que ton épée en ait fait autant.

La Crystalliotte grommela dans sa barbe, puis se tut, l'air perplexe.

— Quelle chaleur ! s'exclama-t-elle.

J'étouffai un juron et me retournai du côté des dalles fumantes qui entouraient le Verre Boutefeu. Le sol menaçait sérieusement de fondre.

— Quand je pense que le vieux Smedry t'a confié des Verres Boutefeu... soupira Bastille d'un air incrédule. C'est comme...

— ... donner un bazooka à un gamin de quatre ans ? complétai-je. C'est l'effet que ça me fait à moi aussi chaque fois que je les manipule.

Je m'approchai autant que possible du lorgnon.

— Mais arrête-le enfin ! Vite ! Si les Bibliothécaires n'ont pas remarqué le raffut de Sing, utiliser un Verre aussi puissant va forcément attirer leur attention, y compris celle de Blackburn. Plus tu le laisses activé, plus il va faire de bruit.

Cette histoire de volume sonore n'est probablement pas très claire pour des non-Oculateurs. Après tout, aucun son ne sortait du Verre. Pourtant, tandis que je cherchais un moyen de le désactiver, je réalisai que *je le sentais*. Même si je n'avais découvert mes pouvoirs oculatoires que depuis peu, je commençais à en avoir assez conscience pour *éprouver* la présence d'un Verre en action près de

moi.

Bref, je savais que Bastille avait raison. Il fallait éteindre ce Verre sans perdre de temps.

— Sing, passe-moi ce fusil, s'il te plaît.

Le Mokien s'exécuta à contrecœur. Dès que je touchai l'arme, le canon se détacha, mais j'avais prévu le coup. J'attrapai le tube d'acier au vol et m'en servis pour retourner le Verre comme une crêpe. Celui-ci était convexe et je venais de pointer son côté bombé vers le haut, si bien qu'on aurait dit un œil sortant du sol. Un œil qui lançait un rayon de lumière ultrachaud vers le plafond.

Toujours aidé du canon, je fis glisser le Verre sur les dalles incandescentes, puis tendis le bras avec précaution. Je serrai les dents, certain de me brûler les doigts, et touchai le bord du Verre.

Incroyable mais vrai, il n'était même pas tiède. (Heureusement d'ailleurs ; autrement, ce serait difficile de garder les lunettes sur le nez tout en utilisant le Verre.) À mon contact, le laser s'éteignit. Je reculai d'un pas. Le couloir paraissait froid et sombre maintenant.

— Mon fusil ! gémit mon cousin en récupérant le canon. C'était un objet d'époque !

Voilà ce qui arrive avec moi, Sing, songeai-je tristement. Je casse ce à quoi tu tiens. Et ce n'est pas toujours volontaire.

— Oh, allez, Sing, coupa Bastille. Moi, j'ai perdu mon épée. Tu n'as pas la moindre idée du pétrin dans lequel je suis ! J'étais déjà liée à cette fichue lame. Je vais devoir recommencer le processus depuis le début. Si j'y suis autorisée ! En comparaison, ton joujou, ce n'est rien.

Sing soupira, mais acquiesça de la tête. Bastille fouilla dans son sac et en extirpa un imposant couteau cristallin. Vous avez peut-être remarqué le lien entre le nom « Crystalliotte » et l'équipement de Bastille, entièrement fait de cristal. Il s'agit d'une pure coïncidence. En vendardi, « Crystalliotte » signifie « ronchon » et la plupart des chevaliers le sont. Et d'ailleurs...

Non, je plaisante. Les Crystalliottes sont des Crystalliottes parce qu'ils utilisent des armes en cristal et qu'ils habitent dans un grand château (Crystallia, que c'est original) construit avec... vous l'avez deviné, des cristaux. C'est clair comme ça ? Limpide ? Cristallin ?

Hum hum.

— Je suis à court de munitions pour les pistolets-mitrailleurs

aussi, constata Sing en inspectant son sac. Je suppose qu'on devra se contenter de l'artillerie légère.

Je m'agenouillai et tendis timidement la main vers le Verre Boutefeu. L'objectif était de le ramasser sans le remettre en marche. Il commença immédiatement à rougeoier. La barbe ! Je le touchai de nouveau. La lueur rouge disparut.

— Essaie de faire l'âne, conseilla Bastille.

— Pardon ?

— Pense à des trucs idiots ou ne pense pas du tout. Les Verres réagissent à l'information et à l'intelligence. C'est pour ça qu'ils sont plus faciles à manier en l'absence de l'une et de l'autre.

Mmmh. Sourcils froncés, je regardai le Verre en m'efforçant d'être... bête. Vous voudrez bien noter au passage que c'est un poil plus difficile qu'on pourrait l'imaginer. Surtout pour quelqu'un comme moi, quelqu'un qui sait se montrer (je vous l'ai déjà dit ?) plutôt malin.

D'abord, cé contre-natur chézun être rassionel d'esséyé de se convinkr kil è plu stupid kil kroi. En pluss, cé dur de pansé a rien ken on vouzen a doné lordr. Seul lé plus gran jénies peuv imité la bétiz avek ten de suxè.

Mé cé feuzabl.

Je fermai les yeux et tentai de me vider l'esprit. Ensuite, je saisis le Verre, qui se mit immédiatement à briller. Je le tapotai de nouveau avant que le rayon ne se déclenche.

— On devrait peut-être laisser tomber, proposa Sing. Avant de se faire repérer.

— Trop tard ! annonça Bastille.

Un groupe de Bibliothécaires en manteaux noirs était apparu au fond du corridor. Ils avaient l'air assez tendus. La Crystalliotte avait sûrement vu juste : la canonnade n'était pas passée inaperçue.

Bastille les observa à travers ses lunettes de soleil, puis leva son poignard, prête à le lancer.

— Non ! m'écriai-je. Attends !

Elle obéit. Les Bibliothécaires se dispersèrent, certains rebroussèrent chemin.

— Pourquoi tu m'as arrêtée ?

— Ces gars-là ne sont pas des monstres de papier, expliquai-je. Ce

sont des êtres humains et ils ne sont pas armés. On ne peut pas les tuer comme ça !

— Nous sommes en guerre, Alcatraz ! « Ces gars-là » sont nos ennemis. Et ils vont filer prévenir Blackburn.

Je haussai les épaules.

— Ça ne me plaisait pas. Et puis, ils étaient trop nombreux pour que tu les élimines d'un coup. Notre évasion n'est plus un secret, tant pis.

Bastille émit un petit grognement, mais ne discuta pas. Quant à moi, je n'avais plus le temps de faire l'andouille, alors je saisis le Verre Boutefeu, ignorai le début de rayonnement et le fourrai dans l'étui en velours en quatrième vitesse. Ensuite, je lui donnai un léger coup du bout du doigt pour l'éteindre, avant de fermer la pochette et de la ranger dans mon blouson.

— On est partis, déclarai-je.

La Crystalliotte opina. Sing s'était approché de la pile de papier qui avait jadis constitué un des Codexiens.

— Alcatraz, appela-t-il. Tu devrais venir voir.

— Quoi ?

J'eus vite ma réponse. Le Mokien avait trouvé, au milieu de la masse informe, une partie de l'Animé qui était encore... euh... animée.

La créature se redressa et Sing la mit en joue. Elle était beaucoup plus petite à présent et ressemblait davantage à un humain. Sauf qu'elle était toujours faite de feuilles roulées en boule. En la regardant de plus près, je remarquai ses petits yeux vitreux en bouton de bottine.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je à Sing.

— Aucune idée, admit-il. Naturellement, je ne sais pas grand-chose sur l'Animation. C'est de l'Oculation Noire.

— Pourquoi ?

J'examinai le bonhomme en papier avec méfiance.

— Donner la vie à un objet inanimé de cette façon est un acte maléfique, intervint Bastille. Pour y parvenir, l'Oculateur doit abandonner une partie de sa propre humanité et l'injecter dans du Verre d'Animation. C'est en cette matière que sont les yeux de ce Codexien. Tire, Sing. Si tu le touches à l'œil, tu as une chance de

l'abattre.

La bestiole inclina la tête d'un air interrogateur.

Je me tournai vers Bastille.

— Ça veut dire quoi « abandonner une partie de sa propre humanité » ?

— L'Oculateur laisse le Verre absorber plein de choses, expliqua-t-elle.

— Des choses ? C'est précis !

Elle se crispa.

— Des choses humaines, Alcatraz, reprit-elle en fixant la bestiole. Des choses comme la capacité d'aimer, de protéger autrui, d'éprouver de la compassion. Chaque fois qu'un Oculateur crée un Animé, il devient un peu moins humain. Ou du moins, il ressemble un peu moins au genre d'humain que toi ou moi avons envie de fréquenter.

Sing approuva.

— La plupart des Oculateurs Noirs trouvent la transformation bénéfique, ajouta le Mokien.

Sans détourner le canon de son fusil du Codexien, Sing se baissa pour attraper un morceau de papier.

— On pourrait imaginer, continua-t-il, que les bons sentiments dont se défait l'Oculateur Noir permettent de façonner une créature bonne. Mais cela ne marche pas ainsi. Dans le processus, ces émotions sont déformées et le résultat est un monstre qui possède juste assez d'humanité pour vivre, mais pas pour fonctionner vraiment.

Je pris le fragment de feuille que me tendait mon cousin. Le texte était lisible, visiblement de la prose. Je lus le titre courant en haut de la page : *Le Feu passionné de la passion enflammée.*

— On peut construire un Animé à partir de n'importe quoi, poursuivit Sing. Le plus efficace, ce sont les substances qui absorbent un maximum de sensations. C'est pourquoi les Oculateurs Noirs utilisent le plus souvent des romans à l'eau de rose, car le sujet choisi détermine le caractère de la créature.

— Les bouquins fleur bleue produisent des Animés très violents, ajouta Bastille. Mais plutôt limités niveau jugeote.

— On se demande pourquoi... raillai-je en lâchant le bout de

papier.

Ils abandonnent leur propre humanité... Et mon grand-père était entre les griffes d'un de ces barbares !

— Allez ! déclarai-je en me relevant. On a perdu assez de temps.

— Et lui ? demanda Sing en désignant le Codexien.

Ce dernier me regarda avec un air confus.

Je l'ai brisé, songeai-je. Je croyais l'avoir tué, mais mon Talent ne fonctionne pas comme ça. Je ne détruis pas, pas quand mon Talent est à son paroxysme. Je casse et je transforme.

— Laisse-le, ordonnai-je.

Le Mokien marqua sa surprise.

— Les coups de feu, ça suffit pour aujourd'hui, dis-je. On y va.

Il ne discuta pas et se mit en route, tandis que Bastille nous doublait pour vérifier que la voie était libre. Je me dépêchai d'échanger mes Verres d'Oculateur pour les Traqueurs et constatai avec soulagement que les empreintes de Papi Smedry n'avaient pas disparu.

Je ne pensais pas si bien le connaître.

Je rejoignis les autres au croisement et indiquai le corridor de droite.

— Papi est passé par là.

— Comme les Bibliothécaires que tu as voulu que j'épargne, nota Bastille.

J'opinaï, puis, pivotant sur moi-même, déclarai :

— Miss Fletcher est partie dans l'autre direction.

— Elle s'est séparée de Blackburn et du vieux bonhomme ?

— Non, répondis-je. Elle ne les a pas accompagnés du tout, je l'ai remarqué en quittant les oubliettes. Ce qui signifie que les traces que je vois maintenant sont celles qu'on a suivies tout à l'heure, avant de se faire capturer. Je vous avais bien dit qu'on était revenus à notre point de départ.

La Crystalliotte plissa le front.

— Tu la connais si bien que ça, cette Miss Fletcher ? demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— Il y a des heures qu'elle a traversé ce couloir, insista-t-elle. Ça m'étonne que ses empreintes brillent encore.

Je hochai la tête, d'accord avec Bastille, et c'est alors que je découvris une autre bizarrerie.

(Au cas où vous n'auriez pas fait attention, vous vous trouvez dans le chapitre où nos héros découvrent des bizarreries. Rien à voir avec le reste du bouquin, où il était question de découvrir des choses normales.)

À bien y réfléchir, l'anomalie que je venais de repérer n'était pas si étrange que ça. Il s'agissait de l'applique que j'avais arrachée pour lancer la torche sur l'Animé.

Elle n'était même pas particulièrement extraordinaire, si ce n'est qu'elle était en forme de melon, comme je l'ai dit plus haut. Pour autant que je le sache, les supports de lanternes en forme de melon étaient la dernière mode dans les bibliothèques. Pourtant, celle-ci me rappela quelque chose. *Melon, papier tourbillon esquivé le bâton.*

Je regardai derrière moi : le mur en ruines, le dallage défoncé et les tonnes de confettis flottant dans le courant d'air.

Ce n'est sûrement rien, décidai-je.

Vous, mes chers lecteurs, avez plus de bon sens.

Chapitre 16

Si vous êtes comme moi (intelligent, fan de fromage de chèvre et beau à tomber par terre), vous avez sans doute lu pas mal de livres. Et, au cours de vos lectures, vous avez probablement estimé que vous étiez plus malins que les personnages.

Vous vous faites des idées.

J'ai déjà évoqué l'effet d'annonce. Toutefois, ce n'est pas la seule raison qui explique que vous vous *croyiez* plus futés que les héros.

D'abord, vous êtes sûrement installés dans un endroit confortable et sans danger. Qu'il s'agisse d'une salle de classe, de votre chambre, votre aquarium ou même d'une bibliothèque (choix peu judicieux, mais on ne va pas revenir là-dessus), vous n'avez pas à vous soucier de monstrueux Animés, de soldats en armes ou de Gaks paillaphobes. Par conséquent, vous pouvez observer les événements d'un œil serein et impartial. Dans de telles conditions, la critique est aisée.

Par ailleurs, vous avez la chance de découvrir cette histoire dans un livre. C'est un récit complet, que vous explorez à votre rythme. Vous avez la possibilité de revenir en arrière et de relire un passage ou deux (ce que vous avez forcément fait plusieurs fois, vu la merveilleuse prose contenue dans ces pages). Vous pouvez même survoler les derniers chapitres et aller directement au paragraphe final. Mais sachez qu'en agissant de la sorte, vous violez toutes les règles sacrées et honorables du conte, plongeant ainsi l'univers dans le chaos et jetant des foules innombrables dans le désarroi.

À vous de choisir.

Bref, puisque vous avez l'option de relire le roman quand vous le souhaitez, vous pouvez chercher l'endroit précis où j'ai entendu parler de melons pour la première fois. Avec un tel avantage, c'est très facile de remarquer un tas de choses qui nous ont échappé, à moi et à mes amis.

Enfin, vous vous croyez supérieurs aux protagonistes parce que vous m'avez, moi. Heureusement que je suis là pour vous donner des explications utiles et précises. Clairement, vous n'appréciez pas cet atout à sa juste valeur. Pourtant, sans moi, vous seriez encore plus perdus dans cette histoire que vous ne l'êtes déjà. En fait, si je

n'étais pas là, vous seriez totalement déboussolés.

Après tout, ce livre serait plein de pages blanches.

Au bout du couloir, deux soldats en faction de part et d'autre d'une porte discutaient. Bastille, Sing et moi nous accroupîmes derrière un coin de mur sans nous faire voir. Les empreintes de Papi Smedry nous avaient conduits jusqu'ici. Elles continuaient sous la porte. C'était donc notre destination.

J'adressai un signe à Bastille. Celle-ci tourna discrètement à l'angle et s'engagea dans le couloir avec la grâce d'une patineuse artistique. Les gardes l'aperçurent qui glissait sur le dallage, mais elle était trop rapide pour eux. Ils n'eurent pas le temps de pousser le moindre cri que la Crystalliotte avait planté son coude dans la mâchoire de l'un et attrapé l'autre par le cou, l'étranglant à moitié. Le premier soldat chancela, une main sur la bouche, et Bastille lui décocha un coup de pied dans la poitrine.

Il s'effondra, heurta le sol de la tête et ne bougea plus, évanoui. La Crystalliotte lâcha le deuxième homme un instant plus tard. Lui aussi était dans les vapes, pour cause de manque d'oxygène. Bastille n'avait même pas eu besoin de son poignard.

— Tu es *vraiment* douée, murmurai-je en la rejoignant.

Elle haussa modestement les épaules. Sing s'approcha à son tour, regardant constamment derrière lui. Il était tendu.

Je savais que la bibliothèque tout entière serait bientôt sur le pied de guerre. Il fallait agir vite. Tant pis pour les Sables de Rashid. Ce que je voulais, c'était récupérer mon grand-père, point barre.

— La piste se poursuit sous la porte, chuchotai-je.

— Je sais, répliqua la Crystalliotte en épiant par une fissure. Il est là-dedans.

— Quoi ?

— Alcatraz ! siffla-t-elle. Blackburn est dans la pièce lui aussi.

Je m'agenouillai près d'elle et collai un œil contre le battant à la hauteur d'un petit trou dans le chêne. Voilà au moins un avantage que les bonnes vieilles portes en bois ont sur les versions plus modernes qu'on trouve généralement en Amérique ou en Europe. Bastille aurait sûrement dit qu'elles étaient plus avancées, puisqu'on pouvait voir à travers.

La scène, de l'autre côté, était telle que je le craignais. Papi Smedry était allongé sur une grande table, torse nu et ligoté.

Blackburn, toujours en costume de businessman, se tenait debout, un peu plus loin. Il avait l'air furieux. Je risquai le torticolis pour apercevoir Quentin, attaché sur une chaise. Le petit homme semblait avoir passé un mauvais quart d'heure : il saignait du nez et paraissait déboussolé. Je l'entendais marmonner :

— Des chewing-gums pour les singes ! Vive les Jacuzzi ! Une lune avec des glaçons, s'il vous plaît.

Les murs étaient encombrés d'atroces instruments de torture, on se serait crus chez le dentiste. Enfin, si ce dentiste était en fait un Oculateur Noir dément et accro à la souffrance d'autrui.

Il y avait également...

— Des magazines ?

— Pour les coupures de presse, expliqua Bastille. Le pire des supplices.

Évidemment.

— Alcatraz, reprit la Crystalliotte. Tu ne peux pas rester ici. Blackburn va sentir ton aura.

— Non, il ne va rien sentir du tout, contrai-je.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a commis la même erreur que moi tout à l'heure. Il ne porte pas son Verre d'Oculateur.

J'avais raison. Il avait effectivement chaussé un monocle, mais il s'agissait (comme je l'avais prévu) de son Verre Tourmenteur, facilement reconnaissable à sa teinte vert-noir.

Finalement, je n'étais peut-être pas aussi idiot que vous le supposiez.

— Ah, lâcha Bastille.

Blackburn s'approcha de Papi Smedry et concentra son regard sur mon ancêtre. Même sans mes Verres d'Oculateur, je ressentis la décharge produite par le lorgnon. *Non !* songeai-je, impuissant, en repensant à l'horrible douleur.

Mon grand-père, quant à lui, affichait un air tranquille.

— Pardonnez-moi, dit-il, auriez-vous l'amabilité de m'apporter un peu de lait ? J'ai soif.

— Les cols roulés ont belle allure quand les arbres n'ont pas de feuilles, ajouta Quentin.

— Argh ! enragea Blackburn. Répondez-moi, vieillard sénile ! Comment éviter le Verre des Sentinelles de Ryshadium ? Comment faire pousser des cristaux de Crystallia ?

Il lâcha une nouvelle vague de rayon torturant.

— Il faut vraiment que je file, l'ignore Papi. Je suis en retard. Et si on s'arrêtait là pour aujourd'hui ?

Le borgne poussa un cri de rage et enleva son monocle qu'il examina d'un air excédé.

— Toi ! aboya-t-il à un garde hors de mon champ de vision.

— Euh... oui, monseigneur ?

— Ne bouge pas, ordonna l'Oculateur en chaussant de nouveau son lorgnon.

Je sentis une nouvelle rafale. Le garde hurla. Je ne le vis pas tomber, mais je l'entendis et j'entendis la souffrance, l'agonie totale dans la voix du pauvre soldat. Je fermai les yeux et me recroquevillai, revivant une fois de plus le moment où j'avais eu à endurer la fureur de Blackburn.

Je fis un effort surhumain pour ne pas m'enfuir. Je ne bougeai pas. Je voudrais signaler ici qu'avec le recul je ne considère pas cette décision comme un acte de bravoure, mais comme de la bêtise pure et simple.

Le garde cessa de brailler et se mit à geindre.

— Hmm, fit le borgne, songeur. Le Verre fonctionne à la perfection. Ton Talent est plus puissant que je ne le pensais, vieil homme. Mais il ne pourra pas te protéger indéfiniment et bientôt tu sauras ce que souffrir veut dire.

Bastille m'agrippa soudain le bras.

— Il arrive trop tard pour la douleur, murmura-t-elle avec admiration. Quelle force... retarder une sensation abstraite. C'est incroyable.

Elle était visiblement soulagée. *Elle s'est toujours inquiétée pour lui, réalisai-je. Même quand elle ronchonnait, qu'elle se plaignait. Elle lui est attachée.*

— Que se passe-t-il ? demanda Sing, trop costaud pour tenir contre la porte entre Bastille et moi.

— Le vieux Smedry résiste à la torture avec sang-froid, résuma la Crystalliotte. Par contre, j'ai l'impression que Quentin s'en tire moins

bien.

— Il babille ?

Bastille acquiesça.

— Alors il est entré en mode désinformation, conclut le Mokien. Il est capable d'enclencher son Talent de façon à transformer *tout* ce qu'il raconte en charabia. Impossible de l'arrêter maintenant. Il faut attendre que le mécanisme s'épuise de lui-même d'ici demain.

— Du coup, c'est le parfait espion ! compris-je enfin. Il ne trahit jamais aucun secret puisqu'on ne peut pas le forcer à parler.

Dans la pièce, Blackburn, la mine hargneuse, déambulait autour de la table. Il saisit un couteau sur une étagère débordant d'instruments de torture et le planta dans le mollet de Papi Smedry.

La lame glissa sur le côté et manqua sa cible. Le borgne étouffa un juron. Il leva de nouveau le poignard, raffermir sa prise sur le manche et porta un deuxième coup.

Cette fois, l'arme toucha juste et s'enfonça dans la chair.

— Mille millions de tessons ! s'exclama Bastille. Le couteau est trop sophistiqué ! Il déjoue le Talent du vieux bonhomme.

Sous le choc, je fixai l'entaille qui barrait désormais la jambe de mon grand-père. Une entaille d'où aucun sang ne coulait.

— Encore heureux que je n'aie pas envie d'aller aux toilettes, reprit Papi Smedry joyeusement. Ce serait embarrassant, n'est-ce pas ?

— Il faut faire quelque chose, murmura Bastille. Il est fort, mais il ne pourra pas retenir la douleur et les blessures indéfiniment.

— On ne va pas se battre contre un Oculateur Noir, intervint Sing. Surtout sans ton épée, Bastille.

Je me levai.

— C'est vrai, approuvai-je. On va faire en sorte qu'il laisse Papi tranquille. Allez !

Sur quoi, je repartis au trot dans le couloir, les deux autres sur les talons.

— Alcatraz ! appela la Crystalliotte une fois que nous fûmes à bonne distance de la salle de torture. Qu'est-ce que tu mijotes ?

— On a besoin d'une diversion. Un incident capable d'attirer Blackburn hors de son cabinet de dentiste et de l'occuper assez

longtemps pour nous permettre de libérer Papi et Quentin. J'ai mon idée.

Bastille était sur le point d'objecter, quand le Mokien trébucha. Nous nous plaquâmes tous les trois au sol, juste à l'instant où une paire de soldats-Bibliothécaires (nœuds papillon et sabres au clair) grimpait l'escalier un peu plus loin devant nous. Bastille jura et fonce vers eux à une vitesse hallucinante.

L'escalier en question était le même que celui que nous avons monté quelques heures plus tôt, ce qui voulait dire que la porte qui m'intéressait se trouvait...

Je me jetai contre ladite porte et déboulai dans une pièce pleine de dinosaures en cage.

— Bien le bonjour ! salua Charles. Vous n'avez pas été occis, à ce que je vois. Quelle charmante surprise !

— Vous nous apportez à manger ? interrogea le tyrannosaure.

— Mieux ! promis-je en posant la main sur la serrure de chacun des cachots.

Elles s'ouvrirent les unes après les autres sans difficulté ; aucun de leurs mécanismes compliqués ne résista à mon Talent.

— Oh, quel chic type ! s'écria Charles.

Ses vingt camarades confirmèrent à grand bruit.

— En échange de votre libération, repris-je, j'aimerais que vous me rendiez un service. Est-ce que vous pourriez causer un peu de pagaille en bas ?

— Absolument, mon bon ami ! accepta Charles. Nous *excellons* dans ce domaine. N'est-il pas, George ?

— Absolument, absolument ! répéta le stégosaure.

Je m'écartai alors et leur fis signe d'avancer. J'espérais provoquer une cavalcade de mini dinos. Eux, bien sûr, sortirent à la queue leu leu, en bons gentlemen qu'ils étaient. Car, comme chacun sait, les Britanniques sont fins, calmes et bien élevés. Même si ce sont des dinosaures.

Je les suivis dans le couloir dans l'espoir de les pousser au délire ou, au moins, de les secouer gentiment.

— C'est ça ton plan ? ironisa Bastille qui se tenait entre les deux Bibliothécaires inconscients.

— Ils vont faire du raffut, assurai-je. Ce sont des dinosaures,

enfin !

Elle échangea un regard avec Sing.

— Quoi ? Vous croyez que ça ne va pas marcher ?

— Tu ne connais rien aux dinosaures, Alcatraz, dit la Crystalliotte tandis que Charles et consorts descendaient sagement l'escalier.

Nous attendîmes. Nous attendîmes de longues et pénibles minutes, cachés dans la salle de la Langue Oubliée. Pas de cris d'effroi. Pas d'appels au secours. Pas de hurlements de douleur des victimes de nos reptiles assoiffés de sang.

— Pour l'amour du ciel ! éclatai-je enfin.

Je filai dans le corridor et courus jusqu'au cratère dans le sol. Je m'accroupis au bord du trou et tentai d'apercevoir des signes de panique ou de chaos à l'étage inférieur.

Au lieu de quoi, je vis mes dinos assis en cercle, entourés de piles de bouquins. Le stégosaure était, semble-t-il, en train de faire la lecture aux autres.

— Ces dinosaures, soupira Bastille. Des nuls.

— Ils se laissent facilement distraire, par les livres notamment, expliqua Sing. Je doute qu'ils nous aident beaucoup.

— Hé ! Charles ! m'énervai-je.

Le petit ptérodactyle leva le bec.

— Ah ! mon jeune ami !

— Et ma pagaille ? mon désordre ? ma panique ?

— C'est réglé ! annonça fièrement Charles.

— Nous avons chacun déplacé six ouvrages, ajouta George le stégosaure. Ils en ont pour des jours à les retrouver et les remettre au bon endroit.

— Nous avons glissé les volumes à l'envers sur les étagères, reprit Charles. Pour qu'ils soient plus aisément repérables. On ne voulait pas que ce soit trop difficile.

— Trop difficile ? éruptai-je. Charles, on parle des types qui avaient prévu de vous tuer et d'enterrer vos ossements sur des sites de fouilles archéologiques !

— Certes, convint-il. Toutefois, ce n'est pas une raison pour se montrer barbare.

— Parfaitement ! approuva un dino au bec de canard.

Je me laissai tomber sur les genoux, abasourdi.

— Nuls, nuls, nuls... répéta Bastille.

— Ne vous inquiétez pas, cher Oculateur ! lança Charles. Nous avons également autorisé Douglas à dévorer la section Science-fiction.

— Oui, intervint le dénommé Douglas. Enfin, je me suis contenté des C. Comment ces auteurs osent-ils prétendre que les vélociraptors étaient les plus intelligents des grands lézards ? J'en ai connu un à l'université, et il a échoué à l'épreuve de chimie ! De plus, ressusciter un personnage parce qu'il ne meurt pas dans le film ? Quelles fadaïses !

Cette fois, je m'assis complètement. Bastille eut la décence de ne pas dire « Je t'avais prévenu ». Ou du moins, de ne pas le *re-dire*. Pour la troisième fois.

Il nous faut un autre plan. Un autre plan. Ne pense pas à cette plantade. On doit attirer Blackburn loin de Papi. On doit...

Je m'armai de courage et me remis debout.

— Une nouvelle idée ? s'enquit Sing avec appréhension.

Je repartis en trombe. Mes compagnons suivirent à contrecœur, mais ils n'avaient rien de mieux à proposer. Si j'avais loupé mon coup avec les dinos, c'est parce que j'avais manqué d'information. Dans la plupart des livres, deux douzaines de monstres préhistoriques déchaînés auraient suffi à capter l'attention de n'importe qui, y compris celle d'un Oculateur Noir.

Ce qui prouve que la plupart des bouquins sont faux. Désolé les gars.

Je fonçai vers la salle de torture. Sur le seuil, les gardes n'avaient toujours pas repris conscience. J'épiaï par l'un des trous dans la porte. Blackburn était encore à l'intérieur. Il avait visiblement décidé de passer à la vitesse supérieure et giflait Papi au visage.

— J'irais bien me promener, chantonna celui-ci.

— Wasing n'en est point, renchérit Quentin.

Je serrai les dents. Je sortis la pochette de velours de ma poche et l'ouvris.

— Alcatraz, tu ne peux pas le battre, avertit Bastille. Tu as peut-être des Verres puissants, mais ça ne fait pas tout. Blackburn est parfaitement capable de détourner le rayon de ton Verre Boutefeu avec son monocle d'Oculateur.

— Je sais, admis-je. Sing, prends les gardes et cache-les dans le bureau de la Langue Oubliée. Restes-y toi aussi.

Mon cousin ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa. Il souleva les deux soldats sans souci et s'éloigna.

Bastille revint à la charge :

— Alcatraz, tu veux sauver ton grand-père, d'accord. Mais ça, c'est du suicide.

J'attendis quelques instants que Sing soit en position. Ensuite, je m'agenouillai devant la porte et collai de nouveau mon œil contre l'orifice. Le borgne brandissait un maillet qu'il allait sans aucun doute abattre sur le bras de Papi Smedry.

— Tu vas finir par craquer, vieux fou ! menaça l'Oculateur Noir.

J'activai le Verre Boutefeu.

Chapitre 17

L'Oculateur Noir se retourna immédiatement.

Il avait l'air troublé et je ne pus retenir un sourire. Il avait senti la présence d'un Verre très puissant émanant du couloir. Il approcha de la porte.

— Cours ! sifflai-je. Maintenant !

Bastille ne se le fit pas répéter. En même temps que moi, elle pivota et démarra en flèche. Sauf que la Crystalliotte calqua sa vitesse sur la mienne, évidemment.

Tout en courant, je brandissais le Verre de sorte qu'il pointe son rayon sur le mur.

— Tu cherches à l'éloigner, comprit Bastille. Nous servons d'appâts !

— Des appâts qui ne se font pas gober, haletai-je en tournant à un angle. Enfin, j'espère.

Je m'arrêtai un moment, le Verre Boutefeu déversant toujours son trait de lumière.

Une porte claqua dans les profondeurs de la bibliothèque.

— Smedry ! s'éleva une voix. Tu ne peux pas m'échapper ! Tu ne vois donc pas que je détecte ton pouvoir ?

— On file ! ordonnai-je, joignant le geste à la parole.

En quelques secondes, j'avais atteint la section du corridor ravagée par ce même Verre Boutefeu.

— Charles ! braillai-je à travers le cratère. Les ennuis arrivent ! À votre place, je ne resterais pas ici !

Sur quoi, je jetai le Verre dans le trou. Il ricocha sur deux ou trois livres avant de s'immobiliser par terre, sans cesser de mitrailler son laser ultrachaud vers le plafond. Celui-ci s'enflamma sur-le-champ, tandis que plusieurs rayonnages menaçaient de faire de même.

J'agrippai Bastille par le bras et l'entraînai vers la pièce contenant les bouquins en Langue Oubliée. Sing bondit quand on entra. Il avait (pour des raisons qui demeureront éternellement obscures) installé les deux gardes sur des chaises devant les bureaux.

Les anthropologues sont un peu bizarres.

Permettez-moi de saisir l'occasion pour noter que je n'ai pas saisi l'occasion de noter quoi que ce soit au début de ce chapitre. N'ayez crainte ; j'ai simplement retardé mes commentaires rédactionnels.

Vous voyez, le dernier chapitre se terminait sur un suspense terrible. À présent, il est sans doute très tard dans la nuit et vous avez décidé de veiller afin de lire ce livre alors que l'heure de l'extinction des feux est passée. Si tel est le cas, je vous félicite : vous êtes tombés dans mon piège ! Ça fait partie des grands plaisirs de l'écrivain d'apprendre qu'une de ses œuvres a tenu un lecteur éveillé jusqu'à l'aube. Ça a à voir avec la méchanceté des romanciers, qui se délectent des souffrances d'autrui. Et aussi, les producteurs de café nous filent un pot-de-vin.

Bref. Comme tout ça était très excitant, j'ai préféré éviter d'injecter mes remarques habituelles dans les premiers paragraphes de ce chapitre. Du coup, je vais les mettre ici. Vous êtes prêts ?

Blablabla, sacrifice, autels, poignards, requins. Blablabla, truc prétentieux. Blablabla, rutabaga. Blablabla, truc qui n'a strictement aucun sens.

Bon. Revenons à nos moutons.

(Et il faut que celui, quel qu'il soit, qui a bouclé le chapitre précédent en plein milieu d'une scène palpitante soit réprimandé. Il est tard et je ferais mieux d'aller me coucher plutôt que d'écrire ce bouquin.)

Je me tapis dans la pièce de la Langue Oubliée aux côtés de Sing et de Bastille. J'avais enlevé mes Verres d'Oculateur dans l'espoir de réduire la puissance de mon aura. Et, immanquablement, nous vîmes bientôt une ombre passer sous la porte et je ressentis une légère agitation de fluide signalant que le propriétaire de l'ombre se déplaçait avec un Verre activé. (Coup de chance, Blackburn ne semblait pas posséder de Verre Traqueur.) La silhouette ne s'arrêta pas sur notre seuil, mais continua vers l'escalier.

— On n'a vraiment pas beaucoup de temps, annonçai-je à mes compagnons.

Nous quittâmes le bureau en quatrième vitesse et fonçâmes vers la salle de torture. J'étais un peu à bout de souffle en arrivant. Dans la mesure où je n'avais encore jamais arraché quiconque des griffes d'un bourreau, je n'étais pas habitué à courir autant. Heureusement, Sing n'était pas au top de sa forme non plus, si bien que je n'étais pas le seul à la traîne derrière Bastille. Ouf.

La Crystalliotte était déjà à la porte. Elle tourna vigoureusement la poignée et déclara :

— Fermé à clé.

— Écarte-toi, conseillai-je en m’approchant.

Je posai une main sur le bouton et lâchai une salve de Talent Brise-Tout. Rien.

— La serrure est en verre, constatai-je.

Je tâtai les gonds. Ils résistèrent eux aussi.

Bastille étouffa un juron.

— Je parie que la porte a été complètement désensibilisée à ton Talent. On doit la défoncer manuellement.

J’examinai l’épais battant de bois d’un œil sceptique. Puis j’entendis un cliquetis derrière moi. Je me retournai : Sing venait d’armer le plus énorme, le plus méchant pistolet que j’aie jamais vu. Le genre de joujou qui nécessitait deux bras pour le manipuler. Le genre qui utilisait des balles si grosses qu’on aurait pu s’en servir comme presse-papiers.

Le Mokien sortit un deuxième revolver, identique au premier, et le cala dans son autre poing. Il visa la poignée de porte... qui se trouvait exactement entre Bastille et moi.

— Range tes antiquités, Sing ! le rabroua la Crystalliotte. Ce n’est pas le moment de... Gak !

Elle prononça ce dernier mot tandis que je l’attrapai par l’épaule et la tirai à moi. Je l’entraînai dans ma chute calculée derrière une table.

Sing appuya sur les deux gâchettes.

Des éclats de bois et de verre noir fusèrent dans le corridor. Le fracas du coup de feu se répercuta contre les murs de pierre. Ou plutôt, le fracas des *trois* coups de feu. Au quatrième, j’étais devenu sourd et je ne sais pas si la fin de la canonnade avait été aussi bruyante que le début.

Quand le bombardement cessa, je sortis la tête de ma cachette. Bastille, stupéfaite, ne bougea pas. La porte était toujours debout, mais bourrée de trous et de failles. La poignée et la serrure s’accrochaient tant bien que mal à la dentelle qui les entourait. La serrure finit par craquer et le battant s’entrouvrit sans un bruit, comme s’il se rendait à l’ennemi.

Je suppose que, après toutes ces conversations sur les armements « avancés », etc., vous ne vous attendiez pas à ce que l'équipement de Sing nous sauve la mise. J'étais le premier surpris. La leçon à retenir est la suivante : primitif ne veut pas forcément dire nul. Un vieux fusil à silex est peut-être moins sophistiqué qu'un revolver, mais les deux peuvent vous tuer. Devant les dégâts causés par mon cousin, je compris enfin pourquoi il avait insisté pour emporter son arsenal dans cette mission et pourquoi Papi Smedry lui en avait donné l'autorisation.

À mon avis, certains sous-estiment un peu trop la bonne vieille technologie chutlandaise. J'étais ravi qu'un instrument produit dans mon monde ait une telle efficacité. Les serrures en Verre construites par les Oculateurs ont beau être résistantes, elles ne sont pas indestructibles.

— Joli coup, commentai-je.

Sing haussa les épaules et répondit.

— Quoi ? demandai-je, les oreilles encore dans le coton.

— J'ai dit, répéta le Mokien un ton au-dessus, que les antiquités sont parfois utiles. Allons !

Il se dandina jusqu'à la porte et la repoussa complètement. Bastille se releva en grognant.

— J'ai l'impression qu'un orage m'a éclaté dans le crâne. Vous vous servez vraiment de ces engins sur le champ de bataille ?

— Seulement quand c'est nécessaire, admis-je.

— Comment faites-vous pour entendre les ordres de vos supérieurs ?

— Euh... grâce à nos casques ?

D'accord, ma réponse manquait de logique, mais je m'en fichais. Je me mis moi aussi debout et me ruai derrière Sing qui venait d'entrer dans la pièce. Le garde foudroyé par le Verre Tourmenteur gisait sur le sol. Papi Smedry était ligoté sur sa table et Quentin sur sa chaise.

— Alcatraz, mon garçon ! s'écria le vieillard. Tu es en retard !

Je me précipitai vers lui en souriant, tandis que Bastille s'occupait de libérer mon autre cousin.

— Mes menottes à moi sont en Verre Renforcé, annonça Papi. Tu ne réussiras jamais à les briser. Alors, va-t'en, vite ! Blackburn a senti que tu manipulais ton Verre Boutefeu !

— Je sais, le rassurai-je. C'était exprès. Une diversion pour l'éloigner et venir à votre secours.

— Ah oui ? s'étonna le grand-père. Par le wigwam du grand Williams ! Quelle idée de génie !

— Merci.

Je posai les mains sur la table, fermai les yeux et dirigeai une salve de Talent vers le bois. Heureusement, il était moins bien désensibilisé que la porte. Je délogeai des clous, des planches se séparèrent, les pieds tombèrent. Papi Smedry chuta avec le reste. Sing courut à lui pour l'aider à se redresser.

— Nom d'un Modesitt marmonnant, murmura le vieil homme en contemplant les restes du meuble.

Ses menottes et leurs chaînes pendaient librement à ses poignets et à ses chevilles, déboulonnées du coin de table dans lequel elles étaient jusque-là fichées. Il me regarda.

— Tu as un sacré Talent, gamin. Un sacré Talent.

Quentin s'approcha de moi en se frottant les avant-bras. Son visage était couvert de bleus, mais à part ça, il avait l'air sain et sauf.

— Les églises, déclara-t-il. Plomb, petits cailloux et canards.

Je fronçai les sourcils.

— Oh, il va continuer à raconter n'importe quoi au moins jusqu'à demain, dit Papi Smedry. Sing, mon petit, aurais-tu l'obligeance de...

Il désigna sa jambe d'un signe de tête et je réalisai que le couteau de Blackburn y était toujours planté.

— Papi ! m'exclamai-je, soucieux, tandis que le Mokien enlevait la lame d'un geste rapide.

La plaie ne saigna pas.

— Ne t'inquiète pas, Alcatraz, reprit mon grand-père. Je serai en retard à cette blessure.

— Tu peux tenir combien de temps ? interrogeai-je.

— Ça dépend, répondit-il en enfilant la chemise de costume que Sing venait de lui passer.

Il la boutonna sans se presser.

— Arriver en retard à une blessure nécessite un certain effort,

poursuivit-il. Repousser celle-ci, en plus des coups que m'a infligés Blackburn avec son Verre Tourmenteur, est déjà exténuant. Je peux résister encore un moment, mais il faudra bientôt que je laisse la douleur affluer.

Effectivement, il avait l'air bien moins alerte que le matin. La torture ne l'avait peut-être pas brisé, mais elle n'était pas restée sans effet.

— Ne fais pas cette tête ! Je peux choisir d'arriver à la douleur par petits bouts, une fois qu'on sera sortis d'ici. Bastille, où en es-tu ?

Je me retournai et constatai que la Crystalliotte avait fouillé chaque tiroir et placard de la salle. Elle était bredouille.

— S'il a pris tes Verres, il ne les a pas rangés ici, conclut-elle.

— Tant pis, lâcha Papi Smedry. Du bon travail tout de même, ma petite.

— Si j'ai inspecté la pièce, c'est uniquement parce que j'étais furieuse après toi ! annonça-t-elle en claquant la porte d'une armoire. Te faire capturer comme ça ! Je me suis dit que, si je venais t'aider, je risquais de te mettre mon poing au milieu de la figure. Dans ton état, ça n'aurait pas été juste.

Mon grand-père me murmura à l'oreille :

— Ce n'est sans doute pas le moment de lui rappeler qu'elle aussi s'est fait prendre, hein ?

— Moi, c'était la faute d'un *autre* Smedry ! aboya Bastille, écarlate. Mais peu importe. On doit décamper avant le retour de Blackburn.

— Absolument, admit Papi. Suivez-moi. Je sais où se trouve l'escalier pour monter à l'étage.

— Monter ? répéta la Crystalliotte, incrédule.

— Naturellement. Nous sommes venus ici pour les Sables de Rashid et on ne partira pas sans !

— Mais l'ennemi est au courant qu'on est dans les murs ! protesta Bastille. Toute la bibli est en alerte !

— Certes. Toutefois, nous, nous savons où est le sable.

— Ah bon ? intervins-je.

Le vieillard confirma d'un geste.

— Vous ne croyez pas qu'on nous a arrêtés pour rien, Quentin et moi ? Nous étions proches du but, mon garçon, tout proches.

— Et ? s'enquit Bastille, les bras croisés.

Papi rougit légèrement.

— Du Verre Piégeur, avoua-t-il. La pièce est tellement bourrée de chausse-trapes que je me demande comment Blackburn fait pour ne pas tomber dans l'une d'elles chaque fois qu'il s'y rend.

— Et comment va-t-on les éviter ces pièges ? reprit la Crystalliotte.

— Oh, c'est inutile ! Ni Quentin ni moi n'avons trouvé de solution pour les déjouer, alors nous sommes simplement tombés dans chacun d'eux. Volontairement ! Ils devraient tous être désarmés à présent, puisqu'un carreau de Verre Piégeur est à usage unique.

Bastille poussa un énorme soupir.

— Vous auriez pu y passer, Smedry.

— Oui, bon, j'ai survécu ! contra le grand-père. Allez, en route. On va être en retard !

Sur quoi, il quitta la salle au trot.

Bastille me regarda d'un air consterné.

— La prochaine fois, décréta-t-elle, on l'abandonne.

Je lui souris et m'apprêtai à la suivre quand un détail retint mon attention. Je m'arrêtai.

— Sing ? appelai-je tandis que le Mokien se dirigeait vers la sortie.

— Oui ?

J'indiquai un support de lanterne sur le mur.

— À quoi ça ressemble, à ton avis ?

Le grand costaud se gratta le menton, songeur.

— À une noix de coco ?

Exactement !

— Tu te souviens de ce qu'a dit Quentin ce matin, juste quand on est entrés dans la bibliothèque ?

Sing secoua la tête.

— Non. C'était quoi ?

— Je ne suis pas sûr, admis-je. Ça ressemblait à du charabia.

— Ah. Ça lui arrive parfois. C'est un effet secondaire de son Talent. Comme quand je trébuche parce que je suis surpris.

Ou comme quand je casse quelque chose involontairement, songeai-je. Mais cette histoire de noix de coco me paraissait différente. « Noix de coco », avait dit Quentin... « Noix de coco, même pas mal. » Voilà.

J'observai la table en ruine. Papi Smedry n'avait ressenti aucune douleur durant sa torture. Même pas mal.

— Viens, Alcatraz, ordonna mon cousin en me tirant par la manche. On ne peut pas rester ici.

Je contemplai une seconde de plus l'applique, puis me laissai entraîner. J'avais l'impression que quelque chose d'important m'échappait.

Chapitre 18

Cet ouvrage touche à sa fin.

D'après mon expérience, c'est à la fois le meilleur et le pire moment dans un roman. Car c'est ce qui décide si vous aimez ou détestez le livre.

L'un et l'autre vous mènent tout droit à une déception. Si la conclusion vous a plu et que l'histoire valait la peine d'être lue, alors vous êtes dégoûtés, voire déprimés, parce que c'est terminé. Par contre, si vous avez trouvé le dénouement mauvais, il est trop tard pour arrêter de lire et vous voilà dégoûtés, voire déprimés, parce que vous avez perdu un paquet de temps avec un bouquin à la fin ratée.

Par conséquent, la lecture n'apporte rien et vous feriez mieux de trouver une activité plus épanouissante. L'algèbre, par exemple, est bonne pour la santé. Un peu comme la modestie, avec la factorisation en plus. Bref. Vous saurez bientôt si vous me haïssez parce que j'ai trop écrit ou pas assez. Merci de bien vouloir cantonner vos tentatives d'assassinat aux jours de semaine : j'aurais horreur de mourir un samedi.

Inutile de se pourrir le week-end.

— Nous y sommes, annonça Papi Smedry en traversant un énième hall. La dernière porte.

Le deuxième étage était légèrement plus luxueux que le premier. Au lieu de la pierre austère et déplaisante, et de murs blancs, le sol ici était couvert d'un tapis austère et déplaisant, et les parois de tapisseries blanches. Au centre de la porte avait été inséré un grand disque de verre qui brillait tellement que je crus qu'il y avait une ampoule allumée juste derrière. Puis je réalisai que je portais toujours mes Verres d'Oculateur et que le cercle ne luisait que pour moi.

Ce qui signifiait que la pièce devait contenir des Verres. Des Verres puissants.

Bastille saisit le vieil homme par l'épaule avant qu'il ne franchisse le seuil. Elle l'obligea à reculer, s'approcha de la porte et observa à travers le hublot pendant un bon moment. Ensuite, elle dégaina son poignard en cristal et ouvrit.

Un éclair jaillit de l'intérieur, comme si la Crystalliotte venait de pousser les portes du paradis. Je criai et fermai les yeux.

— Focalise-toi sur tes Verres, gamin, conseilla Papi Smedry. Avec un peu de concentration, tu peux diminuer l'intensité du rayonnement.

J'essayai, clignant des yeux comme un fou. Au prix de pas mal d'efforts, je réussis effectivement à faire baisser la lumière. Maintenant que j'y voyais de nouveau, la vue m'impressionna.

Les émotions que je ressentis à cet instant-là sont un peu difficiles à décrire. Pour Bastille et mes cousins, nous venions de pénétrer dans une pièce circulaire de taille moyenne dont les murs étaient tapissés de rayonnages. Sur ceux-ci s'alignaient des centaines de Verres, chacun sur un petit présentoir qui l'exposait au jour, lui donnant un certain éclat. C'était sûrement joli, mais ça n'avait rien d'extraordinaire.

Pour moi, la salle était *différente*.

Vous avez peut-être possédé, à une époque de votre vie, un objet qui vous procurait un plaisir particulier. Votre doudou préféré. Des photos. La balle qui transperça votre ennemi juré.

Imaginez que vous n'ayez jamais réalisé à quel point cet objet vous était précieux. Imaginez que tous les sentiments que vous y attachiez (amour, fierté, satisfaction) vous apparaissent soudain sans prévenir.

C'était un peu comme ça. Tous ces Verres... c'était parfait. Je n'avais jamais mis les pieds dans cet endroit, mais j'avais l'impression d'être chez moi. Et pour un garçon qui avait vécu avec des douzaines de familles d'accueil, « chez moi » n'était pas un mot à prendre à la légère.

Sing, Papi Smedry, Bastille et Quentin déambulaient dans la salle. Je me postai sur le seuil et me baignai dans la beauté de ces Verres étincelants. C'était majestueux. Chaleureux.

Voilà ce à quoi j'étais promis, pensai-je. Ce à quoi j'ai toujours été promis.

— Vite, fiston ! lança mon grand-père. Tu dois trouver les Sables ! Je n'ai pas mes Verres d'Oculateur. Je vais essayer d'en dénicher une paire, mais en attendant, commence à chercher.

Je m'ébrouai. Nous étions en fuite. Je n'étais pas « chez moi », mais dans le repaire de mon adversaire. Je secouai la tête et m'efforçai de revenir sur terre. Pourtant, je garderais toujours le

souvenir de ce moment, de la première fois où j'ai su, de façon certaine et définitive, que je voulais être un Oculateur. Je le chérirai toute ma vie.

— Papi, tout brille ici, protestai-je. Comment savoir où sont les Sables de Rashid ?

— Ils y sont ! s'exclama le vieillard en fouillant les étagères comme un possédé. Je jurerais qu'ils y sont !

— Golf ! glapit Quentin, un doigt pointé vers une table. Le spasme des pingouins !

— Il a raison, dit Papi Smedry. C'est là qu'ils étaient tout à l'heure. Nom d'un Asimov aspergeant ! Où sont-ils passés ?

— En général, fit une nouvelle voix, les grains servent à façonner des Verres.

Je me retournai. Blackburn se campait dans le couloir. Curieusement, son aura noire était beaucoup moins visible qu'avant.

C'est parce que j'ai diminué l'intensité des Verres, réalisai-je.

Le borgne sourit. Un paquet de Bibliothécaires l'accompagnaient. Pas le genre maigrichons en manteaux pas pratiques ; ceux-ci étaient mastoc, ultramusclés et équipés de nœuds papillon et de lunettes de soleil. Il y avait aussi plusieurs femmes en jupe et chignon ; elles brandissaient chacune une épée.

L'Oculateur Noir avait quelque chose dans le creux de la main. Une paire de lunettes. Même avec mes Verres d'Oculateur atténués, elle brillait d'un éclat blanc puissant.

— Recule, fiston, conseilla doucement Papi Smedry.

Je m'exécutai, en sachant pertinemment que la pièce était sans issue. *Nous sommes coincés !*

Bastille émit un grognement sourd et vint se placer, poignard bien en vue, entre mon grand-père et Blackburn, qui paraissait toujours content de lui. Ses sbires se déployèrent dans la salle circulaire. Nous étions cernés.

— Jolie collection, lança Papi en déambulant le long des étagères. Verres Boutefroid, Messagers, Ravageurs... Très impressionnant.

Je remarquai que son poing luisait légèrement.

— Oui, convint le borgne. J'ai un faible pour le pouvoir.

Le vieillard hocha la tête.

— Ces Verres, reprit-il en indiquant la main de l'Oculateur Noir. Ils ont été fabriqués avec les Sables de Rashid ?

Le sourire de Blackburn s'accroissait.

— Pourquoi une paire ? demanda Papi. Pourquoi pas un simple monocle ?

— Au cas où je souhaiterais les partager. Tout le monde n'a pas réalisé l'avantage que l'on gagne à concentrer le fluide.

— La torture, la poursuite... réfléchit mon grand-père. Ce n'était qu'une diversion, en réalité, n'est-ce pas ? Le temps que vos larbins fondent les grains et préparent ces Verres.

— Pas seulement, nuance l'autre. J'espérais sincèrement parvenir à vous briser, vieil homme, et ainsi percer le secret des Talents des Smedry. Toutefois, vous n'avez pas tort. Je comptais bien qu'avec les Verres, je vous battrais pour de bon.

Ce fut au tour de Papi de sourire.

— Ils n'ont pas les qualités auxquelles vous vous attendiez, exact ?

Blackburn haussa les épaules.

Le vieillard cessa enfin de se balader devant les rayonnages. Il attrapa un énième monocle et le glissa dans sa manche avec le reste. Il se retourna vers le borgne et le regarda en face.

— Alors, allons-y, si vous le voulez bien, déclara-t-il.

— Avec plaisir, répondit Blackburn d'un air mauvais.

D'un mouvement rapide, Papi porta ses doigts à son visage et y plaça un Verre d'Oculateur, qui flotta devant son œil. Blackburn l'imita, ajoutant un second lorgnon par-dessus celui qu'il portait déjà.

Sing, évidemment, trébucha.

— Mille millions de tessons ! jura Bastille en m'agrippant par le bras et en m'entraînant avec elle derrière une table.

Les soldats-Bibliothécaires se mirent eux aussi à couvert.

L'air, chargé d'énergie, crépita. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête et, à chaque pas, une décharge statique m'électrisait les pieds.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un duel d'Oculateurs ! expliqua la Crystallote.

Papi Smedry, l'œil gauche fermé, positionna un deuxième

monocle devant le premier, et les deux planèrent sans tomber. Blackburn répliqua avec un troisième Verre. L'atmosphère était saturée et les Verres commencèrent à vibrer sur les étagères. Je reconnus l'arme que venait de choisir le borgne : un Verre Tourmenteur. Je sentais qu'il l'avait activé et pourtant, il semblait n'avoir aucun effet sur le vieil homme.

— Ce n'est pas pour rien que les Verres d'Oculateur sont les Verres de base, m'informa Bastille. Avec de l'entraînement (beaucoup d'entraînement), ils te permettent de déjouer l'attaque d'un adversaire.

Lentement, Papi Smedry leva un troisième lorgnon, qui lui aussi resta en apesanteur. Le résultat fut un abominable crissement qui me déchira les tympans, bien que l'essentiel du son ait été destiné à Blackburn.

— Pourquoi est-ce qu'ils utilisent plusieurs Verres en même temps ? interrogeai-je en voyant le borgne en sortir un quatrième.

La salle se refroidit sur-le-champ et un rayon givré s'élança vers mon aïeul. Bastille s'aplatit au sol. Un vent glacial s'engouffra dans la pièce, m'ébouriffant et malmenant les pans de mon blouson.

— C'est comme ça qu'ils contrent les offensives de l'adversaire. Mais c'est de plus en plus dur de focaliser ton pouvoir à travers toutes ces épaisseurs. Le premier qui perd le contrôle ou qui ne réussit pas à bloquer un assaut perd.

Papi Smedry, le bras tremblant, installa un quatrième Verre devant les autres. Les quatre cercles translucides vacillaient dans la bise. Le vieillard ne souriait plus. Il avait même posé sa main libre contre le mur pour ne pas chanceler.

Blackburn ajouta un cinquième monocle. Je le connaissais celui-là : dépourvu de monture, il était orné d'un point rouge en son centre.

Mon Verre Boutefeu ! Il a réussi à le récupérer !

Et effectivement, le lorgnon se mit à cracher un jet de feu parallèle à la ligne de givre. L'un et l'autre, heureusement, s'évaporèrent avant d'atteindre Papi, comme s'ils s'étaient heurtés à un bouclier invisible. N'empêche, le vieil homme ne put retenir un grognement au moment de l'impact.

J'aperçus Sing se hisser sur ses genoux et pointer un revolver sur l'Oculateur Noir. Il tira, la détonation noyée par l'ouragan.

Une série d'éclairs très rapprochés parcourut le corps de

Blackburn. Je ne sais toujours pas ce qu'il est advenu de ces balles, mais, de toute évidence, elles n'ont jamais atteint leur but. Je regardai de nouveau Sing. Il s'était assis par terre et se frottait la main, brûlée. Son arme gisait, fumante, à ses pieds.

Mon grand-père parvint enfin à positionner son cinquième Verre. Mes oreilles se débouchèrent soudain et j'eus l'impression que la pression augmentait de façon alarmante, comme si Papi émettait une espèce de force dont la plus grande partie s'écrasait contre son opposant.

Celui-ci gronda, tituba, mais je vis apparaître une trace luisante sur le pantalon de mon aïeul au niveau de sa plaie au mollet. Bientôt, une petite flaque de sang se forma sur le sol.

Il est à bout, songeai-je. Il ne peut plus retarder sa blessure.

— On doit faire quelque chose ! hurlai-je dans le vent.

Une foule de monocles tombaient de leur présentoir ; certains ne survivaient pas à la chute et finissaient en tessons sur le parquet. Un tourbillon de papiers était venu s'ajouter au décor.

Bastille secoua la tête.

— Impossible d'intervenir, articula-t-elle.

— Pourquoi ? Une histoire absurde de code d'honneur ?

— Non ! Si on s'approche trop, on va se faire pulvériser !

Ah.

Blackburn, le bras tremblant sous l'effort, leva un sixième lorgnon. Je notai qu'il n'avait pas lâché les lunettes fabriquées à partir des Sables de Rashid. *Pourquoi il ne les utilise pas ? Il garde le meilleur pour la fin ?*

Sing rampa jusqu'à nous.

— Lord Leavenworth ne peut pas remporter ce combat, Bastille ! Pas avec de simples monocles ! Blackburn, lui, a de l'expérience. Leavenworth est habitué à utiliser ses deux yeux. Il...

Papi Smedry poussa soudain un hurlement de défi. Il leva un bras, le poing crispé sur son sixième Verre. Un instant, il hésita.

Puis il lâcha le lorgnon.

Il y eut un éclair accompagné d'une décharge de pouvoir. Le choc m'envoya au tapis et je laissai échapper un cri.

Le vent retomba.

J'ouvris les yeux. Un rire. Je me retournai dans l'espoir d'apercevoir le vieillard. Il gisait sur le plancher, bougeant à peine. Blackburn avait lui aussi été projeté au sol, mais il se releva rapidement.

— C'est tout ? demanda-t-il en époussetant son costume.

Le sourire aux lèvres, il examinait Papi de son œil unique. Ses Verres étaient tous par terre.

— Vous vous êtes à peine battu, vieil homme.

Sing voulut s'emparer d'un nouveau revolver. Deux Bibliothécaires bardés de muscles se ruèrent sur lui. Bastille se jeta sur le premier, mais six autres lui bondirent dessus.

Blackburn ricana encore un coup. Il traversa lentement la pièce, le verre brisé crissant sous ses pas. Il secoua la tête.

— Vous rendez-vous compte du mal que nous allons avoir à trier ces débris ? À tout refondre ? Mes Bibliothécaires vont passer des mois à remettre ma collection en état !

Je dois faire quelque chose ! Bastille continuait à se battre, mais le nombre de ses adversaires augmentait sans cesse. Quentin et Sing étaient déjà neutralisés. Par contre, personne ne me prêtait attention. Peut-être qu'ils croyaient que j'étais dans les pommes après le dernier coup d'éclat de Papi. Quoi qu'il en soit, ils ne me considéraient pas comme une menace.

J'inspectai discrètement la pièce. Là, pas très loin. Les Verres de Rashid. Ils trônaient au milieu d'une pile de monocles lâchés par l'Oculateur Noir lors de l'attaque finale.

Je serrai les dents.

Je dois utiliser les Verres de Rashid, pensai-je en rampant vers eux. *Je dois...*

Un instant. Rendez-moi un petit service. Essayez de vous rappeler le tout début de cette histoire. Le premier chapitre, avant même que je vous dise mon nom. Je vous parlais des situations désespérées et des drôles d'idées qui vous passent par la tête quand vous vous trouvez dans ce genre de circonstances. La perspective de la mort (la vôtre ou, dans ce cas précis, celle d'un être cher) a des effets bizarres sur le cerveau. Il a tendance à prendre la tangente.

À se souvenir de détails qui lui auraient semblé insignifiants autrement.

Papi Smedry allait mourir. Bastille allait mourir. Sing allait

mourir. Et, curieusement, à ce moment-là, je remarquai le lampadaire planté au centre de la pièce. Le support était... en forme de rutabaga.

Rutabaga. J'ai entendu ce mot récemment. « Rutabaga... le feu bat l'héritage. »

J'avancai encore. Blackburn fit volte-face. Je me jetai sur les Verres de Rashid... et saisis le monocle d'à côté.

Mon Verre Boutefeu.

L'Oculateur Noir m'écrasa le bras de son pied. Je criai et lâchai le Verre, tandis qu'une paire de Bibliothécaires m'attrapait, me relevait sans ménagement et me traînait en arrière en me tenant chacun par une épaule.

Le borgne secoua la tête. Du coin de l'œil, j'aperçus vaguement Bastille qui cédait enfin au énième tacle d'un soldat. Elle se débattit, mais trois autres sbires surgirent et l'immobilisèrent.

— Par exemple ! s'exclama Blackburn. Vous voici de nouveau tous prisonniers !

Il observa Papi Smedry, mais le vieil homme était clairement hors service. Sonné, la jambe en sang, le visage tuméfié, il avait fini par ne plus pouvoir retenir la douleur ni les blessures infligées en salle de torture.

— Un Verre Boutefeu ! reprit le borgne en le ramassant. Quelle erreur d'avoir tenté de t'en servir contre moi, garçon ! Je suis beaucoup plus puissant que toi.

Il retourna le petit disque entre ses doigts.

— Cependant, continua-t-il, je te suis reconnaissant de m'en avoir apporté un. Cela manquait dans ma collection. Ils sont très rares.

Ensuite, il s'empara des Verres de Rashid.

— Quant à ceux-ci, soi-disant les Verres les plus extraordinaires jamais fondus... votre fils a passé sa vie à rassembler les grains pour les fabriquer, n'est-ce pas, Smedry ?

Mon grand-père ne répondit pas.

— Quel gâchis ! conclut Blackburn avant de porter le Verre Boutefeu à son œil. Bien. Nous allons réessayer, vieil homme. Cette fois, vous allez répondre à mes questions. Vous allez me dévoiler tous les secrets de votre ordre et vous allez m'aider à conquérir ce qui reste des Royaumes Libres.

Il ponctua son annonce d'un sourire.

— Si vous refusez, je tuerai vos amis un par un, menaça-t-il en balayant la salle des yeux.

Mes compagnons étaient debout, mais encadrés par des armoires à glace de Bibliothécaires. Seule Bastille continuait à se débattre ; Quentin et Sing avaient l'air d'avoir reçu suffisamment de coups au visage et dans le ventre pour se tenir tranquilles.

— Non... décida Blackburn. Pas un Smedry. Vos fichus Talents vous protègent trop bien. Commençons par la fille.

Il observa Bastille de sa prunelle unique.

— Non ! cria Papi. Demande-moi ce que tu veux, monstre !

— Pas encore, répondit l'Oculateur Noir. Je dois d'abord en éliminer un. Sinon vous ne me prendrez pas au sérieux, vous comprenez ?

Le Verre Boutefeu se mit à rougeoyer.

— NON ! hurla mon grand-père.

Le rayon incandescent fusa...

... droit sur Blackburn.

Profitant de l'effet de surprise, je me retournai brusquement et agrippai les bras de mes gardes. J'envoyai une vague de Talent et sentis leurs os se fracturer sous mes doigts. Les Bibliothécaires bondirent en arrière avec un gémissement. Blackburn était par terre, braillant de douleur. Le Verre s'échappa de l'orbite du borgne, laissant derrière lui un amas de chair fumante.

Je m'approchai de l'Oculateur Noir vaincu.

— Blackburn, dis-je, quand j'ai pris le Verre Boutefeu, ce n'était pas pour l'utiliser contre vous. J'avais seulement besoin de le toucher une seconde. Juste assez pour le casser. Maintenant, il tire à l'envers.

Chapitre 19

Je m'excuse pour le dernier chapitre. C'était bien trop profond et solennel. À ce rythme-là, cette histoire ne parlera bientôt plus d'infâmes Bibliothécaires, mais d'un avocat défendant la cause d'ouvriers agricoles accusés d'un crime qu'ils n'ont pas commis.

Je ramassai le Verre Boutefeu et me retournai vers les malfrats qui retenaient mon grand-père. Ils regardèrent l'Oculateur vaincu, puis moi. Je levai le Verre dans leur direction.

Les deux hommes détalèrent sur-le-champ. Dans le feu de l'action, je ne remarquai même pas que j'avais réussi à prendre le Verre sans l'activer.

Papi Smedry s'affala contre le mur, épuisé. Mais il souriait.

— Bien joué, fiston. Bien joué. Pas de doute, tu es un Smedry !

Les autres soldats reculèrent, sans lâcher leurs otages.

— Nous sommes deux à présent, lança mon aïeul en se redressant. Et votre chef est hors de combat. Vous êtes *sûrs* que vous voulez qu'on s'énerve ?

Ils eurent un instant d'hésitation. Bastille sauta sur l'occasion. Elle balança ses jambes en avant, heurtant de plein fouet le dos du Bibliothécaire posté devant elle. Puis elle s'extirpa de l'étreinte de ses gardes, trop surpris pour réagir.

Le reste de la troupe se décida. Tous décampèrent. La Crystalliotte les poursuivit, à grand renfort de jurons. Elle déversa un torrent de coups de pied sur un des fuyards, mais le laissa partir. Ensuite, elle revint dans la pièce vérifier que Sing et Quentin allaient bien. Ce qui semblait être le cas.

Blackburn gémit. Papi s'approcha de lui en secouant la tête.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demandai-je.

— Il ne constitue plus une menace, mon garçon. Un Oculateur sans yeux est à peu près aussi dangereux qu'une petite fille.

— Pardon ? siffla Bastille qui était en train de fouiller le Bibliothécaire qu'elle avait assommé.

Elle le délesta de sa ceinture et enfila celle-ci.

— Excuse-moi, ce n'était qu'une image. Sing, s'il te plaît...

Le Mokien se précipita aux côtés du vieillard, qui s'appuya contre lui.

— Merci, reprit Papi d'une voix fatiguée. Quentin, récupère tous les Verres intacts que tu trouveras. Bastille, sois gentille et fais le guet à la porte. Cette bibliothèque est pleine de combattants qui ne se laisseront pas intimider aussi facilement que les sbires de Blackburn.

— Et moi ? interrogeai-je.

— Toi, fiston, tu devrais enfin prendre possession de ton héritage.

Les lunettes de Rashid gisaient toujours par terre. Je me dirigeai vers elles et les attrapai délicatement.

— Blackburn avait l'air déçu... commençai-je.

— Blackburn ne s'intéressait qu'à un type de pouvoir, coupa mon grand-père. Pour un homme dont la puissance dépendait de ses yeux, il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez.

— À quoi elles servent alors ?

— Essaye-les, suggéra Papi.

J'enlevai mes Verres d'Oculateur et les remplaçai par ceux de Rashid. Aucune montée de fluide, aucune révélation hallucinante.

— Qu'est-ce que je cherche ?

— Quentin, appela mon aïeul en se tournant vers le petit homme. Qu'en penses-tu ?

— Aucune idée, répondit celui-ci. Les légendes sont si contradictoires.

Je sursautai.

— Hé ! J'ai compris ce qu'il a dit !

— Impossible, répliqua Quentin sans cesser de trier les monocles. Mon Talent est en marche. Je vais parler en charabia jusqu'à demain.

— Ce n'est pas du charabia, contrai-je. Et d'ailleurs, ce n'est jamais vraiment du charabia. Tu savais que ton Talent prédit l'avenir ?

Quentin en resta bouche bée.

— Tu me comprends réellement ?

— C'est ce que je me tue à t'expliquer. Au fait, merci pour le tuyau à propos du rutabaga.

Il regarda Papi Smedry.

— Non, Quentin, avoua le vieillard avec un sourire, je ne saisis pas un traître mot de ce que tu racontes.

Incroyable. *Mais qu'est-ce que... ?*

Je filai droit au sac de sport de Sing qui traînait dans un coin. Je l'ouvris et fouillai parmi des tonnes de munitions. Je cherchais un objet bien précis : le livre que j'avais chipé dans la salle de la Langue Oubliée.

Première page. *Le processus pour forger des Verres Pilotes est complexe. Toutefois, il est accessible à l'étudiant patient et minutieux.*

Je levai les yeux vers Papi Smedry.

— On a élaboré de nombreuses hypothèses concernant les Verres de Rashid, fiston. Pour ton père, il n'y avait qu'une théorie de valable : les Verres Traducteurs. C'est leur autre nom. Ils te permettent de lire ou de comprendre n'importe quelle langue, n'importe quel code.

Je contemplai de nouveau le volume.

— Oui... ajouta mon aïeul, visiblement à bout de forces. Attends qu'on les montre à ton père... si on le retrouve un jour...

— Alors tu crois qu'il est encore en vie ?

— Peut-être, mon garçon, peut-être... Et il est possible que ces Verres nous aident à le découvrir. J'aurais aimé m'assurer de son sort beaucoup plus tôt. Si j'avais su s'il était mort ou pas, penses-tu que j'aurais laissé le soin de ton éducation à des familles adoptives ?

Sa logique m'échappait totalement et les Verres de Rashid ne m'étaient d'aucun secours. J'allais réclamer un éclaircissement quand Bastille me coupa dans mon élan.

— Ça sent le roussi ! prévint-elle. Bibliothécaire en vue ! La blonde.

Je me ruai vers la porte et vis Miss Fletcher traverser le couloir à grands pas. Elle était flanquée d'une cinquantaine de soldats en armure. Quelques Animés accompagnaient le cortège.

— On file, décidai-je.

Je poussai Bastille sur le côté et plaquai ma paume sur le sol devant moi. Celui-ci s'effondra instantanément en déversant une

pluie de pierres et de plâtre sur l'étage inférieur. Je reculai.

— Très malin, Alcatraz ! railla Miss Fletcher en stoppant au bord du précipice. Tu ne peux plus t'échapper maintenant.

Je me contentai de sourire. Puis, je posai les mains sur le mur circulaire de la pièce. L'enduit se craquela, les briques se séparèrent. Sing donna un vigoureux coup d'épaule et la paroi dégringola dans la salle voisine.

J'adressai un clin d'œil à Miss Fletcher et ramassai une épée abandonnée par un des soldats dans leur fuite. La Bibliothécaire, les bras croisés, contemplait le corps prostré de Blackburn avec un air mauvais. Sans attendre, je m'engouffrai dans le passage créé par mes soins à la suite de Sing qui portait Papi Smedry sur son dos.

— On se dépêche ! s'exclama celui-ci. Nous sommes en retard !

— En retard pour quoi ? demandai-je.

Je courais, encadré par mes deux cousins ; Bastille, bien sûr, était en tête, en éclaireur.

— Enfin, pour notre grande évasion, quoi d'autre ? répondit mon grand-père avec un entrain un peu forcé. Miss Grognon va essayer de couper notre retraite. Sans doute à l'entrée de la bibliothèque.

— Je n'aurai qu'à ouvrir une autre porte, suggérai-je. Je peux faire sauter le mur extérieur.

— Non, mon garçon. Tu n'as donc pas compris ? L'ensemble du bâtiment est inséré dans une boîte de Verre Extensible. Comme notre station-essence. C'est *extrêmement* difficile à briser, même avec un Talent. Et si jamais tu y arrivais, le reste de l'immeuble s'évacuerait par ce trou et nous finirions écrasés.

— Ah. Dans ce cas, j'ai une autre idée.

— Quoi ? interrogea Papi comme nous atteignions un escalier.

Je souris simplement, puis brandis un petit rectangle blanc hors de ma poche : la carte de bibliothèque que Bastille avait prise au garde de la prison.

La salle de lecture était étonnamment animée pour un soir de semaine. Les allées grouillaient de lecteurs inconscients du fait que les livres qu'ils consultaient étaient un tissu de mensonges fabriqués par les Bibliothécaires.

Ils ne connaissaient rien aux Animés, aux sectes infâmes, aux

Smedry, ni aux Verres oculatoires. Ils voulaient juste un bon bouquin. (Aucun d'entre eux, hélas, ne put emprunter le présent ouvrage. Pas parce qu'il était censuré, ce qu'il est, mais parce que, bêtement, je ne l'avais pas encore écrit. Ces pauvres gens ne sauront peut-être jamais à côté de quel bonheur ils sont passés.)

Des gamins regardaient des albums pleins d'images. Leurs parents feuilletaient les nouveautés du rayon Thriller. Les rebelles et autres fauteurs de troubles exploraient la section Fantasy. Quelques malheureux enfants avaient écopé de romans racontant les déboires d'une famille à problèmes.

Peu de ces visiteurs remarquèrent l'attroupement de Bibliothécaires derrière le bureau d'accueil. Encore moins se rendirent compte que lesdits Bibliothécaires étaient étrangement musclés. Et *personne* ne nota la présence d'armes soigneusement cachées derrière le comptoir. Miss Fletcher se tenait en première ligne. Elle espérait éviter l'incident. Cela dit, si l'incident était inévitable, il pouvait être contenu. Les Smedry, eux, étaient une autre affaire.

Malgré ces préparatifs guerriers, l'atmosphère était plutôt paisible. Les lecteurs innocents profitaient tranquillement de cette joie et de cette satisfaction que l'on trouve au contact des livres, qu'ils soient autorisés ou pas.

Cette paix prit brusquement fin quand une porte au fond de la pièce s'ouvrit avec fracas pour laisser entrer une horde de dinosaures.

Tant pis si les dinos avaient tous au moins un livre à la patte. S'ils étaient plus petits qu'on ne se les imaginait. Si la plupart étaient en costume trois pièces. C'étaient des dinosaures et ils faisaient très, très vrai.

Une seconde plus tard, les hurlements commencèrent. Les mères attrapèrent leur progéniture. Les hommes jurèrent et demandèrent s'il s'agissait « d'une plaisanterie ou quoi ». Les Bibliothécaires restèrent sous le choc. Cet instant d'hésitation causa leur perte. En un rien de temps, la salle de lecture sombra dans le chaos.

Et c'est alors que je surgis à mon tour, une épée à la main (à mon humble avis, on aurait dû m'en confier une depuis le début). Derrière moi venait Bastille Crystalliotte, dans son ensemble argent hyperstylé. Quentin, toujours en smoking, suivait ; il portait le sac de sport qu'il avait bourré de Verres. Papi Smedry sur les épaules de Sing, le Mokien lui-même et son kimono bleu fermaient la marche.

Voyant les dinos foncer vers eux, les lecteurs se regroupèrent en

masse devant le bureau des emprunts. Quelques Bibliothécaires parvinrent à se frayer un passage, mais la plupart se retrouvèrent coincés derrière un mur de quidams terrorisés et de grands lézards excités.

Bastille s'occupa du premier combattant à avoir percé les rangs de la foule en délire. Elle esquiva son attaque et le poussa sur le côté. Il chuta lourdement. La Crystalliotte bondit par-dessus le guerrier, dégaina et brandit son épée en direction de l'assistance. Les usagers, désorientés, effrayés, reculèrent encore.

C'est le moment que choisit un Bibliothécaire près de l'entrée pour pointer une arbalète sur Bastille.

Tiens, c'est nouveau, songeai-je en me positionnant entre l'arme et sa cible. Je me concentrai sur le carreau en pensant au danger qu'il représentait, aux dégâts qu'il risquait de causer. Le but, bien sûr, c'était de me convaincre moi-même. Je commençais à comprendre comment fonctionnait mon Talent. Il ne marchait à distance que quand...

La corde de l'arbalète cassa net et le carreau tomba par terre, inoffensif. Le Bibliothécaire le regarda chuter, stupéfait. Le sourire aux lèvres, je laissai Bastille continuer sa manœuvre d'intimidation des lecteurs (qui du coup se pressaient contre le comptoir et empêchaient toute riposte de l'ennemi) et me précipitai vers les portes.

Je les ouvris et m'effaçai devant Sing, puis Quentin, puis la Crystalliotte. Je jetai un dernier coup d'œil à l'intérieur. Un des dinos (le T-rex) avait enfin réussi à atteindre le guichet des prêts. Il abattit sa pile de livres sur le bureau et déposa sa carte de bibliothèque sur le dessus.

— J'aimerais emprunter ces ouvrages ! annonça-t-il gaiement.

Miss Fletcher se tenait les bras croisés, immobile au milieu de ses soldats impuissants. Nos yeux se croisèrent et je sentis à son air qu'elle se savait vaincue.

Je levai mon épée vers elle en signe d'adieu. La lame se détacha et dégringola sur la moquette.

Incroyable. *Moi qui croyais avoir capté comment maîtriser mon Talent !*

Mon geste parut troubler Miss Fletcher qui me toisa avec une drôle d'expression. Je soupirai et jetai la garde dans la salle de lecture. Je rejoignis les autres dehors. Sing (qui portait toujours Papi sur son dos) et Quentin couraient déjà vers la petite voiture

noire de mon grand-père.

Bastille m'attendait sur le seuil.

— D'accord, d'accord, admit-elle. Tu avais raison pour les dinos. Cette fois-ci.

Je m'écartai pour laisser passer un courageux usager qui avait fini par réussir à gagner la sortie.

— Mais tes petits camarades sauriens vont se faire reprendre, poursuivit la Crystalliotte.

— Charles a dit qu'ils essaieraient de profiter de la pagaille générale pour s'échapper, répondis-je en sprintant vers le trottoir d'en face. On ne peut rien de plus pour eux.

Et c'était vrai. Sérieux, vous n'avez pas la moindre idée comme c'est frustrant de travailler avec des dinosaures. Pas étonnant que les Bibliothécaires aient inventé le mythe de leur extinction. La plupart des habitants des Royaumes Libres aimeraient bien que ce mensonge-là soit vrai.

Sing installa le vieillard à la place du passager tandis que Quentin se glissait à l'arrière. Le Mokien prit le volant, qui ne servait à rien, et la Ford démarra toute seule. Le bolide argenté de Bastille se gara devant nous une seconde plus tard. Elle monta. J'attendis. Ma portière n'avait pas de poignée. Au final, la Crystalliotte m'ouvrit en tapotant le tableau de bord.

— La poignée intérieure a disparu, constata-t-elle, les sourcils froncés.

— Comme c'est bizarre, éludai-je en m'asseyant. Bon, on y va ?

Elle sourit, enclencha le levier de vitesse et écrasa le champignon. Je me retournai pour regarder par la vitre arrière. Quelques Bibliothécaires étaient enfin parvenus à se dépêtrer de la foule. Ils restèrent plantés là, ébahis, pendant que notre engin s'éloignait dans un hurlement de pneus.

Ravi, je pivotai de nouveau et demandai à mon pilote :

— Je suppose que vous avez les moyens d'éviter les escouades de police que les Bibliothécaires vont envoyer à nos troussees ?

— Ce n'est pas comme ça qu'ils opèrent, expliqua-t-elle. Ils ne partagent le secret de la vraie nature du monde qu'avec un minimum de gens. La plupart des États ne soupçonnent pas qu'ils sont manipulés. Maintenant que nous sommes sortis de leur QG, on devrait pouvoir respirer un peu. Surtout vu qu'on a neutralisé leur

Oculateur.

Je hochai la tête et m'enfonçai dans mon siège.

— Ça me rassure. Je crois que j'ai eu assez d'infiltrations, de poursuites et autres bêtises pour aujourd'hui.

Bastille sourit de plus belle. Le bolide prit un virage serré.

— Tu sais quoi, Alcatraz ? Tu es un peu moins pénible que les autres Smedry.

Je lui rendis son sourire.

— C'est que je manque d'entraînement. Je vais y remédier...

Chapitre 20

Bon, d'accord. C'est vrai. Je vous ai menti.

Vous avez sans aucun doute compris qu'il n'y avait pas d'autel fait avec des encyclopédies périmées dans ce bouquin. Pas de scène haletante où je me retrouve attaché au dit autel, quelques secondes avant d'être sacrifié. Pas de Bibliothécaire armé d'un poignard menaçant de m'étriper et de répandre mon sang dans le vide afin d'accomplir un rituel occulte. Pas non plus de requins ni de lac de lave acide.

Tout ça, c'est pour la suite. Vous ne pensiez quand même pas que mon histoire tiendrait en un volume, si ?

La voiture de Papi Smedry remontait la rue en pétaradant. La nuit était tombée. Après notre échappée héroïque, nous avons décidé d'évacuer la station-essence et avons passé les vingt-quatre heures suivantes à récupérer dans la planque de l'équipe (une fausse pâtisserie appelée *Au Petit Sablé*).

— Papi ?

— Oui, fiston.

— On fait quoi maintenant ?

Mon grand-père considéra ma question tout en tournant le volant à droite à gauche. Il avait l'air en bien meilleure forme après une journée de repos et avait repris suffisamment de forces pour arriver en retard à ses douleurs, qu'il laissait passer par petites doses. Il était presque aussi enjoué qu'à son habitude.

— Eh bien, répondit-il enfin, on a du pain sur la planche. Les Royaumes Libres sont en train de perdre leur combat contre les Bibliothécaires. L'essentiel des batailles rangées se déroule à Mokia ces temps-ci, mais certaines missions organisées dans les coulisses d'autres territoires sont aussi dangereuses.

— Et si Mokia capitule ?

— L'ennemi l'absorbera dans son empire. Il faudra une ou deux décennies avant de l'intégrer complètement, car les Bibliothécaires devront littéralement réécrire l'histoire de la région et changer le texte des ouvrages historiques du monde entier.

Je hochai la tête.

— Et... mes parents sont mêlés à cette guerre ? interrogeai-je.

— Oh que oui ! s'exclama mon ancêtre. Ils en sont des éléments très importants.

— Si importants, dis-je tout bas, qu'ils n'avaient pas le temps de m'élever ?

Papi secoua la tête.

— Non, mon garçon, assura-t-il. Tu n'y es pas du tout.

— Alors pourquoi ? insistai-je, énervé. Pourquoi me laisser entre les mains des Bibliothécaires pendant des années ?

— Réfléchis, fiston. Tu verras que c'est logique.

— Je n'ai pas envie de réfléchir, rétorquai-je.

Le vieillard sourit.

— L'information, Alcatraz. C'était leur but. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais nous autres ne passons guère inaperçus dans ton pays.

J'opinaï.

— Tu possèdes un savoir capital, mon grand. Tu comprends les mensonges propagés par l'ennemi, tu comprends leur culture. Cela te rend important. Très important.

— Donc, mon père et ma mère m'ont abandonné pour que je devienne un espion ?

— Ce fut une décision extrêmement difficile, admit le vieillard. Et ils ne l'ont pas prise par-dessus la jambe. Ils étaient persuadés, dès ta naissance, que tu relèverais le défi avec succès. Tu es un Smedry.

— Il n'y avait pas d'autre solution ? insistai-je.

— C'est dur à accepter, je veux bien le croire, fiston. Et, honnêtement, j'ai souvent remis leur choix en cause. Pourtant... Combien as-tu rencontré d'étrangers capables de parler ta langue à la perfection ?

— Pas des masses, reconnus-je.

— Par ailleurs, plus un langage est différent du sien, plus il est difficile de se faire passer pour un autochtone. Dans certains cas, j'estime que c'est même impossible. La différence entre notre monde et le tien n'est pas vraiment linguistique ; c'est un problème de compréhension. Quoique je voie bien que je sors du lot ici, je ne

saisis pas *pourquoi*. Il en va de même avec tous nos agents. Il nous fallait quelqu'un dans la place, quelqu'un qui comprenne la façon de penser des Bibliothécaires, leur façon de vivre.

Je gardai le silence un long moment après ce discours.

— D'accord, lâchai-je enfin. Mais pourquoi mes parents ne sont pas là ? Pourquoi est-ce que c'est toi qui es venu me chercher ?

— Je n'ai pas réellement de réponse à t'apporter, Alcatraz, soupira Papi. Comme tu le sais, on a perdu la trace de ton père depuis quasiment treize ans. J'espérais vaguement le trouver chez toi, le jour de ton anniversaire. J'espérais qu'il te donnerait les Sables en personne. Je me trompais.

— Tu ignores totalement où il peut être ?

Le vieil homme secoua de nouveau la tête.

— C'est un type bien, déclara-t-il. Ainsi qu'un bon Oculateur. Mon instinct me dit qu'il est vivant, mais je n'en ai pas la moindre preuve. Il est sûrement occupé à une tâche vitale. Laquelle ? Je n'en ai absolument aucune idée.

— Et ma mère ?

Mon grand-père se tut un instant. Alors je tentai un nouvel angle d'attaque... un détail qui me gênait depuis la veille.

— Avec les Verres Traqueurs, commençai-je, tes pas sont restés visibles très, très longtemps.

— Pas étonnant, coupa-t-il.

— Et quand tu es venu chez moi ce matin-là, tu as immédiatement deviné où était ma chambre parce que les Verres t'ont montré une foule d'empreintes y conduisant. Sauf que je n'étais sorti qu'une fois de la pièce. Donc les autres traces devaient dater du soir précédent... au moins douze heures auparavant !

— C'est vrai, convint Papi.

— Pourtant, poursuivis-je, on venait à peine de se rencontrer. Donc les Verres Traqueurs fonctionnent différemment pour la famille, c'est ça ?

— Pas exactement. Les membres de ta famille sont une partie de toi et par conséquent tu les connais plus que bien. Leurs empreintes ont tendance à demeurer perceptibles pendant de longues périodes. Même si tu n'as pas une relation très développée avec leurs propriétaires.

Je digèrai l'information en silence.

— Dans la bibliothèque, j'ai vu les traces de Miss Fletcher des heures après son passage.

— Pas étonnant, répéta simplement Papi.

Je fermai les yeux.

— Pourquoi mon père et elle se sont-ils séparés ?

— Alcatraz, il est tombé amoureux d'une Bibliothécaire. L'épouser n'était pas la meilleure idée qu'il ait eue. Ils croyaient qu'ils réussiraient à dépasser leurs différences.

— Et ça n'a pas été le cas ?

— Apparemment. Ton père sentait en elle quelque chose... quelque chose que je n'ai jamais discerné en ce qui me concerne. Ce n'est pas la plus loyale des Bibliothécaires et Attica s'était imaginé qu'il pourrait lui faire embrasser notre cause. À mon avis, elle ne s'intéresse qu'à elle-même. Je suis persuadé qu'elle a épousé ton père pour son Talent. Bref. Je soupçonne que c'est aussi pour cela qu'il a accepté que tu sois élevé en Bible Intérieure. De la sorte, ta mère pouvait garder un œil sur toi. Il l'aimait toujours, hélas. Probablement qu'il l'aime encore aujourd'hui, le pauvre fou.

Elle a vendu les Sables de Rashid à Blackburn. Le travail de toute la vie de mon père, mon héritage. Et... Blackburn a sous-entendu qu'elle m'aurait vendu aussi. Impossible de démêler mes sentiments. D'une certaine façon, les dangers et les menaces de ces derniers jours ne me dérangent pas autant que de découvrir que ma mère était en vie.

Et qu'elle était de mère avec l'ennemi.

La Ford s'immobilisa avec un pitoyable teuf-teuf. Je rouvris les yeux et examinai les alentours. Je reconnus l'endroit sur-le-champ. Il s'agissait de la rue où habitaient Joan et Roy Sheldon, ma famille d'accueil la plus récente, celle dont j'avais incendié la cuisine.

— Qu'est-ce qu'on fabrique ici ?

— Tu te souviens, fiston, quand je t'ai offert tes premiers Verres d'Oculateur ?

— Évidemment.

— Je t'avais posé une question, continua mon grand-père. Je t'avais demandé pourquoi tu avais mis le feu à la cuisine de tes parents adoptifs. Tu n'as pas répondu.

— Mais j'y ai repensé, me défendis-je. Je commence à comprendre. Je commence à mieux maîtriser mon Talent.

— Alcatraz, mon garçon, reprit Papi en me posant une main sur l'épaule. Le problème n'était pas seulement ton Talent. Tu veux absolument que je te parle de tes parents, que je t'explique pourquoi ils t'ont abandonné. As-tu jamais cherché à savoir pourquoi *tu* avais abandonné tant de familles au fil des ans ?

— J'ai réfléchi à ça aussi, avouai-je. J'ai un peu abusé. Mais ce n'était pas entièrement ma faute. Ils ne supportaient pas quand je cassais des trucs.

— C'est peut-être vrai pour certains, concéda le vieillard. Cependant, leur as-tu donné une chance à tous ?

Il avait raison, bien sûr, je le savais. N'empêche, il y a une grande différence entre savoir une chose et la ressentir. Et à cet instant-là, je ressentais exactement les mêmes émotions que chaque fois que des parents adoptifs me renvoyaient.

Mon estomac se noua. Et voilà, l'histoire se répétait. Et je n'y étais pour rien. J'avais essayé. J'avais essayé de ne pas repousser Papi Smedry. Mais ça n'avait servi à rien.

— Tu vas te débarrasser de moi, murmurai-je.

Il secoua la tête.

— L'information, mon garçon ! Encore et toujours ! Tu croyais que ces familles allaient te mettre dehors, alors tu agissais le premier. C'est *toi* qui les poussais à se « débarrasser de toi ». Or tes informations n'étaient pas fiables. Loin de moi l'idée de te quitter. Nous avons beaucoup à faire, toi et moi. Cela dit, tu dois passer un peu de temps auprès de ceux qui t'aiment et faire la paix avec eux. Sinon, tu ne te connaîtras jamais assez et tu ne pourras pas nous aider à gagner notre combat.

— Blackburn ne trouvait pas que l'information était si importante que ça, rétorquai-je.

— Certes. Et qu'est-il advenu de lui ? contra Papi avec un sourire.

— Mais il t'a battu dans le duel d'Oculateurs ! Il était le plus fort.

— Oui, admit mon aïeul. Il s'est longtemps entraîné pour vaincre un adversaire comme moi dans un affrontement de ce type. Il s'est crevé un œil afin de manier les Verres offensifs plus efficacement et il a collectionné de nombreux monocles dans ce but exclusif. Mais ce faisant, il a perdu sa capacité à *voir*. Toutes nos actions, Alcatraz, reposent sur la vue ! S'il avait juste un peu mieux vu, il aurait

remarqué ta ruse. S'il avait mieux vu, il se serait rendu compte qu'en se mutilant et en augmentant son pouvoir de focalisation il se fermait dans d'autres domaines, bien plus importants. S'il avait mieux vu il aurait peut-être compris que tes Verres Traducteurs étaient beaucoup plus puissants que les Boutefeu.

Enfoncé dans mon siège, je tentais de faire du tri dans mes sentiments et mes pensées. Regrets, angoisse, colère, perplexité : une belle panoplie. Et par-dessus le marché, Papi voulait que je retourne vivre avec Joan et Roy ! Je regardai la maison.

— Hé ! m'écriai-je. Le trou dans le mur a disparu !

— Les Bibliothécaires auront fait le nécessaire avant que tes parents adoptifs ne rentrent du travail. Ils s'efforcent toujours d'agir avec discrétion. De tels dégâts auraient attiré trop d'attention sur ce pavillon, et donc sur toi.

— Je ne serai pas en danger ici ? demandai-je.

— Sans doute. Mais toi, tu seras en danger partout. En outre, nous avons les moyens d'assurer ta sécurité chez ces gens. Enfin pour l'instant.

J'acquiesçai.

— Ils seront contents de te voir, fiston, assura Papi.

— Pas sûr, objectai-je. J'ai cramé leur cuisine.

— Donne-leur une chance.

Je soupirai.

— Je ne le contrôle toujours pas, grand-père. Mon Talent. Je croyais avoir fait des progrès, mais je continue à casser des choses. Sans le vouloir.

Papi Smedry sourit.

— Possible, sauf qu'au moment crucial tu as endommagé ce Verre Boutefeu *exactement* comme il le fallait. Tu ne l'as pas détruit, tu ne l'as pas mis hors service. Tu l'as transformé de façon qu'il fonctionne *comme tu le souhaitais*. C'est extrêmement prometteur, mon garçon.

Je contemplai la demeure des Sheldon une nouvelle fois.

— Tu... tu viendras me chercher, hein ?

— Naturellement, Alcatraz !

Je respirai un grand coup.

— Bon, d'accord, conclus-je. Tu veux récupérer les Verres Traducteurs ?

— Ton héritage ? Ce serait un crime. Garde-les.

J'opinaï. Papi se pencha vers moi et me serra fort dans ses bras. Je l'embrassai fort moi aussi, peut-être plus fort que prévu.

Grand-père, cousins et si ça se trouve mon père. J'ai une famille.

Je finis par relâcher mon étreinte et descendis de voiture. *Non, corrigeai-je en me tournant vers la maison, j'ai toujours eu une famille. Aujourd'hui les Sheldon. D'autres avant eux. Des gens qui m'ont ouvert leur foyer. Il serait temps que je le reconnaisse.*

Je refermai la portière et passai la tête par la fenêtre.

— Ne casse rien, mon garçon ! recommanda Papi.

— Tant que tu viens me chercher, répétais-je. Ne sois pas en retard.

— Moi ? En retard ?

Sur quoi, il tapota le tableau de bord et la Ford vrombit. Elle s'éloigna et je ne la quittai pas des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Ensuite, je traversai la pelouse des Sheldon et m'arrêtai sur le pas de la porte.

Il y avait encore une vague odeur de fumée.

Je toquai. Roy ouvrit. Il resta scotché sur place, puis il poussa une espèce de hurlement joyeux et me prit dans ses bras.

— Joan ! appela-t-il à pleins poumons.

Elle arriva en quatrième vitesse.

— Alcatraz ?

Roy lui laissa la place et Joan m'enlaça avec émotion.

— Quand l'assistante sociale a appelé, reprit mon père adoptif, et nous a demandé où tu étais... eh bien, on a cru que tu étais parti pour de bon.

— Tu n'as pas eu d'ennuis au moins ? s'inquiéta Joan en m'examinant d'un air sévère.

Je haussai les épaules.

— Sais pas. J'ai démolì deux dallages, un mur et quelques portes. Rien de trop méchant.

Ils échangèrent un regard, sourirent et me firent entrer.

Des heures plus tard, après leur avoir débité un paquet de mensonges recevables pour expliquer ma disparition, après un excellent dîner et après avoir accepté de rester encore un peu chez eux, je montai dans ma chambre.

Je m'assis sur le lit, la tête pleine des récents événements. Curieusement, ce n'était pas les Animés, les Bibliothécaires ou les Verres que je trouvais les plus bizarres. Non, ce qui m'étonnait le plus, c'était de constater à quel point j'avais changé.

Je m'intéressais aux autres. Je me souciais d'eux. Et tout ça à cause d'un bête colis dans ma boîte aux lettres.

Je levai les yeux. Là, sur mon bureau, trônaient le carton vide et son emballage de papier kraft. J'allai les inspecter de plus près. En lissant l'enveloppe, je remarquai de nouveau les timbres, l'adresse inscrite à l'encre pâle... et les gribouillis sur le côté. Ceux qui ressemblaient tant aux traces laissées par un stylo qui rechigne à écrire correctement.

Les mains tremblantes, je sortis les Verres Traducteurs (les Verres de Rashid) de ma poche et les enfilai. Le gribouillage se transforma immédiatement en un texte parfaitement lisible.

Mon fils,

Félicitations ! Si tu peux lire ceci, c'est que tu as réussi à fondre des Verres avec les Sables que je t'ai envoyés. Je savais que tu en serais capable !

J'ai peur. Je crains d'avoir découvert quelque chose de puissant, quelque chose de beaucoup plus important et de beaucoup plus dangereux que nous ne l'imaginions. Les Verres de Rashid n'étaient que le début !

La Langue Oubliée permet d'accéder à des indices, des histoires, des légendes concernant les Talents des Smedry et...

Je ne peux en dire plus. Treize ans se seront écoulés quand tu recevras ce colis. J'aurai peut-être résolu le problème d'ici là, mais j'en doute. Les Verres, grâce auxquels j'ai pu voir où tu vivrais lors de ta treizième année, m'ont aussi appris que ma quête ne serait pas encore achevée. Toutefois, ma vision du futur reste limitée, car les Verres Prophétiques sont loin d'être parfaits ! Ce qu'ils me montrent ne fait que renforcer mon inquiétude...

Dès que j'aurai confirmation que cette boîte t'est parvenue sans encombre ni interception, je t'enverrai d'autres renseignements. J'ai la seconde paire de Verres de Rashid ; ainsi, je peux rédiger mes lettres en Langue Oubliée et toi seul pourras les déchiffrer.

D'ici là, sache que je suis fier de toi et que je t'aime.

*Ton père,
Attica Smedry.*

Je reposai le papier, sonné. C'est alors que j'entendis taper à mon carreau. Je m'attendais à y trouver un oiseau. C'était Papi Smedry, les moustaches collées à la vitre.

Surpris, je m'approchai de la fenêtre et ouvris. Le vieil homme était juché sur une échelle qui semblait avoir poussé du coffre de sa petite voiture noire.

— Papi ? Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Comment ? Je suis venu te chercher, comme promis !

— Comme promis, répétais-je. Mais il y a à peine quelques heures qu'on s'est quittés !

— Oui, oui, je sais, convint-il. Je suis en retard. Allez, Alcatraz, on a du pain sur la planche. Tu as fini tes bagages ?

Il commença à redescendre vers le jardin.

— Attends ! appelai-je en passant la tête à l'extérieur. Pourquoi mes bagages ? Je croyais que je devais rester ici, avec Joan et Roy ?

— Quoi ? Par les esperluettes du grand Eddings, fiston ! La ville grouille de Bibliothécaires ! C'était déjà assez dangereux de te donner la possibilité de revenir faire tes adieux...

— Mais tu as dit que je devais passer du temps avec eux !

— Une soirée, fiston, répondit le vieillard. Pour que tu aies une chance de t'excuser de tous les soucis que tu leur as causés. Tu croyais quoi ? Que j'allais te laisser tout l'été dans un endroit que tes ennemis connaissent parfaitement ? Avec des gens qui ne sont même pas ta famille ? Dans une ville que tu n'aimes pas vraiment, un monde déprimant à en pleurer par rapport à un univers que tu viens de découvrir et que tu adores déjà ? Ce ne serait pas un petit peu idiot ?

Je m'essuyai le front d'un revers de main.

— Oui, observai-je avec soulagement. Qui ferait une ânerie pareille ? J'ai besoin de deux minutes pour prendre mes affaires et préparer un mot pour Joan et Roy, et après je te suis. Oh, et il faut que tu voies ce qui est écrit sur cet emballage !

Je me ruai vers mon armoire et en sortis un sac de sport que je commençai à bourrer de choses et d'autres. Dehors, le moteur de la

Ford se mit à ronfler doucement.

Je souris. C'était parfait. Bizarre, mais parfait.

Pas trop tôt.

Épilogue

Voilà comment tout a commencé. Rien d'aussi spectaculaire que certains le prétendent, c'est vrai, mais à l'époque, l'aventure me semblait déjà incroyable.

Je dois bien reconnaître que ces quelques jours eurent un énorme effet sur moi. Je n'étais plus le rebelle égoïste et pleurnichard que je m'étais laissé aller à devenir. N'empêche, si c'était à refaire, je ne suivrais pas Papi Smedry dans cette étrange et funeste épopée.

À première vue, vous penserez sûrement que les deux ou trois trucs que j'ai appris durant cette infiltration (la confiance en soi et en autrui, le courage) n'ont pu que me faire du bien. Pourtant, ces nouvelles qualités allaient finir par causer ma perte. Vous comprendrez bientôt.

Pour l'instant, j'espère que ce récit vous aura ouvert les yeux sur la vraie nature des héros : eux aussi ont des défauts. Je vous préviens une fois encore : je ne suis pas celui que vous croyez. Vous allez voir.

À regret,
Alcatraz Smedry.

Et c'est ainsi que des foules innombrables hurlèrent de douleur avant de mourir d'une mort atroce. J'espère que vous êtes contents.

(J'ai ajouté le passage ci-dessus pour les lecteurs qui auraient sauté des pages afin de savoir comment finissait le bouquin. Pour les autres, ceux qui sont arrivés à cet ultime paragraphe de façon correcte, honorable et approuvée par les Smedry, ces foules innombrables vous félicitent chaleureusement pour votre honnêteté.

Elles vont sûrement organiser une fête en votre honneur.)

L'AUTEUR

« Brandon Sanderson » est le nom de plume d'Alcatraz Smedry. Les éditeurs chutlandais d'Alcatraz l'ont obligé à utiliser un pseudonyme, car ses Mémoires paraîtraient au rayon Fiction.

Il se trouve qu'Alcatraz connaît un dénommé Brandon Sanderson. Il s'agit d'un auteur de Fantasy et de SF qui, par conséquent, est sujet aux crises d'hallucinations littéraires. Alcatraz sait de source sûre que ce Sanderson est en fait illettré et qu'il dicte ses longs, trop longs volumes fantaisistes à sa plante verte, le Comte Doukou.

De l'avis général, Brandon a perdu la boule depuis plusieurs années, mais c'est difficile à dire parce que ses romans ont toujours été bizarres de toute façon. Il passe sa vie à regarder des films de science-fiction, à manger du pop-corn et du fromage de chèvre (pas ensemble) et à prévenir le monde entier des dangers de la Grande Conspiration des Chatons.

Il s'est vu confisquer sa carte de bibliothèque à dix-sept reprises.

REMERCIEMENTS

Merci à mes agents Joshua Bilmes (qui a transformé à lui seul une idée saugrenue en un super projet à grande échelle) et Steve Mancino, qui a totalement dépassé mes attentes en trouvant une maison d'édition pour ce manuscrit.

Et, puisqu'on parle de cette maison, Anica Rissi (mon editrice chez Scholastic) a fantastiquement travaillé sur ce roman et a contribué à en faire le meilleur livre possible. Son labeur infatigable est très apprécié et il en va de même pour la merveilleuse équipe chez Scholastic.

Quant à mes lecteurs cobayes, j'aimerais remercier Stacy Whitman, Heather Kirby, Kristina Kugler, Peter et Karen Ahlstrom, Kaylynn ZoBell, Isaac Thegn Skarstedt, Ethan Skarstedt, Leif Ethan Skarstedt, Benjamin R. Olsen, Matisse Hales, Lauren Sanderson, Alan Layton, Janette Layton, Nathan Hatfield, Krista Olsen, C. Lee Player, Eric J. Ehlers et Emily Sanderson. Un grand merci tout spécialement à ma grand-mère, Beth Sanderson, pour avoir suggéré ce projet.

Je souhaiterais par ailleurs remercier particulièrement Janci Patterson qui a mené un long combat contre le démon de la faute de frappe à l'étape du manuscrit. (Mais il ne vous a sans doute pas échappé que j'ai réussi à en réintroduire quelques-unes par la suite.)

Enfin, un immense merci à tous les infâmes Bibliothécaires de par le monde. C'est en partie leur faute si j'ai fini écrivain au lieu de faire quelque chose d'utile de ma vie, comme plombier ou technicien en réparation de cornes de brume. Ce n'est que justice si je mets mon vil talent à profit afin d'exposer votre vraie nature.

Brandon Sanderson

Félicitations !

Vous avez persévéré dans votre quête de la vérité et êtes courageusement arrivés au bout du premier volume de mon histoire. Bravo ! Vous trouverez ici le début du deuxième tome de mes Mémoires :

Alcatraz contre les Ossements du Scribe

... et je vous promets que, cette fois, il n'y aura ni accroches à suspense, ni scènes palpitantes inachevées.

Et donc, j'étais là, vautré sur une chaise, à poireauter dans un hall d'aéroport sinistre en grignotant machinalement des chips rassises.

Vous vous attendiez à autre chose ? Ah oui ? Vous pensiez sans doute que j'allais attaquer ce livre avec quelque chose d'un peu plus fracassant : d'infâmes Bibliothécaires, peut-être, ou pourquoi pas des autels, des Animés ou au moins une ou deux mitraillettes.

Je suis navré de vous décevoir. Cela dit, ce n'est pas la première fois. Mais c'est pour votre bien. Voyez-vous, j'ai décidé d'abandonner mes mauvaises habitudes. J'ai vraiment abusé dans mon dernier bouquin : une intro intense, bourrée d'action et de menace, suivie d'un récit qui n'avait apparemment rien à voir avec la choucroute, si bien que le lecteur était tendu, nerveux, frustré.

Je promets de ne plus tromper mon public de cette façon. Je n'utiliserai plus de scènes à suspense et autres trucs de ce style dans l'espoir que vous continuiez votre lecture. Je serai calme, respectueux et totalement honnête.

Ah, au fait, je vous ai dit que, tandis que je me tournais les pouces dans cet aéroport, je n'avais jamais été aussi en danger de toute ma vie ?

Je gobai une autre chips rassise.

Si vous vous étiez trouvés dans le coin, vous auriez pensé que ce jeune homme affalé sur son siège (moi) avait l'air de l'ado américain de base : cheveux brun foncé, jean flottant, veste de treillis et baskets blanches. Ces derniers mois, j'avais commencé à pousser un peu, mais j'étais complètement dans la moyenne pour mes treize ans.

Le seul détail étrange que vous auriez éventuellement remarqué, c'était mes lunettes bleues. Pas des lunettes de soleil fashion, non. Elles ressemblaient aux binocles d'un vieillard myope, sauf que les verres étaient teintés en bleu layette.

(Je persiste d'ailleurs à dire que cet aspect de ma vie est carrément injuste. Pour une raison qui m'échappe, plus une paire de Verres oculatoires est puissante, moins elle a l'air cool. Je suis en train de développer une théorie à ce sujet : la Loi de la Nazitude Inversement Proportionnelle.)

Je mâchonnai une nouvelle chips. *Allez...* rageai-je intérieurement. *Où es-tu ?*

Mon grand-père, comme d'habitude, était en retard. Bon, ce n'était pas entièrement sa faute. Leavenworth Smedry après tout est un Smedry. (Comme son nom l'indique, en somme.) Et comme tout Smedry, il possède un Talent magique. Le sien consiste à systématiquement arriver en retard.

La plupart des gens estimerait qu'il s'agit plutôt d'un handicap, mais nous autres Smedry savons tirer parti de nos dons. Papi Smedry, par exemple, a tendance à être en retard quand il est question de fusillade et autres désastres. Son Talent lui a sauvé la vie en maintes occasions.

Malheureusement, il est du coup rarement à l'heure pour quoi que ce soit. Je le soupçonne de faire porter le chapeau à son Talent même quand celui-ci n'y est pour rien. J'ai essayé de le lui faire admettre plusieurs fois, en vain : il se débrouille toujours pour louper la réprimande de façon à ce que le son ne l'atteigne jamais. (Qui plus est, à ses yeux, une réprimande *est* un désastre.)

Je m'enfonçai encore dans mon siège dans l'espoir de me rendre invisible. Le problème, bien sûr, c'est que, pour qui connaissait son affaire, il était évident que je portais des Verres oculatoires. En l'occurrence, mes lunettes bleues étaient des Verres Messagers qui permettent à deux Oculateurs de communiquer à petite distance. Nous nous en étions beaucoup servis récemment, mon grand-père et moi, lors de notre cavale pour échapper aux Bibliothécaires et à leurs agents.

Les Chutlandais qui saisissent l'importance et la puissance des Verres oculatoires ne courent pas les rues. Encore moins les aéroports. La majorité de ceux qui se trouvaient dans le terminal ce matin-là n'avaient jamais entendu parler des Oculateurs, de la technologie silimatique ni de la secte des infâmes Bibliothécaires qui dominent secrètement le monde.

Oui. Vous avez bien lu. D'infâmes Bibliothécaires dominent le monde. Ils maintiennent les foules chutlandaises dans l'ignorance en leur enseignant un tissu de mensonges au lieu de leur révéler la véritable histoire de la planète, sa géographie et ses conflits

politiques. En plus, ils trouvent ça drôle.

J'avalai encore une chips. Il y avait deux heures que Papi Smedry aurait dû me contacter par l'intermédiaire des Verres Messagers. Ça commençait à faire beaucoup, même pour lui. J'inspectai les alentours : des agents ennemis se dissimulaient-ils parmi la foule ?

Impossible à dire. L'habit ne fait pas toujours le Bibliothécaire. Certains arborent la panoplie complète (lunettes en écailles pour les femmes ; nœud pap' et gilet pour les hommes), mais d'autres s'habillent normalement, se fondant dans la masse des Chutlandais lambda. Dangereux mais invisibles. (Un peu comme ces fauteurs de troubles qui lisent des romans de Fantasy.)

Je devais prendre une décision et ça n'avait rien de facile. Soit je gardais mes Verres Messagers sur le nez, ce qui revenait à clamer haut et fort mon don d'Oculateur si jamais des Bibliothécaires se trouvaient sur place. Soit je les enlevais, ce qui signifiait rater le message de Papi Smedry.

Enfin, s'il me l'envoyait un jour...

La suite dans : *Alcatraz contre les Ossements du Scribe*.

Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoeche.com



une vie à lire

Le Livre de Poche

Titre original :
ALCATRAZ VERSUS THE EVIL LIBRARIANS
Publié par Scholastic Press en 2007.

Couverture : © Patrick Knowles

© Brandon Sanderson, 2007.

© Mango, 2010.

ISBN : 978-2-253-16926-0